

2m11, 292 1.9

Université de Montréal

Discours critique, discours polémique.
Littérature et nationalisme dans le journal Les Débats (1900)

par
Karine Cellard

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en études françaises

Août 2001

© Karine Cellard, 2001



PQ
35
U5f
2002
v.006

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
Discours critique, discours polémique.
Littérature et nationalisme dans le journal Les Débats (1900)

présenté par :
Karine Cellard

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Directrice de recherche :	Micheline Cambron
Président-rapporteur :	Élisabeth Nardout-Lafarge
Membre du jury :	Annette Hayward

Résumé

Fondé à Montréal en 1899 en réaction à l'envoi de contingents de soldats canadiens en Afrique du Sud (guerre des Boers, 1899-1902), l'hebdomadaire *Les Débats* est animé par de jeunes journalistes qui sont aussi écrivains. Plusieurs d'entre eux gravitent autour de l'École littéraire de Montréal et publient différents articles sur la littérature dans le journal nationaliste entre décembre 1899 et octobre 1900.

Notre étude est consacrée à l'analyse de ces textes qui traitent, sur un mode polémique ou critique, de la littérature canadienne-française. Trois séries d'articles en constituent le corpus principal : les articles polémiques sur le poète Louis Fréchette, la réception des *Soirées du Château de Ramezay* par le critique Joseph Saint-Hilaire et les chroniques d'histoire littéraire de Jean Charbonneau. Ancrées dans leur contexte historique, ces différentes analyses permettent d'évaluer l'influence du nationalisme sur la jeune génération d'écrivains de l'École littéraire qui collaborent au journal *Les Débats*. Elles permettent également de découvrir un état du « champ littéraire » canadien-français, celui du tournant du vingtième siècle à Montréal.

Mots clés : littérature canadienne-française, critique littéraire, polémique, École littéraire de Montréal, journaux, 1900, guerre des Boers.

Table des matières

Introduction	1
- Corpus et hypothèse de recherche.....	5
Méthodologie.....	7
- Le journal <i>Les Débats</i>	9
Ton et position du journal.....	11
Programme artistique et traitement de la culture dans <i>Les Débats</i>	14
Présentation de l'objet : trois chroniques sur la littérature.....	17
Chapitre premier : État des lieux. Le tournant du vingtième siècle	20
- Dans l'arène politique.....	21
Le règne libéral.....	21
Tensions ethniques et nationalisme canadien-français.....	23
- Une presse en voie de changement.....	25
- Du côté culturel.....	27
L'École littéraire de Montréal.....	27
Une critique de presse.....	31
Chapitre 2 : La critique polémique des lettres	35
- La parole polémique.....	37
- Une certaine image de la littérature étrangère.....	38
- Représentation de la littérature canadienne-française.....	41
Un horizon d'attente : le numéro de la Saint-Jean Baptiste.....	42
Une tête de turc couronnée : Louis Fréchette et la critique polémique des <i>Débats</i> ..	43
- Thématique polémique des articles littéraires.....	44
Le « sirage ».....	44
Un vaniteux poète national.....	46
... et de mauvais apôtres.....	47
- À travers Fréchette : corrigeons-nous!.....	48
Une attention toute particulière accordée à la langue.....	49
« À travers Fréchette ».....	50
Dynamique des instances discursives de la chronique linguistique polémique.....	52

Pour obtenir l'adhésion du lecteur: agressivité et assertivité.....	55
Chapitre 3 : Une « vaillante phalange » contre de « vieux pontifes ». La réception des <i>Soirées du Château de Ramezay</i> par le critique Joseph Saint-Hilaire.....	62
- La réception montréalaise du recueil de l'École littéraire.....	65
- <i>Les Soirées du Château de Ramezay</i> analysées par Joseph Saint-Hilaire.....	69
Saint-Hilaire polémiste.....	69
Saint-Hilaire critique de la jeune génération littéraire.....	74
- Une certaine vision de la littérature.....	77
Chapitre 4 : Jean Charbonneau critique.....	81
- La conférence et les chroniques de Jean Charbonneau.....	85
« Quelques mots sur le symbolisme ».....	85
« Étude littéraire. À propos de langage ».....	88
Les articles ponctuels.....	91
- Méthode de Charbonneau.....	94
La généalogie évolutive.....	94
Utilisation de l'histoire : de la vieille Europe au Canada français.....	98
- Importance de la critique littéraire.....	99
Conclusion.....	105
- Les discours sur la littérature du journal <i>Les Débats</i>	108
- Littérature et politique : nationalisme des <i>Débats</i>	110
- Rapport à la France et désir de modernité culturelle.....	112
Épilogue : Implication journalistique ultérieure de l'équipe des <i>Débats</i>.....	120
Bibliographie.....	127
Table des illustrations.....	135

Pour les membres de l'École littéraire de Montréal qui écrivent à l'aube du vingtième siècle, la littérature canadienne-française est impensable sans le réseau de diffusion qu'assurent la presse et les petites revues. En effet, avant la parution en 1900 de leur premier recueil collectif intitulé *Les Soirées du Château de Ramezay*, la plupart des plus jeunes auteurs du groupe n'ont publié que quelques poèmes dans divers petits journaux¹. Au fil des années, plusieurs organes de presse permettront une publication plus suivie des travaux des écrivains de l'École ; certains seront créés par les membres eux-mêmes, d'autres entretiendront des liens plus circonstanciels avec le cercle littéraire².

Le journal *Les Débats*, dont nous analyserons ici les articles qui portent sur la littérature, est fondé en 1899 en réaction à la tentative d'annexion de la province sud-africaine du Transvaal par l'empire britannique, en guerre contre les Boers³. Ultra-

¹ Jean Charbonneau, Arthur de Bussières ou Charles Gill, pour ne nommer que ceux-là, ont publié quelques poèmes dans *Le Monde illustré*, *Le Samedi* ou *Le Passe-temps*.

² Parmi les journaux qui accueilleront plus particulièrement les écrits des membres de l'École littéraire de Montréal, mentionnons *L'Alliance nationale*, *Le Monde illustré*, *Les Débats*, *Le Nationaliste*, *L'Action*, *La Semaine* et *Le Terroir*.

³ Les Boers, colons d'origine hollandaise établis en Afrique du Sud depuis le milieu du XVII^e siècle, virent leur territoire annexé par les Britanniques en 1814 (traité de Paris). L'intensification de l'immigration anglaise au début du XIX^e siècle provoqua leur migration vers le nord du pays et la fondation de petites républiques autonomes. L'indépendance du Transvaal, entre autres, fut reconnue par l'Angleterre en 1852. De premiers conflits territoriaux surgirent cependant dans les années 1870, peu de temps après la découverte de gisements de diamants dans la région. Une première guerre fut remportée par les Boers en 1881, mais les hostilités

nationaliste, il répond davantage à un impératif politique que littéraire et ne s'inscrit pas directement dans les activités de l'École littéraire de Montréal. Toutefois, fondé et en partie animé par quelques membres du cercle, il accorde une place importante aux œuvres canadiennes-françaises et au discours sur la littérature nationale. D'après Annette Hayward,

[...] la liste des auteurs des premières œuvres littéraires que publie le journal se lit comme une feuille de présence de [l'École littéraire]. Jusqu'à la démission de Louvigny de Montigny le 14 octobre 1900, 44 des 101 textes littéraires publiés par *Les Débats* proviennent des membres ou ex-membres de [cette association]⁴.

La collaboration des écrivains au journal *Les Débats* est plus ou moins étroite suivant la nature des textes qu'ils y publient ; la majorité d'entre eux soumettent périodiquement des poèmes⁵, mais quelques-uns proposent des textes narratifs (contes ou nouvelles)⁶. Les articles que nous analyserons plus particulièrement dans le cadre de ce mémoire sont également de certains auteurs qui gravitent autour de l'École littéraire de Montréal, bien que la pratique de l'anonymat et du pseudonymat (individuel ou collectif) maintienne un doute quant à la participation réelle de chacun⁷. Plusieurs sources confirment

persistèrent. Le conflit plus exclusivement nommé « guerre des Boers » dura trois ans, de 1899 à 1902 ; les Britanniques, avec le soutien de leurs colonies, l'emportèrent non sans peine au terme d'une dernière année de pénible guérilla et de durs combats.

⁴ Annette Hayward, *Le conflit entre les régionalistes et les exotiques au Québec (1900-1920)*, Montréal, Université McGill, Thèse, 1980, p. 99.

⁵ Les écrivains suivants, membres ou amis de l'École littéraire de Montréal, ont publié des poèmes dans *Les Débats* entre décembre 1899 et octobre 1900 (le nombre d'œuvres publiées est indiqué entre parenthèses) : Olivar Asselin (3), Arthur de Bussières (5), Germain Beaulieu (1), Jean Charbonneau (4), Louis Dantin (5), Gonzalve Desaulniers (2), Albert Ferland (1), Charles Gill (5), Albert Lozeau (3), Gaston de Montigny (1), Louvigny de Montigny (2), Émile Nelligan (7) et Lucien Rénier (2).

⁶ Ont publié de la prose dans *Les Débats* durant la même période : Gustave Comte (2), Jean Charbonneau (1), Louis Dantin (1), Charles Gill (1), Albert Laberge (1) et Louvigny de Montigny (1).

⁷ Parmi les trois chroniques que nous étudierons plus spécifiquement, l'une est signée Jean Charbonneau, l'autre est anonyme et la dernière est publiée sous le pseudonyme collectif de Joseph Saint-Hilaire. De nombreux chercheurs ont tenté d'identifier les auteurs de ces articles. Dans son édition critique des *Satires et polémiques* de Louis Fréchette (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1993, coll. « Bibliothèque du Nouveau monde », vol. 1, p. 117), Jacques Blais attribue la série anonyme « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous » à Gaston et Louvigny de Montigny. Le pseudonyme collectif de Joseph Saint-Hilaire, auteur de la série « *Les Soirées du Château de Ramezay* », suscite des hypothèses plus nombreuses : dans ses *Études de la littérature canadienne* (Paris, F. R. de Rudeval, 1904, p. 308), le critique français Charles Ab der Halden désigne Olivar Asselin. Dans la présentation de la réédition des *Soirées du Château de Ramezay* (Montréal, Fides, 1999 [1900], p. 20), Micheline Cambron soupçonne Henry Desjardins, Albert Ferland et Édouard-Zotique Massicotte qui seuls, dit-elle, n'ont pas l'honneur de la critique de Saint-Hilaire ; or cette critique existe et est publiée dans *Les Débats* le 6 mai 1900 en page 3. Francis-J. Audet et Gérard Malchelosse dans *Pseudonymes canadiens* (Montréal, G. Ducharme libraire-éditeur, 1936, p.

néanmoins la collaboration d'Olivar Asselin, Germain Beaulieu, Arthur de Bussières, Jean Charbonneau, Gustave Comte, Louis Dantin, Jules Fournier, Charles Gill, Gonzalve Desaulniers, Albert Lozeau, Joseph Melançon, Émile Nelligan, Louvigny et Gaston de Montigny ainsi que Paul de Martigny à la rédaction de l'hebdomadaire de combat⁸. Ces hommes de lettres, dont certains comptent parmi les plus importants de leur époque, débent ou poursuivent aux *Débats* une carrière de journaliste que l'on évoque rarement mais qui présente un très grand intérêt⁹.

Leurs articles sur la littérature sont variés et surprenants. Parfois franchement polémiques, ils étonnent en épinglant des membres éminents de l'École littéraire encensés dans les autres journaux. D'autres textes témoignent par ailleurs d'une vision critique plutôt rare dans la littérature canadienne-française de l'époque. Le journal *Les Débats* constitue donc non seulement un lieu estimable de diffusion des œuvres mais également un espace de réflexion sur la littérature du tournant du vingtième siècle.

125), comme d'ailleurs Annette Hayward dans *Le conflit entre les régionalistes et les « exotiques » au Québec (1900-1920)* (op. cit., p. 100), optent plutôt pour Olivar Asselin, Germain Beaulieu, Gustave Comte, Charles Gill, Jean Charbonneau, Gaston et Louvigny de Montigny. C'est l'hypothèse qui nous paraît la plus plausible compte tenu de la similitude d'esprit entre la chronique de Joseph Saint-Hilaire et d'autres articles publiés sous leurs noms respectifs dans *Les Débats* ou *Le Terroir*. Nous la retiendrons donc pour la suite de ce travail.

⁸ Cette liste des collaborateurs des *Débats* est établie d'après un article de Louvigny de Montigny (« Ça ne se vend pas », *Les Débats*, 30 septembre 1900, p. 1) qui mentionne la participation d'Arthur de Bussières (secrétaire de rédaction du journal), Jean Charbonneau, Louis Dantin, Charles Gill, Émile Nelligan (alors interné depuis quelques mois), Gaston et Louvigny de Montigny ainsi que d'après la monographie d'Albert Laberge *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (Montréal, 1938, édition privée, p. 201) qui fait état, dans la notice bio-bibliographique de Louvigny de Montigny, de la collaboration supplémentaire de Joseph Melançon, Gonzalve Desaulniers, Olivar Asselin et Jules Fournier. Germain Beaulieu, Gustave Comte, Albert Lozeau et Paul de Martigny participent eux aussi activement à la rédaction des *Débats* de même qu'Éva Circé, qui signe la chronique féminine sous le pseudonyme de Colombine. En 1899, Arthur de Bussières, Jean Charbonneau, Gonzalve Desaulniers, Charles Gill, Joseph Melançon et Émile Nelligan sont membres actifs de l'École littéraire de Montréal alors que Gustave Comte, Paul de Martigny et Louvigny de Montigny ont déjà quitté le cercle. Olivar Asselin, Éva Circé, Louis Dantin, Jules Fournier, Albert Lozeau et Gaston de Montigny sont quant à eux des amis de l'École qui n'ont jamais été officiellement admis en ses rangs.

⁹ Olivar Asselin et Jules Fournier ont mené de prestigieuses carrières de journalistes qui leur assurent une place dans les lettres canadiennes-françaises ; on oublie toutefois souvent que Jean Charbonneau, Gustave Comte ou Charles Gill publient dans *Le Terroir* de 1909 des textes de facture journalistique très similaires à ceux que l'on retrouvait en 1900 aux *Débats*.

Corpus et hypothèse de recherche

Notre corpus est constitué de tous les textes qui portent sur un sujet littéraire et qui sont publiés dans *Les Débats* entre décembre 1899 et octobre 1900, période au cours de laquelle de nombreux écrivains participent à la rédaction du journal. Trois séries d'articles présentent une importance particulière : la chronique linguistique anonyme « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous » (7 janvier au 11 mars 1900), la réception critique du recueil de l'École littéraire « *Les Soirées du Château de Ramezay* » par Joseph Saint-Hilaire (15 avril au 27 mai 1900) et la chronique d'histoire littéraire de Jean Charbonneau « Étude littéraire. À propos de langage » (11 mars au 15 avril 1900).

Un grand nombre d'articles ponctuels s'ajoutent à ces chroniques et appuieront nos propos à plusieurs occasions : en introduction d'abord, afin de tracer le portrait global du traitement des lettres dans *Les Débats*, puis dans différents chapitres afin de compléter la description des deux principaux types de discours sur la littérature employés dans le journal, le polémique et le critique. Nous n'analyserons donc pas les œuvres publiées dans *Les Débats* mais bien le discours sur la littérature, que celui-ci porte sur la production étrangère ou canadienne-française.

Le corpus comprend des articles de nature variée, incluant des entrefilets informatifs à propos d'auteurs ou d'œuvres, des écrits à caractère linguistique, des articles polémiques, des chroniques d'histoire littéraire et divers écrits à teneur culturelle. D'aucuns s'étonneront peut-être de la présence de textes qui portent sur la langue dans un corpus autrement consacré aux écrits sur la littérature ; force est de constater, cependant, que la langue et la littérature sont trop étroitement liées dans les articles des *Débats* — comme dans le discours social du tournant du vingtième siècle d'ailleurs — pour qu'il soit possible de les traiter de façon indépendante. À l'intérieur de deux des chroniques principales (« À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous » et « Étude littéraire. À propos de langage »), la langue française et la littérature au Canada constituent en effet des

thèmes quasi permutables, au point qu'il semble anachronique de les considérer comme deux objets d'étude distincts¹⁰. À l'époque, la langue, la littérature et la nationalité canadienne-française forment en effet un ensemble de valeurs inextricablement liées qu'il serait vain de ne traiter qu'en partie. Ainsi, en cette période où la dégradation de la langue au Canada semble menacer la survie de la nation, les principaux défenseurs de la qualité du français sont les littérateurs, ceux-là mêmes qui illustrent la culture nationale et en assurent le dynamisme. Comme le rappelle Pascal Brissette, les membres de l'École littéraire de Montréal comptent d'ailleurs parmi les écrivains particulièrement sensibles à cette problématique nationale :

Ces « amoureux de la langue » savent bien, comme le dit Gill dans *Les Soirées du Château de Ramezay*, qu'« une nation n'a pas cessé d'être elle-même tant qu'elle a conservé son idiome¹¹ ». Aussi le projet de l'École se présente-t-il d'abord comme un tonifiant linguistique, un expectorant d'anglicismes, un remède pour contrer l'abâtardissement de la langue commune et enrayer l'apraxie généralisée. [...] Les membres de l'École littéraire de Montréal appartiennent à cette première génération de Canadiens foncièrement convaincus de la problématique de leur langue, de sa déficience, de sa déchéance et de sa dévaluation¹².

On rattache rarement les auteurs de l'École littéraire aux courants idéologiques du tournant du siècle, comme si leur vision de l'art avait été détachée de l'espace social dans lequel s'inscrivaient leurs activités. On se souvient par ailleurs des discours où le président Wilfrid Larose, lors des séances publiques de 1899, écartait soigneusement les questions épineuses de politique et de religion des préoccupations artistiques du cénacle¹³. Toutefois, les textes sur la littérature publiés par les écrivains qui collaborent aux *Débats* portent la

¹⁰ Le titre de la série « Étude littéraire. À propos de langage » énonce clairement la proximité des deux disciplines. Il est toutefois plus frappant encore de constater que les termes mêmes de langue et de littérature y sont intervertis dans les textes comme s'ils étaient équivalents. Dans la chronique linguistique « À travers Fréchette », où l'on attaque le poète Louis Fréchette au chapitre de sa maîtrise de la langue française, les rédacteurs opèrent également de fréquents déplacements entre compétences langagières et littéraires qui semblent curieux au lecteur d'aujourd'hui.

¹¹ Charles Gill, « Mot au lecteur », *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Senécal, 1900, p. VIII.

¹² Pascal Brissette, « Nelligan poète maudit, Dantin critique béni : langue, littérature et malédiction poétique », communication présentée au colloque *Autour de l'École littéraire de Montréal. La vie culturelle montréalaise au tournant du siècle dernier (1895-1905)*, 24 avril 1999.

¹³ « [La politique et la religion] ont toujours eu et auront toujours de notre part tout le respect qu'ils méritent. Aussi, nos règlements pourvoient-ils à ce qu'ils ne servent jamais de thème à aucune controverse » (Wilfrid Larose [président de l'École littéraire de Montréal], cité dans « Une pléiade de littérateurs », *La Patrie*, 30 décembre 1898, p. 1).

trace de la ligne éditoriale du journal et son nationalisme y transparait, de manière plus ou moins directe selon que les articles soient critiques ou polémiques.

Nous posons donc l'hypothèse que l'influence culturelle du nationalisme canadien-français est beaucoup plus étendue que ne le laissent entendre certaines histoires de la littérature québécoise, qui font exclusivement état de la perspective nationaliste terroiriste et cléricale qui a dominé la littérature du début du vingtième siècle¹⁴. Bien que le discours officiel de l'École littéraire de Montréal soit d'une extrême neutralité idéologique, nous croyons en effet que la conception des lettres des écrivains qui participent aux *Débats* est profondément influencée par leur vision de la nation canadienne-française¹⁵ et qu'elle accuse les contrecoups des tensions nationales provoquées au Canada par la guerre coloniale en Afrique du Sud.

Méthodologie

Le discours sur la littérature du journal *Les Débats* sera traité dans une perspective qui recoupe histoire et sociologie de la littérature. Nous croyons toutefois que le recours à l'archive favorise une mise en question de la *doxa* littéraire traditionnelle grâce au point de vue inusité qu'il permet d'adopter sur des objets maintes fois explorés, ici l'École littéraire de Montréal et son époque. C'est le pari que nous faisons en exploitant les articles des *Débats*, source moins officielle qui se permet une liberté discursive révélant des tensions gommées dans les documents commémoratifs ou protocolaires. Ce travail s'appuie donc d'abord sur un minutieux dépouillement du journal *Les Débats* ainsi que sur celui, plus ponctuel, d'une grande quantité d'autres organes de presse de l'époque (*La Presse*, *La Patrie*, *Le Monde illustré*, *Le Passe-temps*, etc.) ; il tire également profit de l'utilisation de

¹⁴ Dans son *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Maurice Lemire, par exemple, réduit l'influence du nationalisme à la récupération du lien entre la littérature et la question nationale par le clergé : « Après les grandes luttes ultramontaines, qui mobilisent presque seules l'opinion à la fin du XIX^e siècle, l'attention est brusquement attirée par le nationalisme. La question des écoles séparées, la participation du Canada à la guerre des Boers, la montée de l'impérialisme menacent de provoquer des flambées de violence comme en 1837 ou en 1885. Il importe donc de canaliser cette force et de la mettre au service de la religion » (Montréal, Fides, 1981, p. 24).

¹⁵ Leur patriotisme est toutefois moins ostensible que celui des auteurs de la génération littéraire précédente, en l'occurrence les écrivains dits de l'« École patriotique de Québec » dont le nom associatif formule de manière évidente leur attachement romantique à la nation.

fonds d'archives (Fonds Albert Ferland, Fonds Louis Fréchette), de procès-verbaux (ceux de l'École littéraire de Montréal) et de documents divers (correspondances, illustrations, etc.). Les recherches de Micheline Cambron sur le rapport au politique et la lisibilité de la littérature dans les journaux du XIX^e siècle¹⁶ constituent quant à elles notre modèle heuristique pour l'analyse littéraire du journal d'information.

Ce mémoire s'inspire également de plusieurs travaux sur la littérature et la société du tournant du vingtième siècle : de recherches sur la configuration du milieu littéraire de l'époque¹⁷, de quelques monographies sur la perception historique de la langue française au Québec et ses rapports avec la littérature¹⁸ ainsi que de nombreux autres travaux à dimension historique (notamment ceux de Pierre Rajotte et de François Couture sur les réseaux littéraires¹⁹, de Michel Biron sur le statut de la littérature au début du vingtième siècle²⁰, d'Annette Hayward sur les journaux de la même époque²¹, etc.²²). Notre recherche a aussi été facilitée par l'existence de précieux outils sur la presse québécoise²³.

¹⁶ Micheline Cambron, *Le journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie (1836-1845)*, Montréal, Fides, 1999, coll. « Nouvelles études québécoises », 419 p. et « De l'importance de la facture des périodiques dans la compréhension de l'histoire de la littérature au Bas-Canada », *Fac-similé*, no 14, novembre 1995, p. 12-15 ; Micheline Cambron et Hans-Jürgen Lüsebrink, « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, vol. 36, no 3, 2000, p. 127-145.

¹⁷ Principalement des travaux des chercheurs du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval (CRELIQ) : des grandes synthèses historiques comme *La vie littéraire au Québec* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, t. IV, 1999, 669 p.), mais surtout des articles plus spécialisés comme ceux de Marie-Andrée Beaudet et Denis Saint-Jacques, « Émergence et évolution du champ littéraire québécois (1764-1914) » (*Texte*, no 12, 1992, p. 137-149) et « Lectures et critiques de la littérature française contemporaine au Québec à la fin du XIX^e siècle » (*Études françaises*, vol. 32, no 3, p. 7-20).

¹⁸ Chantal Bouchard, *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, Montréal, Fides, 1998, coll. « Nouvelles études québécoises », 303 p. et Marie-Andrée Beaudet, *Langue et littérature au Québec, 1895-1914 : l'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*, Montréal, l'Hexagone, 1991, coll. « Essais littéraires », 221 p.

¹⁹ Pierre Rajotte, « Les associations littéraires au Québec (1870-1895). De la dépendance à l'autonomie », *Possibles*, vol. 14, no 3, été 1990, p. 39-53 ; Pierre Rajotte et François Couture, « L'École littéraire de Montréal et ses mythes », *Études françaises*, vol. 36, no 3, 2000, p. 163-183 ; François Couture, « La liberté niche-t-elle ailleurs ? L'École littéraire de Montréal, *Le Terroir* de 1909 et le régionalisme », *Voix et images*, vol. 24, no 3, (72), printemps 1999, p. 573-585.

²⁰ Michel Biron, « Une littérature liminaire » dans *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 17-36.

²¹ Annette Hayward, « La presse québécoise 1900-1930 », dans E. D. Blodgett et A. G. Purdy, *Problems of literary reception / Problèmes de réception littéraire*, Edmonton, Research Institute for Comparative Literature, University of Alberta, 1988, p. 40-48 et *Le conflit entre les régionalistes et les « exotiques » au Québec (1900-1920)*, *op. cit.*, 1046 p.

²² De nombreuses informations sur *Les Débats* et son équipe proviennent entre autres de biographies d'hommes politiques comme Henri Bourassa (Robert Rumilly, *Henri Bourassa. La vie publique d'un grand canadien*, Montréal, les Éditions Chanteclerc, 1953, p.) ou de journalistes comme Olivar Asselin (Hélène

À un niveau plus global, notre analyse s'appuie de façon générale sur de grands travaux théoriques comme ceux de Jacques Dubois sur l'institution²⁴ ou de Pierre Bourdieu sur le champ littéraire²⁵. Bien que nous n'ayons pas fréquemment à nous référer à ces notions, elles nous paraissent essentielles pour la description du système littéraire canadien-français du tournant du vingtième siècle et sont donc au cœur de notre réflexion. Nous y reviendrons ainsi en conclusion, à la lumière des considérations élaborées tout au long du mémoire. Avant d'entreprendre l'analyse textuelle qui nous permettra de mesurer l'influence qu'exerce le nationalisme sur les articles des écrivains, il importe toutefois de décrire en profondeur le journal *Les Débats* qui sert de cadre à notre corpus.

Le journal *Les Débats*

Fondé par Paul de Martigny et Louvigny de Montigny, le journal *Les Débats* est publié tous les dimanches, de décembre 1899 à octobre 1903. L'hebdomadaire naît dans l'agitation provoquée par l'envoi d'un contingent de volontaires canadiens pour augmenter les effectifs britanniques au Transvaal. L'opposition à la politique extérieure du gouvernement fédéral, axée sur la collaboration avec Londres, est vive chez les francophones et surtout chez les jeunes. En 1899, des manifestations montréalaises dégénèrent en de véritables mêlées opposant les étudiants anglophones de McGill aux francophones de l'Université Laval de Montréal. De nombreux petits journaux décrient le gouvernement libéral et de nouvelles feuilles de combat voient le jour, au nombre desquelles figurent *Les Débats* : « Des étudiants lancent *Les Débats*, où l'on fronde un peu

Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps*, Montréal, Fides, 1996, t. 1 : *Le militant*, 780 p.) dont les trajectoires sont liées à celle du journal.

²³ Notamment par l'ouvrage d'André Beaulieu et de Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Ste-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 1973, 5 volumes.

²⁴ Jacques Dubois, *L'institution de la littérature : introduction à une sociologie*, Paris / Bruxelles, Nathan / Labor, 1978, 188 p.

tous les pouvoirs, mais où l'anglophobie fournit la note dominante. Les jeunes gens s'arrachent *Les Débats*, qui donnent une abondante publicité aux revers anglais²⁶ ».

En effet, les rédacteurs du jeune organe de presse prennent explicitement position contre l'impérialisme anglais et, partant, contre le gouvernement canadien qui offre son appui à la métropole britannique. La violente détraction de la participation du Canada au conflit colonial se poursuit dans chacun des numéros des *Débats* et constitue de façon évidente le cheval de bataille du journal, nationaliste selon la ligne d'Henri Bourassa²⁷. Dans le premier numéro, on peut lire un article intitulé « Anglais, Canadiens et Boers » qui expose l'opinion intransigeante de la rédaction à propos de l'entreprise militaire de la Grande-Bretagne :

Dans le concert général des nations où l'Angleterre est honnie, conspuée, une seule voix manque : celle du peuple canadien-français. Nos grands journaux, par servilisme ou par intérêt, n'ont pas osé faire connaître au monde notre sentiment dans le conflit anglo-boer. Notre journal, dont l'indépendance est complète, et dont le principal *motto* est de dire toujours et malgré tout la vérité, remplira seul cette tâche avec une légitime fierté²⁸.

Pour les rédacteurs des *Débats*, la guerre du Transvaal constitue une métaphore de l'impérialisme qui opprime la nation canadienne-française depuis la Conquête britannique. Ils perçoivent donc la volonté de conciliation envers le gouvernement anglais dont font preuve le Premier ministre canadien et l'élite francophone comme une trahison qui avive considérablement leur susceptibilité politique.

²⁵ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 481 p.

²⁶ Robert de Rumilly, *op. cit.*, p. 69.

²⁷ Le leader Henri Bourassa était en effet fort admiré des jeunes du journal *Les Débats*, fondé en grande partie pour en diffuser les idées nationalistes, selon Hélène Pelletier-Baillargeon (*op. cit.*, p. 161). Le député indépendant aurait même fait directement appel à l'équipe lors de la campagne électorale fédérale de l'automne 1900 : « Asselin et ses amis avaient été réunis pour évaluer quels appuis ils se croyaient en mesure d'apporter à la réélection du député de Labelle [Henri Bourassa]. Ce dernier, privé de journal, comptait sur la petite équipe des *Débats* qui avait si bien su s'attirer les faveurs de la jeunesse l'année précédente » (*op. cit.*, p. 184).

²⁸ Anonyme, « Anglais, Canadiens et Boers », *Les Débats*, 3 décembre 1899, p. 1.

Ton et position du journal

La posture polémique adoptée par la rédaction des *Débats* contraste avec celle des grands journaux d'information qui consolident, au tournant du vingtième siècle, leur place dans le monde de la presse canadienne. Le jeune hebdomadaire s'inscrit en effet dans la tradition des journaux d'opinion des XVIII^e et XIX^e siècles qui, de la *Gazette de Québec* au *Canadien*, affichent clairement l'idéologie politique défendue par leur équipe de rédaction. La mission des *Débats*, exposée en tête du premier numéro, est toutefois celle d'un journal d'information : rendre compte des événements politiques, commerciaux, financiers, scientifiques, littéraires, sportifs et religieux du Canada français. C'est sa position indépendante, soi-disant franche et honnête, qui le distingue de la presse concurrente dont il dénonce haut et fort l'hypocrisie.

Les inscriptions « journal populaire » et « ni vendu ni à vendre à aucune faction politique » inscrites au fronton des *Débats* donnent de précieux indices quant à son orientation idéologique. Le journal s'affiche d'abord comme un organe populiste qui s'adresse à « l'élément canadien-français, non pas à l'élément dominant, qui comprend les riches, les opulents, les exploiters, mais aux classes travaillantes, aux classes laborieuses, dont les sueurs et le sang fécondent le sol, sur lequel ils vivent²⁹ » ; il estime que la classe populaire est victime de formes multiples d'exploitation et de mensonge qu'il se donne pour mission de pourfendre. Au nombre de celles-ci figure la machine politique dont l'esprit de parti amoindrit, selon les rédacteurs, l'opinion individuelle, l'initiative et l'intelligence du citoyen. Le journal *Les Débats*, ni acheté ni à vendre, n'exige donc rien de moins que l'abolition des partis politiques :

Ne serait-il pas à l'avantage du pauvre, de l'ouvrier, du cultivateur, de l'artisan de quelque métier que ce soit, ne vaudrait-il pas mieux pour eux, de substituer à la machine, où leurs légitimes revendications sont broyées, anéanties comme verre, le gouvernement né du vote libre de l'électorat, le gouvernement des meilleurs hommes, n'ayant pour mandat que la charge de veiller au bien de tous³⁰.

²⁹ Caron, « Ce que nous voulons », *Les Débats*, 20 mai 1900, p. 3.

³⁰ *Ibid.*, p. 3.

La désaffectation de l'arène politique par les jeunes journalistes traduit un désabusement qui découle de la corruption du milieu et de ses acteurs. Leur méfiance envers l'élite ne se restreint toutefois pas au milieu politique mais s'étend au domaine public en général. En effet, si les journalistes des *Débats* s'attaquent d'abord aux partis, ils n'épargnent aucun individu dont la légitimité semble cautionnée par le pouvoir corrompu :

Les Débats ne sont pas bleus,
Les Débats ne sont pas rouges,
Les Débats ne sont ni rétrogrades, ni révolutionnaires.
Les Débats, ni pour le sourire, ni pour l'argent, ne veulent brûler de l'encens devant les réputations sociales, littéraires, politiques, ou religieuses surfaites³¹.

L'ennemi personnifié dans le journal n'est pas tant l'Angleterre impériale elle-même ou les Canadiens anglais prêts à payer le tribut colonial (attitude normale, après tout, chez des citoyens d'origine britannique) mais les Canadiens français collaborateurs, considérés comme des traîtres à la nation. Aussi, au fil des articles, le journal construit-il en creux une image du « bon » et du « mauvais » francophone : le premier, auquel s'identifie la rédaction des *Débats*, est authentique, loyal et nationaliste ; le second, bien nanti ou avide de prestige social, penche du côté du pouvoir — et de l'empire britannique dans la guerre des Boers. Certaines personnalités publiques constituent, dans les pages du journal, des symboles incarnés de la classe dirigeante aliénante. Ainsi, *Les Débats* fait ses choux gras de l'élite politique francophone loyale à l'Angleterre : à Ottawa, sir Wilfrid Laurier et le ministre des travaux publics Israël Tarte³² essuient les pointes du journal, comme dans une moindre mesure le gouvernement Marchand à Québec et le maire de Montréal Raymond Préfontaine. Des personnalités intellectuelles font aussi les frais de l'ironie des jeunes

³¹ Caron, *op. cit.*, p. 3.

³² « Ex-ultramontain, Israël Tarte [...], au prix de l'une de ses pirouettes typiques, était devenu le principal conseiller politique de Wilfrid Laurier, servant si bien la cause du Parti libéral qu'il l'avait mené à ses deux grandes victoires électorales de 1896 et de 1897 » (Jacques Blais, *op. cit.*, p. 61-62). Pour ses fréquents revirements d'allégeances, Tarte était l'une des cibles préférées des polémistes libéraux et ultramontains qui voyaient en lui un opportuniste hypocrite.

journalistes : les historiens Benjamin Sulte et Laurent-Olivier David³³, et surtout le poète national Louis Fréchette tiennent une place de choix parmi les faux frères fustigés par *Les Débats*.

Au bout du compte, il semble que le journal indépendant n'ait pas condamné la corruption de l'élite politique sans motif. Pendant la campagne électorale fédérale d'octobre 1900, une rumeur circule selon laquelle des pots-de-vin auraient été versés par Louis-Joseph Tartre, propriétaire de *La Patrie* et fils du ministre des travaux publics, afin d'acheter l'indépendance des *Débats*. Dans un article intitulé « Ça ne se vend pas », Louvigny de Montigny publie le 30 septembre 1900 un avis de démission de l'équipe de rédaction qui se veut, en cas de confirmation de la rumeur, une réponse à Louis-Joseph Tarte :

Le jour où les politiciens qui cherchent à étouffer la voix populaire en supprimant les journaux qui leur sont hostiles auront mis les pieds aux *Débats*, la vaillante phalange avec qui j'ai combattu pour la conservation des droits de notre race, s'éloignera d'un temple prostitué, pour aller dire ailleurs la parole de la vérité et de la patrie³⁴.

Dans un coup de théâtre spectaculaire, de Montigny publie la semaine suivante l'offre alléchante de Tarte — cinquante dollars par semaine durant toute la période électorale — marchandée par le propriétaire des *Débats*, Alexandre Duclos : « En retour, demande Louis-Joseph Tartre, je devrai avoir le contrôle politique complet du journal, c'est-à-dire que j'aurai la liberté de faire paraître les articles et notes politiques que je jugerez (*sic, resic* !) à propos³⁵ ». Tel qu'annoncé par de Montigny, une grande partie de l'équipe de rédaction démissionne alors avec fracas et, bien que la nouvelle administration affirme le maintien de l'indépendance politique des *Débats*³⁶, la ligne éditoriale se

³³ Tous deux ardents libéraux, Benjamin Sulte et Laurent-Olivier David ont consacré une grande partie de leurs travaux à des sujets patriotiques (voir entre autres *Les patriotes de 1837-1838* de Laurent-Olivier David (1884) et *l'Histoire des Canadiens français 1608-1880* de Benjamin Sulte (1880)).

³⁴ Louvigny de Montigny, « Ça ne se vend pas », *op. cit.*, p. 1.

³⁵ Louis-Joseph Tarte, cité par Louvigny de Montigny, *Ibid.*, p. 1.

³⁶ « M. Alexandre Duclos a repris la possession des *Débats*, qu'il avait temporairement abandonnée à M. Louvigny de Montigny. [...] [Le départ de M. de Montigny], tout regretté qu'il pourra être par certains de nos lecteurs, ne modifie en rien la ligne de conduite que *Les Débats* se sont tracés depuis leur fondation. [...]

renouvelle sensiblement avec le personnel du journal. Les articles se font de plus en plus partisans et la dénonciation des politiques libérales fédérales disparaît complètement alors qu'elle était en grande partie responsable de l'existence des *Débats* première façon³⁷.

Le journal resta par la suite sous la gouverne des libéraux jusqu'à sa disparition en 1903. Dirigé par le libre-penseur d'origine française Édouard Charlier, il tenait alors un discours radical qui lui a valu l'inimitié de l'évêché de Mgr. Bruchési³⁸. Avant d'encourir une interdiction formelle de publication, l'équipe de rédaction des *Débats* décida en 1903 de la suspendre temporairement pour fonder un nouveau journal, *Le Combat*, qui présentait une facture similaire et était animé par la même équipe. Le nouvel hebdomadaire n'exista que le temps de ce premier numéro, et le journal *Les Débats* ne sortit plus jamais des presses³⁹.

Programme artistique et traitement de la culture dans Les Débats

Notre corpus, restreint aux articles publiés entre décembre 1899 et octobre 1900⁴⁰, correspond donc à la période d'indépendance du journal, celle qui précède la démission massive de l'équipe de Louvigny de Montigny. La rédaction des *Débats* compte alors un peu plus d'une vingtaine de journalistes qui y tiennent des chroniques ou rédigent des

Nous tenons à déclarer que les opinions politiques du propriétaire des *Débats*, qui a toujours été un libéral convaincu, se sont toujours effacées et s'effaceront encore devant les exigences d'un programme indépendant formulé depuis notre premier numéro et rigoureusement respecté par la suite » (Anonyme, « À nos lecteurs », *Les Débats*, 14 octobre 1900, p. 1).

³⁷ Après le départ de l'équipe de Louvigny de Montigny, la rédaction des *Débats* affiche en effet une préférence marquée pour le parti libéral. À un lecteur qui demande pour qui voter : « Nous n'hésitons pas à déclarer que nous désirons le maintien au pouvoir du gouvernement Laurier. Son attitude dans la guerre du Transvaal nous a déplu, les lecteurs de notre journal s'en souviennent. [...] Mais Monsieur Laurier est un des nôtres [...]. Le devoir national est d'appuyer Laurier. *La Presse* voit la situation du même œil que nous. C'est aussi la pensée des vrais patriotes » (Anonyme, « Un devoir national », *Les Débats*, 28 octobre 1900, p. 1).

³⁸ Contrairement aux autres journaux canadiens francophones qui se méfiaient des politiques de la III^e République, le journal *Les Débats* affichait clairement sa sympathie envers le gouvernement français de Waldeck-Rousseau ; au niveau local, il s'était opposé à l'influence du clergé dans plusieurs domaines sociaux (divorce, éducation, etc.).

³⁹ L'équipe des *Débats* tenta de lancer un second journal, *Le Combat*, le 31 janvier 1904. Comme l'*Action*, cet hebdomadaire ne subsista que le temps d'un numéro.

⁴⁰ Afin de ne pas alourdir le texte, nous entendrons dorénavant par « articles publiés dans *Les Débats* » les articles publiés dans *Les Débats* entre décembre 1899 et octobre 1900. Nous signalerons de façon explicite les citations provenant d'articles postérieurs à cette période.

articles ponctuels. Outre les textes circonstanciels reliés à la vie publique au sens large, on retrouve un certain nombre de séries régulières : « La semaine politique » (Caron), « La politique étrangère » (Émile Cardin, puis Vernier), « Les affaires municipales » (Jean Migeon), « L'argent des autres » (Paul de Martigny) et les « Dépêches de partout » (actualité internationale reproduite de journaux étrangers). Sur la trame de fond de la vie politique s'ajoutent toutefois quelques chroniques culturelles hebdomadaires, dont les « Notes d'art » (Gustave Comte, puis Frédéric Pelletier) et, de façon un peu moins régulière, les « Livres nouveaux » (parfois de la main de Louvigny de Montigny ou de Joseph Saint-Hilaire).

Bien que rarement poursuivis pendant plus de quelques semaines, les articles à caractère culturel sont nombreux et variés dans *Les Débats*. Des textes sur l'Exposition universelle de Paris à ceux, épars, que l'on consacre aux conditions de vie des artistes canadiens⁴¹, la couverture des arts et des lettres ratisse large. À la diversité des sujets s'ajoute une diversité de ton : parfois critique, parfois polémique, le discours artistique et littéraire des *Débats* est rarement complaisant et se fait même souvent virulent. Les journalistes n'hésitent pas à dénoncer les conventions qui régissent les milieux artistiques de leur époque et proposent implicitement une vision de la production culturelle canadienne-française qui correspond à la vision nationaliste défendue par le journal.

Dans un article éponyme en tête du premier numéro, l'équipe des *Débats* affiche explicitement ses couleurs en matière d'art. Suivant l'annonce de la collaboration des

⁴¹ Deux chroniques de l'artiste Edmond Dyonnet sont, entre autres, consacrées aux conditions de vie des peintres canadiens. Mettant en scène un ami du poète Louis Dantin, l'auteur déplore, sur le mode du dialogue, l'absence généralisée de culture artistique et de politiques culturelles au Canada (E. Dyonnet, « Artistes », *Les Débats*, 30 septembre 1900, p. 7 et 7 novembre 1900, p. 2).

artistes et « des représentants les plus distingués des lettres canadiennes⁴² », une déclaration esthétique permet au lecteur de situer le nouveau journal par rapport à ses concurrents :

Nous déclarons [...] que LES DÉBATS verseront l'art dans l'art, ce qui veut dire qu'en poésie (*sic*) comme en dessin, ils reproduiront aussi bien un artichaut qu'un bouton de rose si cet artichaut est un objet d'art. Nos journaux moralisateurs mettent une chemise à la Vénus de Milo et consacrent dans la même édition deux ou trois pages aux complots des bandits. Nos idées sur la morale ne sont pas de celles-là⁴³.

Adoptant un ton libre-penseur qui la distingue du journalisme conservateur, l'équipe de rédaction accuse le poids idéologique de ses prédilections artistiques. L'esprit des déclarations esthétiques n'est en effet jamais bien loin de celui des positions politiques du journal nationaliste qui prône l'indépendance, la liberté d'esprit et l'essor (social et artistique) des Canadiens français⁴⁴.

La posture critique explicitée par Gustave Comte dans la première chronique de sa série de *Notes d'art* témoigne, dans le domaine de la culture, des mêmes valeurs d'authenticité et d'indépendance d'esprit ; toutefois elle trahit également la vision quelque peu idéaliste qui anime la jeune équipe des *Débats* :

Il nous a paru que la critique avait toujours été trop négligée par tous nos confrères dans le journalisme canadien. Si l'on se plaint du peu d'avancement de l'esprit en matière artistique, devrait-on chercher ailleurs la cause de cette somnolence ? Les rares écrivains qui se sont mêlés de critique, n'ont pas été à la hauteur de leur position. Qu'ils aient été victimes de leur ignorance, ou qu'ils aient été trop débonnaires pour faire sonner les vérités, la conséquence a été désastreuse. Le public s'est cru obligé d'applaudir à ce qu'une réclame insensée lui avait présenté,

⁴² Anonyme, « Les Débats », *Les Débats*, 3 décembre 1899, p. 1.

⁴³ Anonyme, « Les Débats », *op. cit.*, p. 1.

⁴⁴ L'article « Nationalisme », publié par Stanislas Côté le 9 septembre 1900, énonce clairement la portée *canadienne* du nationalisme des *Débats* : « [...] Les Canadiens français ne doivent rien à la France qui les a lâchés prestement en 1763 pour les beaux yeux d'une prostituée, maîtresse du Bourbon, Louis quinzième du nom qui ne nous a pas encore restitué les 80 millions de francs de dettes qu'elle a laissées ici et auxquelles elle n'a jamais songé depuis. Le Canada, avec sa population pauvre mais loyale, composée de Canadiens français et de colons écossais après 1763 ne doit rien du tout à l'Angleterre qui s'en est toujours servi comme pied-à-terre sur le continent américain pour mater, chaque fois qu'elle a cru bon de le faire, les développements naturels de la démocratie américaine. [...] Nos enfants, nés au pays bien que de langue différente, ne sont-ils pas en vérité les enfants du sol, avec les mêmes besoins du moment à satisfaire et les mêmes grandes aspirations vers l'avenir ? Et alors, pourquoi ne pas leur dire, dans la famille, dans les écoles, sur la rue, partout, qu'ils sont « Canadiens » et que leur devoir est de bousculer du pied et de mépriser tous ceux qui cherchent à exploiter les préjugés de race et de religion ? » (p. 2).

et les artistes sont devenus tellement orgueilleux qu'ils n'ont plus voulu accepter les conseils les plus sincères. [...]

Si donc nous essayons de toucher aux idoles, si nous osons les placer sur des socles plus proportionnels à leur taille, l'on criera à la profanation, on nous appellera traîtres à nos gloires nationales, anti-patriotes, et que sais-je encore ? [...]

Qu'importe, nous sommes forts de notre droit et nous aurons avec nous tous les amateurs sérieux de l'art sublime. La critique aborde de front les grands principes de l'art, elle tient compte de son passé et de son avenir en croyant fermement au progrès⁴⁵.

La chronique de Gustave Comte, si elle exprime avec clarté l'ambitieuse visée de discours critique des *Débats*, ne se montre cependant pas à la hauteur de tant de promesses. Dans sa série hebdomadaire qui couvre l'actualité culturelle montréalaise (le théâtre, la musique, l'opéra et les arts visuels), Comte reconduit le plus souvent la façon et les remarques de la critique journalistique de l'époque : de brèves appréciations impressionnistes tiennent lieu d'analyse, quand ce ne sont pas de simples énumérations d'artistes ou de titres d'œuvres⁴⁶. La série de *Notes d'art* sera donc écartée du corpus principal au profit des autres chroniques proprement littéraires, dont les formes et les stratégies discursives révèlent de façon plus significative la vision des lettres entretenue par les écrivains du journal *Les Débats*.

Présentation de l'objet : trois chroniques sur la littérature

La première partie de notre étude (chapitre 2) sera l'occasion d'explorer le traitement polémique des lettres et, de façon plus générale, l'utilisation de la littérature à des fins politiques dans le journal *Les Débats*. Plusieurs articles sur la littérature étrangère et canadienne-française témoigneront de l'importance quantitative de ce discours polémique. Une attention toute particulière sera accordée à ceux qui portent sur Louis Fréchette, poète national fort écorché par ses jeunes confrères. Fréchette est en effet, en littérature, la figure emblématique choisie par les rédacteurs pour incarner la « trahison

⁴⁵ Gustave Comte, « Notes d'art », *Les Débats*, 3 décembre 1899, p. 3.

⁴⁶ Quelques remarques potentiellement intéressantes se distinguent des commentaires habituels sur la diction des acteurs, leur tenue ou leur physionomie, mais elles sont rapidement expédiées par Comte. Ces remarques portent entre autres sur la médiocrité du répertoire présenté, la malhonnêteté de la critique, l'égoïsme des artistes et des professeurs d'art ainsi que du manque de civisme du public.

nationale » des anciens patriotes. Après une revue thématique des accusations retenues contre lui, une étude discursive de la chronique linguistique anonyme « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous » nous permettra de mieux cerner les stratégies et la finalité du discours polémique sur la littérature que l'on retrouve dans *Les Débats*.

Tête de turc des jeunes rédacteurs, Fréchette fera également l'objet de la seconde analyse (chapitre 3), cette fois en compagnie du président de l'École littéraire de Montréal Wilfrid Larose. Ce chapitre, qui sera l'occasion d'étudier la réception des *Soirées du Château de Ramezay* par le critique Joseph Saint-Hilaire, accuse le conflit générationnel qui oppose les dignitaires de l'École à leurs jeunes collègues idéalistes. Le discours polémique de dénonciation est en effet accompagné, dans cette seconde chronique, de véritables analyses critiques qui suggèrent implicitement une vision de la littérature nationale nuancée et inquiète. Microcosme du discours sur la littérature du journal, cette série d'articles témoigne, par son surprenant mélange de verve polémique et d'analyse critique, des tensions contradictoires qui tiraillent les écrivains des *Débats* entre leurs prédilections esthétiques et les impératifs du devoir national.

La troisième partie de notre étude (chapitre 4) sera consacrée aux différents articles publiés par Jean Charbonneau au cours de l'année 1900. La chronique « Étude littéraire. À propos de langage », quelques textes ponctuels et une conférence sur le symbolisme nous permettront d'approfondir les conceptions de l'histoire et de la littérature du critique attitré des *Débats*. Sous les dehors d'une étude positiviste de la littérature universelle, les articles de Charbonneau se consacrent en fait aux problèmes du milieu littéraire canadien-français ; on y retrouve entre autres la plupart des obsessions critiques de Joseph Saint-Hilaire, élucidées par les explications du jeune chroniqueur. Éclairant l'ensemble des textes sur la littérature publiés dans *Les Débats*, les réflexions de Jean Charbonneau introduisent également certaines suggestions propres à favoriser l'essor de la communauté canadienne-

française qui est inévitablement lié, selon lui, à l'apparition d'une véritable habitude de la culture⁴⁷.

Ces analyses seront toutefois précédées d'un chapitre intitulé « État des lieux : le tournant du vingtième siècle » chargé d'établir, pour les différents domaines de l'activité sociale et artistique montréalaise de l'époque, le contexte dans lequel s'inscrit le discours sur la littérature du journal *Les Débats*. Un survol de la politique fédérale permettra d'abord de dévoiler les motifs des pointes polémiques portées contre d'anciens héros nationaux ; une revue de la presse facilitera ensuite la comparaison des articles des *Débats* à ceux des journaux concurrents ; une description du contexte culturel, enfin, situera la rédaction du journal par rapport aux activités de l'École littéraire de Montréal et tracera le portrait de la critique littéraire paraissant dans la presse de l'époque.

Ainsi ancrées dans leur contexte historique, ces différentes analyses permettront en fin de parcours d'évaluer plus globalement l'influence du nationalisme sur la jeune génération littéraire de l'École qui collabore aux *Débats*. À l'aide des notions d'institutionnalisation, d'autonomisation et de modernité culturelle, nous tenterons également de voir en quoi le discours sur la littérature du journal *Les Débats* modifie notre perception habituelle de l'état du « champ littéraire » canadien-français du tournant du vingtième siècle.

⁴⁷ On serait porté à affirmer que Charbonneau cherche à favoriser l'apparition d'un « habitus » de classe plus cultivée, pour emprunter le vocabulaire de Pierre Bourdieu. Le jeune critique explique en effet, dans une étude publiée en 1935, que les écrivains de l'École littéraire de Montréal souhaitaient que leurs travaux soient suivis par une nouvelle élite intellectuelle habilitée à juger leurs œuvres : « En amenant peu à peu le public, le nôtre, à suivre le progrès intellectuel d'un moment, nous comptons l'habituer à considérer la littérature non comme un passe-temps, mais comme inhérente à notre existence nationale. Amener peu à peu une élite à suivre la marche progressive de nos efforts intellectuels, c'était, d'après nous, créer une collectivité agissante et apte à encourager les productions de nos écrivains, à les lire et à travailler à leur diffusion » (Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal. Ses origines, ses animateurs, ses influences*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, coll. « Les jugements », p. 52).

CHAPITRE PREMIER

État des lieux. Le tournant du vingtième siècle



Basibi, « Croquis d'actualité. Halifax, 28. Le *Pomeranian* a levé l'ancre hier après-midi à 5h30 pour Cape Town », *Les Débats*, 28 janvier 1900, p. 5.

S'il nous était donné de franchir les portes d'un siècle comme il nous est loisible de pénétrer dans l'enceinte d'une exposition, la première pensée que nous aurions serait celle de faire la synthèse du passé et d'établir par des vues comparatives des proportions entre les hommes de la géné[ra]tion (*sic*) présente et ceux de l'ancienne.

Jean Charbonneau, 1900¹.

En 1900, alors que l'on prépare fébrilement à Paris une exposition universelle qui se veut le résumé des innovations du XIX^e siècle et que les Britanniques tentent, en Afrique du Sud, d'annexer la province du Transvaal à leur empire colonial, le Canada voit plus paisiblement poindre le nouveau siècle. Des changements substantiels marquent toutefois sa vie politique et culturelle, et l'actualité internationale n'est pas sans effet sur l'activité même du pays. En guise de prélude à l'analyse des articles sur la littérature publiés dans *Les Débats*, nous évoquerons rapidement le climat général qui prévaut au Canada dans divers domaines au tournant du vingtième siècle, remontant les années au besoin pour camper le contexte dans lequel s'inscrivent les articles du journal indépendant.

Dans l'arène politique

Le règne libéral

En 1896, après un long purgatoire qui avait maintenu le parti libéral dans l'opposition presque sans interruption depuis la création de la Confédération², Wilfrid Laurier est élu à la tête du Parlement canadien. Même les électeurs de la province de Québec, jusque là

¹ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *Les Débats*, 20 mai 1900, p. 5.

² Les libéraux n'avaient obtenu qu'un seul mandat au fédéral en 1873, grâce au scandale du Pacifique dans lequel avait trempé le Premier ministre conservateur démissionnaire John A. Macdonald. Le monopole du parti conservateur était à l'époque presque aussi écrasant dans la province de Québec, bien que l'affaire Riel ait provoqué la fondation et l'élection, en 1887, du parti national de l'ancien libéral Honoré Mercier.

traditionnellement fidèles aux conservateurs, participent au raz-de-marée libéral qui porte au pouvoir le premier Premier ministre canadien francophone et écartent également les bleus du gouvernement provincial en 1897.

Le règne qu'entame le parti de Laurier au tournant du vingtième siècle se présente sous le signe de l'édification de la nation canadienne³, de la tolérance en matière de langue et de religion et de la conciliation entre les deux « races⁴ » fondatrices. C'est dire que les libéraux canadiens-français se sont considérablement modérés depuis les beaux jours des rouges de l'Institut canadien de 1850. Derrière eux, en effet, le temps où l'aile radicale du parti, virulente, attaquait à la fois les tenants du projet confédératif, le clergé et les ultramontains en promouvant d'importantes réformes d'inspiration républicaine et démocratique (suffrage universel, séparation de l'Église et de l'État, modernisation — voire laïcisation — de l'enseignement, annexion aux États-Unis, etc.). La vision et la gestion centriste du parti de Wilfrid Laurier, au contraire, ne s'éloigne pas substantiellement de celle des conservateurs de Macdonald qu'il remplace au Parlement fédéral. Laurier lui-même n'est pas étranger à l'adoucissement progressif de l'image des libéraux au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. En dissociant publiquement à plusieurs reprises libéralisme politique et libéralisme religieux⁵, Laurier avait contribué à éteindre le caractère radical, anticlérical et républicain de l'image du parti libéral ainsi que son traditionnel antagonisme avec l'Église catholique. Depuis les années 1860 d'ailleurs, la faction radicale des rouges devient de plus en plus marginale et se retrouve au tournant du siècle minoritaire au sein du parti.

L'accession et la consolidation du pouvoir libéral s'accomplissent donc au détriment des idéaux des vieux rouges francophones dont les préoccupations d'ordre social et national sont mises en sourdine. Bien que minoritaire, cette tendance ne disparaît toutefois pas des rangs du parti ; quelques militants tenaces, tels Honoré Beaugrand dans *La Patrie* ou Louis Fréchette qui polémiquent jusqu'à la fin du siècle avec ses adversaires ultramontains de

³ Par la poursuite, notamment, du projet conservateur de construction de chemins de fer trans-nationaux.

⁴ L'emploi du mot « races » pour désigner les cultures canadiennes française et anglaise ne pourra être évité ici puisqu'il est couramment utilisé dans *Les Débats* comme dans les autres journaux de la fin du XIX^e siècle.

⁵ Notamment dans son discours de 1877 prononcé devant Mgr Conroy, envoyé spécial de Rome chargé de faire la lumière sur les rapports entretenus entre l'Église catholique et le parti libéral du Canada. Suite à ce discours, il fut interdit aux curés de prendre position en chaire contre un parti ou un candidat.

toujours, entretiennent certaines des visées rougistes⁶. La jeunesse libérale compte également parmi ses rangs quelques partisans plus radicaux ; Édouard-Zotique Massicotte, par exemple, fort actif au journal de Beaugrand, ou Gonzalve Desaulniers, membre de la loge franc-maçonne *Émancipation*⁷, constituent à la fin du XIX^e siècle une certaine relève pour les rouges.

Tensions ethniques et nationalisme canadien-français

La fin du XIX^e siècle est marquée par de vives tensions ethniques entre les Canadiens français et anglais ; favorisant l'apparition de divers mouvements nationalistes, quelques questions chaudes accélèrent la chute des conservateurs qui échouent à les résoudre et, partant, facilite l'élection des libéraux. Ainsi, la controverse autour de l'abolition des écoles françaises au Manitoba et la condamnation à mort du leader Métis Louis Riel, prononcée en 1885 par le gouvernement Macdonald, indignent l'opinion publique canadienne-française. La cause de Riel polarise les deux cultures canadiennes et dégénère en véritable question nationale, les francophones considérant les Métis brimés, français et catholiques, comme les leurs. Le parti conservateur perdra beaucoup de la faveur du Québec dans cette affaire et en retirera l'étiquette de « pendard », qui compromettra longtemps sa popularité auprès de l'électorat francophone. Porté par la rancœur contre le gouvernement central, le parti national d'Honoré Mercier unit en ses rangs Canadiens français libéraux et conservateurs démissionnaires et remporte les élections provinciales un an après la pendaison de Riel.

⁶ L'amélioration du système d'éducation, défendue entre autres par Louis Fréchette jusqu'à la fin du siècle, constitue l'essentiel de l'activité tardive des rouges : « L'école devient, pour ces radicaux, le symbole de l'emprise cléricale et c'est là qu'ils concentrent leurs attaques. Ils estiment que le système scolaire québécois souffre de nombreuses déficiences et que le clergé maintient le peuple dans l'ignorance » (Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal compact, 1989, volume premier, p. 356).

⁷ Selon Hélène Pelletier-Baillargeon (*op. cit.*, p. 356) et François Couture (dans la communication « Le réseau associatif de l'École littéraire de Montréal en 1899 » prononcée lors du colloque *Autour de l'École littéraire de Montréal. La vie culturelle montréalaise au tournant du siècle dernier (1895-1905)*, 24 avril 1999), les maçons auraient en partie contrôlé le journal *Les Débats* ; d'après les archives mises à jour par Roger Le Moine, Albert Ferland, Gonzalve Desaulniers, Charles Gill, Paul LeMoynes de Martigny et Gustave Comte étaient membres de la loge *Émancipation*, première loge maçonnique canadienne-française rattachée au Grand Orient de France.

Dès son premier mandat, le Premier ministre Wilfrid Laurier doit également composer avec de vives tensions ethniques qui l'obligent à faire des choix difficiles pour conserver le *modus vivendi* entre les deux races fondatrices. En 1899, la guerre des Boers provoque en effet une recrudescence de l'impérialisme canadien-anglais et la radicalisation du nationalisme canadien-français. Comme plus tard les Première et Deuxième guerres mondiales, le conflit sud-africain provoque au Canada de profondes dissensions politiques entre les anglophones, généralement solidaires de la métropole britannique, et les francophones, en majorité opposés à la contribution militaire du pays.

À l'automne 1899, l'envoi du premier contingent de volontaires en Afrique du Sud aux frais du Canada provoque une grave crise dans la province de Québec ; cette solution représentait pourtant un compromis par rapport à l'envoi de troupes officielles coloniales que souhaitaient certaines instances anglophones. L'attitude conciliante de Laurier, en qui plusieurs francophones avaient cru trouver un défenseur de leurs intérêts, suscite la déception voire la colère d'un grand nombre de ses concitoyens. Ajoutons à leur décharge que la guerre des Boers a fort mauvaise presse dans la communauté internationale et qu'au sein même du parti libéral certains s'opposent ouvertement à la participation militaire du Canada, décrétée par le Parlement sans consultation de la chambre des communes.

Député libéral du comté de Labelle et favori du cabinet Laurier, Henri Bourassa incarne la résistance à l'implication canadienne dans les conflits coloniaux. En désaccord avec la décision fédérale, Bourassa démissionne et se fait réélire dans son comté en présentant un programme indépendant anti-impérialiste. Le jeune député s'oppose à la participation et à la contribution financière du pays aux guerres de l'Empire, en vertu du principe fondamental du système parlementaire anglais *No taxation without representation*. Pour Bourassa, le Canada est en droit de revendiquer la neutralité militaire en respectant la constitution britannique puisqu'il ne bénéficie d'aucune représentation ni de droit de consultation au Parlement impérial. Le député de Labelle prône le développement politique, économique et intellectuel d'un Canada autonome dont les deux races coexisteraient pacifiquement. Nullement restreint à la communauté francophone, son nationalisme embrasse donc les deux

peuples fondateurs⁸ et remet essentiellement en question le lien qui lie le dominion à l'Angleterre.

La position indépendante du nouveau leader nationaliste provoque les foudres de la chambre des communes mais lui vaut toutefois une grande popularité au Canada français. Bourassa attire à la fois la sympathie d'une certaine partie de l'opposition conservatrice et celle de plusieurs libéraux insatisfaits de la politique extérieure de Laurier ; nombre de jeunes libéraux, entre autres, sont séduits par ses idées et par sa verve. Comme la plupart des tenants du nationalisme (Mercier ou Tardivel, par exemple), Bourassa n'inscrit pas son combat dans la ligne des partis politiques traditionnels lesquels, ne tolérant point de divergence idéologique, dispersent les effectifs. La posture indépendante de Bourassa provient également de ce qu'il s'inscrit en faux par rapport à la corruption qui sévit dans la plupart des formations politiques de l'époque, comme en témoignent les scandales de la fin du siècle qui provoquent la démission d'hommes d'état importants. Sans parti politique institué⁹, les idées de Bourassa trouveront un espace privilégié dans plusieurs générations de journaux indépendants du début du XX^e siècle tels que *Les Débats*, *Le Nationaliste*¹⁰ ou *Le Devoir*.

Une presse en voie de changement

Il importe de rappeler que la presse du XIX^e siècle, essentiellement consacrée à l'expression d'opinions politiques, est la plupart du temps ouvertement soutenue par des partis ; ainsi, libéraux et conservateurs peuvent compter sur certains quotidiens ou

⁸ Contrairement au nationalisme plus culturel d'un Jules-Paul Tardivel par exemple, qui souhaite l'indépendance du Canada français.

⁹ La Ligue nationaliste, fondée en 1903 par de jeunes disciples de Bourassa — Olivar Asselin en tête — se donnera pour mandat de promouvoir les idées politiques du leader nationaliste. Aucune formation politique proprement dite ne se chargera par contre de représenter cette option aux deux paliers du gouvernement ; elle sera donc défendue individuellement par des députés indépendants.

¹⁰ Le journal *Le Nationaliste*, fondé en 1904, réunit un noyau de journalistes dont plusieurs ont fait connaissance à l'époque des *Débats*. Plus strictement politique que *Les Débats*, *Le Nationaliste* est d'abord sous l'égide d'Olivar Asselin. Il constitue le germe du propre journal d'Henri Bourassa, *Le Devoir*, qui le remplacera en 1911.

hebdomadaires de Montréal, de Québec et de différentes régions pour propager leurs idées¹¹. Les lignes éditoriales de ces journaux sont plus ou moins radicales selon les mœurs politiques de leurs propriétaires et rédacteurs en chef. Quelques organes de presse sont parfois même trop zélés au goût des directions de partis, qui jugent bon d'en modérer les ardeurs. C'est notamment le cas de plusieurs journaux libéraux considérés trop radicaux à la fin du XIX^e siècle, comme *La Patrie* d'Honoré Beaugrand, acheté en 1897 par la famille Tarte à l'instigation de Wilfrid Laurier¹².

Tous les journaux ne sont toutefois pas aussi nettement alignés sur des partis politiques. La fin du XIX^e siècle voit entre autres l'essor de la presse d'information à grand tirage, qui accorde une importance nouvelle aux dépêches, entrefilets et petites annonces au détriment des lignes éditoriales fortement politisées. Certains grands quotidiens, comme *La Presse* par exemple, adoptent alors le ton plus neutre qui nous est aujourd'hui familier. Bien que ces journaux conservent la plupart du temps une affiliation politique avouée, leur direction éditoriale est indépendante des partis proprement dits.

Quelques journaux indépendants, plus rares, affichent une neutralité toute différente : combattant de façon souvent virulente l'esprit de parti, ils cherchent à se dissocier à la fois des rouges et des bleus. C'est notamment le cas d'organes nationalistes comme *La Vérité*, animée à Québec par Jules-Paul Tardivel, ou des *Débats* de Louvigny de Montigny. Fréquemment polémiques à la façon des journaux du XIX^e siècle, ils perpétuent la presse d'opinion ; ils s'avèrent toutefois non partisans, puisque l'idéologie qu'ils défendent transcende le traditionnel antagonisme libéral / conservateur.

Les kiosques montréalais du tournant du vingtième siècle foisonnent également de petits hebdomadaires et de périodiques politiques ou culturels souvent éphémères. Du journal musical où le discours cède le pas à la partition (*Le Passe-temps, journal musical, littéraire*

¹¹ Vers le tournant du vingtième siècle, les libéraux contrôlent *Le Soleil* à Québec ainsi que *Le Canada* et *La Patrie* à Montréal ; les conservateurs s'expriment quant à eux dans *L'Événement* de Québec ou le *Star* de Montréal.

¹² Les journaux radicaux nuisaient à la nouvelle image centriste du parti libéral, et l'achat de certains d'entre eux par des individus près du pouvoir politique permettait d'en contrôler les excès : « Les libéraux voyaient d'un mauvais œil Beaugrand se livrer à une propagande radicale. Tarte, le 4 février 1897, achetait *La Patrie* au nom du parti libéral, mais surtout à la demande de Laurier » (André Beaulieu et Jean Hamelin, *op. cit.*, t. II (1860-1879), p. 288).

et fantaisiste) au périodique littéraire familial (*Le Monde illustré*), et de l'hebdomadaire libre-penseur (*La Petite revue*) à la feuille catholique bien-pensante (*Le journal*), cette presse à petit tirage est consacrée à des causes de tous genres et offre une information sélectionnée à des groupes de lecteurs ciblés.

Du côté culturel

L'École littéraire de Montréal

Vers la fin du XIX^e siècle, le milieu culturel francophone montréalais propose un vaste éventail d'activités. Largement commerciale, la scène théâtrale enregistre des records d'assistance et les grands journaux consacrent chaque samedi plusieurs colonnes à la couverture des spectacles, concerts, opéras et opérettes. Certains lieux spécifiquement conçus pour favoriser l'épanouissement de la culture francophone, comme le Monument national inauguré en 1897, offrent des activités variées qui vont des cours publics au théâtre semi-professionnel¹³ alors que d'autres, plus populaires — le parc Sohmer, par exemple —, présentent chaque semaine des spectacles de variété.

Au chapitre de la création nationale, les manifestations culturelles de la plus grande d'envergure sont toutefois celles de la jeune École littéraire de Montréal qui, à l'époque où est lancé le journal *Les Débats*, clôt ce que l'on nommera sa première période d'activité¹⁴. Après cinq ans de travail ardu et de rencontres hebdomadaires (1895-1900), les écrivains de l'École littéraire connaissent une certaine popularité dont fait foi le succès de leurs activités

¹³ La troupe Les Soirées de famille, au sein de laquelle s'implique Jean Charbonneau sous le nom de Delagny, offre entre autres des représentations hebdomadaires au Monument national.

¹⁴ Les activités de l'École littéraire de Montréal s'étendent sur trois périodes : la première (1895-1900) est généralement considérée comme la plus féconde et la plus intéressante. Assez jeunes pour la plupart, les écrivains y sont plus novateurs et audacieux. La deuxième époque (1907-1913), dont l'essentiel des travaux sont regroupés dans *Le Terroir*, est traditionnellement présentée comme une conversion aux tendances régionalistes ambiantes. Cette vision de la ligne éditoriale du *Terroir* est cependant remise en doute par François Couture et Pierre Rajotte dans plusieurs articles récents. La troisième période d'activité (1920-1930) est quant à elle l'enfant pauvre des recherches sur l'École littéraire. Le deuxième recueil collectif du groupe, *Les Soirées de l'École littéraire de Montréal*, ainsi que les archives parcellaires des réunions du cercle rendent compte de cette dernière époque à laquelle Paul Wyczynski s'est seul intéressé (« L'École littéraire de Montréal. Origines – évolution – rayonnement », *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1972 (2^e édition), coll. « Archives des lettres canadiennes », no 2, p. 11-36).

publiques. Les quatre séances de lecture organisées durant l'année 1899¹⁵ ainsi que le lancement du recueil collectif *Les Soirées du Château de Ramezay* en 1900 attirent en effet un public nombreux et bénéficient d'une couverture médiatique d'une rare importance pour l'époque¹⁶.

Fondée en novembre 1895 à l'instigation de Jean Charbonneau et de Paul de Martigny, l'École littéraire de Montréal était conçue, selon les mémoires du cercle, pour remédier à la piètre qualité de la langue française au Canada et y encourager le culte des lettres. L'allocution inaugurale de la première séance publique, prononcée par le président Wilfrid Larose en 1898, souligne la portée nationale concomitante à cette volonté de consolider le français et la littérature canadienne :

La littérature d'un peuple, c'est le résumé de ce qu'il signifie, c'est le recueil de notes qu'il a préparées lui-même aux contemporains et à la postérité des juges, pour qu'ils prononcent jugements sur son compte. Nous travaillerons donc d'un commun accord, à développer la nôtre, à l'enrichir, à l'agrémenter d'une substance et d'une physionomie plus expressives de ce que sont les Canadiens et le Canada, cet admirable coin de la planète que la magnificence du Créateur leur a donné pour foyer¹⁷.

La fondation de l'École littéraire devait également, selon Charbonneau, favoriser un renouvellement esthétique de la littérature nationale. En effet, à la fin du XIX^e siècle, les grands aînés de l'École patriotique de Québec de 1860 — Louis Fréchette en tête — ne semblent pas avoir trouvé de relève d'envergure et restent les modèles en matière de littérature canadienne. L'actualité littéraire française trouve certes au Canada un certain écho chez les

¹⁵ Présentée le 29 décembre 1898, la première soirée publique propose une lecture de la pièce inédite *Véronica* de Louis Fréchette, président d'honneur de l'École littéraire. La seconde séance est consacrée, le 24 février suivant, à une allocution patriotique du sénateur Laurent-Olivier David intitulée *L'Époque de Papineau et de Lafontaine, défenseurs de l'idée française en Amérique*. Les conférences des troisième et quatrième séances publiques sont confiées à des membres de l'École littéraire : à Jean Charbonneau, qui présente le 7 avril un exposé sur le symbolisme en France, et au président Wilfrid Larose, qui propose le 26 mai la traduction d'un discours de Chamcey Depew, sénateur américain passablement célèbre à l'époque. Les poèmes des jeunes écrivains de l'École littéraire sont lus en entracte de chaque conférence.

¹⁶ La réception journalistique des soirées publiques de l'École littéraire de Montréal laisse supposer un succès ambigu ; l'assistance nombreuse — au lendemain de la première soirée publique, *La Patrie* parle de plus de 300 personnes et la deuxième séance, pourtant organisée à la hâte et publicisée à la dernière minute, attire « un public impressionnant » — et la quantité d'articles publiés pour souligner l'événement ne gomme pas tout à fait la superficialité de la plupart des critiques et la nature mondaine du public. Il semble en définitive que dans l'ensemble de la presse (et probablement de la population), l'œuvre poétique des membres de l'École littéraire trouve peu d'amateurs réels.

¹⁷ Wilfrid Larose, cité dans « Une pléiade de littérateurs », *op. cit.*, p. 1.

jeunes écrivains dont plusieurs connaissent bien les avant-gardes métropolitaines (Parnasse, symbolisme, décadentisme), mais elle reste en définitive une source d'inspiration marginale qui influence peu les auteurs renommés, assez conservateurs :

Pour ne citer que les plus connus, Honoré Beaugrand dans *La Patrie*, Louis Fréchette, comme poète et journaliste, dans ses productions en vers et en prose, Arthur Buies lui-même, pourtant original et indépendant, sont des romantiques de vieille souche, semblant ignorer ou dédaigner les écoles d'avant-garde qui fleurissent de leur temps. *L'Opinion publique* et *Le Monde illustré*, les journaux les plus lus alors, s'apparentent à certains de leurs congénères (*sic*) français restés fidèles au passé¹⁸.

Bien que certains jeunes s'inspirent indéniablement des poètes français contemporains, l'École littéraire de Montréal ne propose pas une relève alignée sur les tendances en vogue dans la métropole. Plus modeste, elle se contente de réunir des auteurs de diverses sensibilités esthétiques, leur permettant de se cultiver, de discuter d'œuvres littéraires et, de manière générale, de stimuler l'intérêt des Canadiens français pour les lettres, notamment par la tenue d'événements publics. Le terme « école » signifie donc davantage « mouvement », « cénacle » ou « renouveau littéraire » que « programme » (tel que défini dans un manifeste ou révélé par une pratique artistique particulière).

On ajoutera à ces acceptions l'optique d'émulation que comporte l'expression « faire école¹⁹ », ainsi que le sens littéral de « lieu d'enseignement ». Les procès-verbaux des réunions des premières années de l'École littéraire de Montréal mentionnent en effet des activités d'une dimension pédagogique évidente — la lecture de pages de dictionnaire, par exemple — ; on y retrouve également trace de plusieurs conférences générales à propos de sujets aussi divers que l'histoire de la littérature, l'histoire universelle, la philosophie, la botanique, la biologie, l'astronomie et la « définition de la vie ». Quant aux productions plus strictement littéraires, elles sont au moins aussi variées que les exposés ; à l'ordre du jour,

¹⁸ Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal : ses origines, ses animateurs, ses influences*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, coll. « Les jugements », p. 17.

¹⁹ « Le terme « école » s'avère en fait tout à fait impropre si l'on entend par lui, comme le fera rétrospectivement Victor Barbeau, une réplique des modèles parisiens du XIX^e siècle. L'essentiel, à l'heure montréalaise de 1895, est de « faire école », c'est-à-dire de susciter l'émulation et de générer quelques vocations littéraires dignes de passer à l'histoire » (Michel Biron, « La romance du libéralisme : poésie et roman au tournant du siècle », dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 160).

les « croquis naturalistes » et les « poèmes populaires réalistes » côtoient des titres exotiques et romantiques. Ce joyeux éclectisme semble avoir été perçu comme l'une des principales qualités de la jeune institution, à voir l'intérêt que prend Jean Charbonneau à énumérer les diverses sources d'inspiration des membres de l'École :

Charles Gill, romantique né, parnassien dans sa dernière manière ; Nelligan, artiste étrange, capricieux, névropathe, respirant par contagion le parfum quintessencié d'un Baudelaire, symboliste à la façon d'un Rimbaud, imbu aussi des procédés fantaisistes du sombre Rollinat ou du mélancolique Rodenbach ; Ferland, épris de la nature canadienne, tourmenté de la perfection de la forme et de la pensée pure ; Lucien Rainier, mystique, symphoniste à la manière de Le Cardonnel, poète profond et sensible ; Massicotte, exhumant les traits cachés de l'histoire de son pays ; de Martigny, épris de l'exacte observation des faits ; et enfin Desaulniers, lamartinien convaincu, pathétique, chantre inspiré du terroir, bel ouvrier du vers nourri de la sagesse antique qu'il emprunte à la Grèce. [...] Ce qui les distingue les uns des autres, c'est, en effet, l'indépendance manifestée par chacun des membres de l'École littéraire dans leurs modes d'expression comme dans leurs pensées, et nettement visibles dans toutes leurs productions. Ils n'ont jamais subi l'ascendant ni des uns ni des autres. Si l'on étudie les aspirations communes de ces jeunes hommes, on constate que leurs procédés d'art ne dénotent ni contrainte ni sujétion qui les auraient fait s'imiter les uns les autres²⁰.

Provenant en majorité de deux groupements antérieurs à l'École littéraire de Montréal²¹, les écrivains qui participent hebdomadairement aux rencontres de 1895 illustrent déjà l'éclectisme esthétique du cénacle²². On y retrouve d'abord plusieurs jeunes du Groupe des six éponges, cercle littéraire juvénile inspiré de la bohème française qui réunissait, essentiellement pendant l'année 1895, des étudiants du Collège Sainte-Marie (de Montigny, Desjardins, Charbonneau, de Martigny et probablement Desloges). La création de l'École littéraire revient en grande partie à certains de ces jeunes (ils ont en moyenne entre 19 et 23 ans) qui n'ont à leur actif que quelques poèmes publiés sous pseudonymes. Le deuxième réseau d'où proviennent plusieurs des membres de l'École, nommé Groupe de Sainte-Cunégonde en référence à leur municipalité, rassemble des écrivains plus mûrs qui,

²⁰ Jean Charbonneau, *op. cit.*, p. 90-91.

²¹ Voir à ce sujet François Couture et Pierre Rajotte, « L'École littéraire de Montréal et ses mythes », *Études françaises*, vol. 36, no 3, 2000, p. 163-183.

²² Selon la première liste publiée dans les procès-verbaux de l'École littéraire, en date de septembre 1896, les membres réguliers sont les suivants : Germain Beaulieu (président jusqu'à 1898) ; Jean Charbonneau et Louvigny de Montigny (tour à tour secrétaires) ; Gustave Comte, Paul de Martigny, Joseph Melançon (Lucien Rainier), Henri Desjardins, Georges-André Dumont, Albert Ferland, Édouard-Zotique Massicotte, H. J. Béliveau, Pierre Bédard et Alfred Desloges. ([École littéraire de Montréal], *Procès-verbaux, correspondance et autres documents inédits*, réunis, classés et annotés par Réginald Hamel, Montréal, Université de Montréal, 1975, p. 2).

parallèlement à leurs carrières libérales, ont déjà publié quelques titres (Beaulieu, Ferland, Massicotte, Dumont, Béliveau et Bédard). Plusieurs ont commis entre 1890 et 1895 des textes très audacieux ; à l'époque de l'École, il sont cependant moins frondeurs et l'initiative littéraire ne vient pas nécessairement de leur part²³. Au fil des ans, l'École recrute également de loin en loin de nouveaux membres : Arthur de Bussières et Charles Gill (1896), Émile Nelligan (1897), Gonzalve Desaulniers (1898), Wilfrid Larose (1898) ainsi qu'un président d'honneur de prestige, Louis Fréchette (1898).

L'attribution de ce poste honorifique à Louis Fréchette souligne d'ailleurs l'un des nombreux paradoxes touchant la nature de l'École littéraire ; dans les mémoires du cercle, Charbonneau énonce en effet à plusieurs reprises la volonté des membres de se démarquer de la génération de 1860 à laquelle appartient le poète national. Cette nomination traduit indéniablement la vocation promotionnelle de l'École qui, en cherchant à obtenir la reconnaissance du public, s'allie des écrivains prestigieux au risque de faire côtoyer des influences esthétiques au départ peu compatibles.

Une critique de presse

En ce milieu où la littérature elle-même a peine à faire sa place, le discours critique, que d'aucuns jugent nécessaire à l'épanouissement des lettres, est rare et la plupart du temps plutôt sommaire. Depuis le XIX^e jusqu'au tournant du XX^e siècle, il est confiné aux journaux, quotidiens et hebdomadaires ainsi qu'aux rares revues consacrées aux lettres²⁴. Apanage des journalistes, chroniqueurs ou moralistes, il répond rarement aux critères de qualité qu'appellent couramment de leurs vœux et que réclameront longtemps certains critiques eux-mêmes, désireux de faire du discours littéraire une discipline savante :

²³ Édouard-Zotique Massicotte, par exemple, un des premiers à avoir introduit Verlaine et les décadents au Québec entre 1890 et 1895, se consacre davantage à la botanique à l'époque de l'École littéraire de Montréal.

²⁴ Les premiers écrits sur la littérature canadienne-française retenus par l'histoire littéraire — œuvre des Henri Beaudé (Henri d'Arles, *Propos d'art*, New York, D. Wien, 1903, 120 p.), Camille Roy (*Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Garneau, 1907, 376 p.) et Louis Dantin (*Émile Nelligan et son œuvre*, Montréal, Beauchemin, 1903, 164 p.) au Québec, ou de Charles Abder Halder en France (*op. cit.*) — sont publiés en volumes au début du XX^e siècle. La plupart d'entre eux réunissent toutefois des articles de presse d'abord parus dans divers journaux ou périodiques.

La critique sera sérieuse quand nous aurons, pour l'exploiter ou la manier, autre chose que des révolutionnaires ou des demi-savants, autre chose que des écoliers en rupture de banc, des fervents du dilettantisme et des journalistes improvisés²⁵.

Dans les journaux et les revues, cette dénonciation de la pauvreté de la critique apparaît comme un leitmotiv, appelant l'avènement tant attendu d'un discours autorisé sur la littérature nationale. Conscients des limites de leur savoir, nombreux sont les journalistes qui déplorent le manque de nuance de la plupart des jugements portés sur les œuvres canadiennes. La critique est trop souvent indûment exigeante lorsqu'elle compare la production nationale à celle de la France, et complaisante lorsqu'elle prend le parti de reconduire les louanges usuellement accordées aux quelques auteurs consacrés.

Autre sujet de discorde, la perméabilité des jugements littéraires aux couleurs politiques et aux affiliations journalistiques des écrivains n'est pas non plus étrangère au manque de nuance de la critique du XIX^e siècle. Une franche veine polémique, inspirée de pratiques comme celle du journaliste français Louis Veillot²⁶, entre autres, irrigue en effet la presse d'opinion canadienne dont le discours virulent n'épargne pas le domaine littéraire. Certains écrivains y perpétuent les querelles entre rouges et bleus et parfois même, les luttes intestines au sein des partis. On est bien loin d'une critique esthétique autonome et les contingences sociales et politiques marquent profondément le milieu littéraire canadien-français :

La critique est encore parmi nous dans la dépendance des auteurs eux-mêmes, de la politique, des groupes d'écrivains ou des personnalités littéraires saillantes qui aspirent à la domination absolue sur le modeste domaine des Lettres Canadiennes. Elles s'exerce d'ordinaire dans des conditions complètement étrangères à la littérature, et s'inspire de motifs qui rendent suspects ses jugements.

²⁵ Émile Chartier, « La critique littéraire au Canada », *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XI, no 8, avril 1913, p. 316.

²⁶ La pratique de Louis Veillot influença profondément plusieurs journalistes canadiens-français du XIX^e et du début du XX^e siècle, inspirant des ultramontains comme Adolphe-Basile Routhier ou Jules-Paul Tardivel mais suscitant également, par sa verve ardente, l'émulation de jeunes comme Olivar Asselin et Jules Fournier dont les idées politiques sont pourtant bien différentes. « Voué à la promotion des thèses ultramontaines, adversaire éloquent et redouté du gallicanisme, du libéralisme catholique et du socialisme, [Louis Veillot (1813-1883)] produisit une œuvre littéraire aussi vaste que variée, d'où se détachent des textes polémiques et pamphlétaires [...]. Pendant de nombreuses années, des articles reproduits de son journal défrayèrent la première page du *Nouveau monde*, du *Courrier du Canada* et du *Journal de Trois-Rivières* (parfois deux ou trois dans le même numéro) » (Jacques Blais, *op. cit.*, p. 155).

L'intolérance politique s'étend jusqu'à la littérature ; il faut avoir un parti au Parnasse comme en Parlement²⁷.

Cette citation d'Hector Fabre souligne un autre élément capital du discours sur la littérature de la seconde moitié du XIX^e siècle, à savoir la domination du petit monde littéraire canadien-français par certaines personnalités et regroupements d'écrivains spécifiques. Désigné plus explicitement par le terme de « Société d'admiration mutuelle », ce groupe d'hommes de lettres (Faucher de Saint-Maurice, Marmette, Casgrain, Fréchette, etc.) se rassemblait à l'origine autour de l'École patriotique de Québec. Largement répandue dès 1878, cette appellation évoque les stratégies de soutien réciproque et de promotion mises en œuvre par les membres du groupe pour favoriser la publication et la publicité de leurs écrits²⁸. La plupart de ces écrivains, qui exercent une influence considérable dans le monde des lettres et de la critique, se retrouveront également au centre de la Société royale du Canada²⁹, académie littéraire et scientifique fondée en 1882 et subventionnée par le gouvernement canadien. Le terme d'« admiration mutuelle » connaît alors un regain, repris avec dépit par les candidats évincés de la Société (notamment par Arthur Buies et Jules-Paul Tardivel) pour reprocher à la nouvelle académie de n'être qu'une amplification institutionnalisée du groupe initial.

Au tournant du vingtième siècle, la critique littéraire est certainement moins virulente qu'au cours des décennies 1850 à 1870, alors que les polémiques entre libéraux et ultramontains atteignaient leur apogée. Il y a bien quelques vétérans, comme Louis Fréchette et Jules-Paul Tardivel, qui règlent toujours dans les années 1895 de vieilles querelles politico-littéraires. Le rappel à l'ordre des journalistes, tant du côté des hauts placés de l'Église que des stratèges libéraux soucieux de se dissocier du radicalisme rouge, contribue cependant à

²⁷ Hector Fabre, « On Canadian Literature » (conférence prononcée le 21 mars 1866), citée dans Manon Brunet, « L'historien Edmond Lareau et la critique littéraire », *La critique littéraire. Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, été / automne 1987, no 14, p. 55.

²⁸ Pierre Rajotte, dans « Les associations littéraires au Québec (1870-1895) ; de la dépendance à l'autonomie » (*op. cit.*, p. 380), cite en exemple la levée de fonds et la réclame organisées par l'abbé Casgrain en faveur du roman *Angéline de Montbrun* de Laure Conan.

²⁹ Dix-neuf des vingt membres qui composent la section I de la Société royale du Canada (qui comprend la littérature française, l'histoire, l'architecture, etc.) figurent sur une liste consultative soumise au gouverneur général par Faucher de Saint-Maurice, membre influent du « cercle d'admiration mutuelle » (*Ibid.*, p. 385).

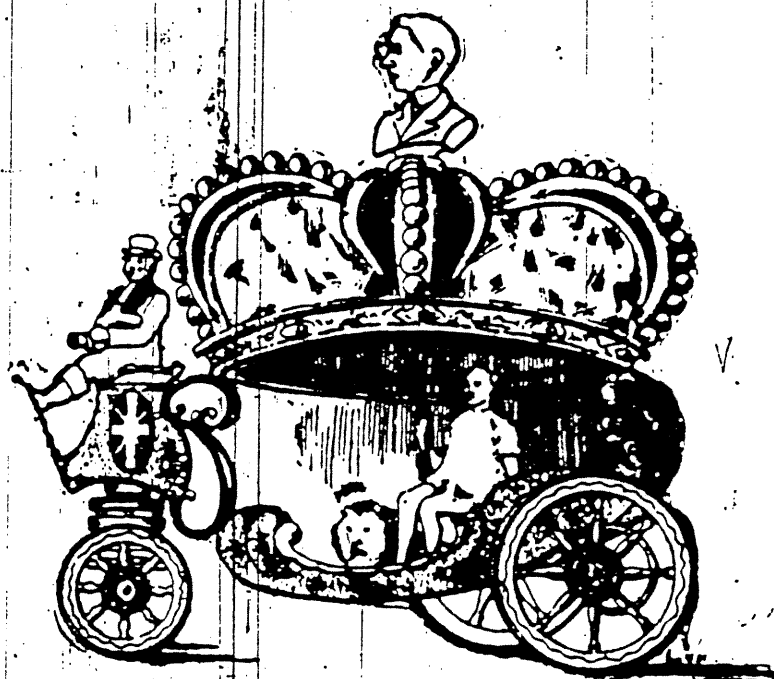
modérer progressivement les débats, si bien que l'entente à l'amiable qui clôt en 1897 le procès Tardivel-Fréchette³⁰ marque le terme de la dernière des querelles épiques qui traversent le monde littéraire de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Bien que d'envergure moindre, la polémique ne disparaît pas pour autant du domaine des lettres, et les journalistes des *Débats* auront couramment recours à ce mode de discours pour attaquer leurs adversaires idéologiques.

³⁰ Louis Fréchette avait entamé, en 1896, une poursuite en diffamation contre Jules-Paul Tardivel qui s'était étonné, dans un entrefilet de *La Vérité*, qu'une institution respectable comme l'Institut canadien de Québec l'invitât à prononcer des conférences (Jacques Blais, *op. cit.*, p. 59).

CHAPITRE 2

La critique polémique des lettres

L'Impérialisme



Projet du char allégorique qui devra représenter
notre gouvernement fédéral dans le
cortège de la prochaine Saint-
Jean-Baptiste

Anonyme, « L'impérialisme », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 1.

De temps en temps, l'on entendit bien des voix qui protestaient, qui reprochaient à la critique ses intempérances, ses louanges vulgaires à force d'être excessives, ses réprimandes stériles à force d'être brutales, et qui la rappelaient à son devoir. Mais ces voix furent peu écoutées, et il n'est pas sûr que ceux-là mêmes qui les firent entendre aient toujours donné l'exemple de ce qu'ils avaient seulement le courage d'enseigner.

Camille Roy, 1907¹.

Au-delà de la littérature elle-même, la publication d'extraits d'œuvres, d'entre-filets ou de chroniques liés au monde des lettres dans le journal *Les Débats* transmet souvent un message d'ordre plus politique que culturel. Les articles sur la littérature qui figureront dans ce chapitre ont ainsi été sélectionnés parce qu'ils donnent à lire, en filigrane ou de manière explicite, la cause anti-impériale ardemment défendue par l'équipe de rédaction du journal. Cautionnés par un principe supérieur reconnu des lecteurs (la valeur de la résistance nationaliste), les entre-filets et les articles polémiques font l'économie d'une argumentation justificative et donnent plutôt à voir, dans le domaine culturel, une *incarnation* des enjeux mis en cause par la question coloniale. C'est en ce sens que ces textes sont regroupés sous la bannière du polémique, bien que tous ne correspondent pas à la définition stricte du terme ; l'ensemble de ces articles contribue toutefois à édifier un système de valeur sur lequel reposent les critiques véritablement polémiques, et participent ainsi de la même dynamique générale.

Comme nous le verrons d'abord, le traitement de la littérature étrangère dans *Les Débats* est, en apparence, relativement neutre ; la dimension polémique de ces entre-filets n'est pas intrinsèque mais liée à leur sériation avec les articles, beaucoup plus agressifs, qui portent sur la littérature canadienne-française. Le discours sur les auteurs étrangers nous

permettra toutefois de dégager la fonction attribuée aux écrivains par les rédacteurs du journal, qui en est une de représentation nationale.

En ce sens, une anthologie patriotique publiée dans *Les Débats* à l'occasion de la fête nationale nous paraît faire office d'étalon par rapport auquel les polémistes jugent les auteurs du Canada français — et en particulier Louis Fréchette, qui s'avère victime de la grande majorité de leurs attaques. Les reproches adressés au poète national seront d'abord présentés dans une brève description de la thématique polémique des *Débats*, et plusieurs autres victimes seront convoquées pour donner la juste mesure de l'entreprise de sape symbolique à laquelle se livrent les jeunes rédacteurs. Nous analyserons ensuite de plus près la chronique linguistique « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », qui poursuit pendant plusieurs semaines un éreintement polémique sur le terrain de la langue. Cette incursion dans le bon usage sera également l'occasion d'examiner de plus près les stratégies discursives qui produisent la force illocutoire de la parole polémique.

La parole polémique

Selon la définition minimale de Catherine Kerbrat-Orecchioni, le phénomène polémique peut être entendu comme « discours-dialogique-violent² ». Dominique Garand, qui s'inspire de ses travaux, définit la visée principale du discours polémique comme la dénonciation ou la disqualification de la parole adverse en vue de poser la sienne propre. Aux actants de l'échange polémique il ajoute le lecteur, tierce figure qui fait office de spectateur et qu'il s'agit de convaincre. Ainsi, deux fonctions principales servent les finalités du polémiste : une fonction agressive, qui caractérise sa manière de discréditer l'adversaire, et une fonction persuasive qui qualifie son rapport au public lecteur. Essentiellement dialogique, la parole polémique est donc modelée par le rapport fondamental qu'elle entretient avec la

¹ Camille Roy, « Introduction. Notre critique littéraire », *Essais sur la littérature canadienne*, Montréal, Beauchemin, 1913 [1907], p. 13.

² Catherine Kerbrat-Orecchioni, « La polémique et ses définitions », cité par Dominique Garand, *La griffe du polémique*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 20. Les éléments constitutifs de la polémique sont plus précisément les suivants : 1) un discours ; 2) qui attaque une cible ; 3) laquelle est censée tenir ou avoir tenu un discours adverse ; 4) que l'énoncé polémique intègre, et rejette « agressivement », c'est-à-dire en termes plus ou moins véhéments, voire insultants.

parole autre, que ce soit celle de l'adversaire qu'elle tâche de disqualifier ou du lecteur qu'elle tente de convaincre³.

Discours agressant plutôt qu'argumentatif, tributaire du *pathos* plutôt que de la raison, la polémique repose en grande partie sur les modalités d'énonciation qui produisent sa force illocutoire. Ainsi, les stratégies grammaticales, sémantiques et rhétoriques employées pour disqualifier le discours adverse et en imposer un autre revêtent une importance capitale⁴. Avant d'en entreprendre l'analyse, il importe toutefois de décrire plus globalement les articles sur les littératures étrangère et canadienne-française soumis à l'ardeur nationaliste du journal *Les Débats*.

Une certaine image de la littérature étrangère

Outre la publication d'extraits d'œuvres (françaises en grande majorité⁵), la couverture de la littérature internationale dans *Les Débats* consiste essentiellement à rapporter les actions ou les paroles d'écrivains auxquels une importante légitimité symbolique paraît

³ Orchestrés par l'énonciateur, les liens entre les divers actants de la parole polémique nous paraissent particulièrement révélateurs de ses intentions. C'est pourquoi nous tâcherons de définir la dynamique entre des diverses instances du discours dans notre analyse de la chronique « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous ».

⁴ Les deux fonctions qui nous paraissent les plus propres à remplir les finalités de disqualification et de persuasion du discours polémique sont l'agression, employée pour dénigrer le discours de l'adversaire, et l'assertivité, dont le mode emphatique tend à convaincre le lecteur. Les manifestations grammaticales, sémantiques et rhétoriques de ces deux fonctions seront analysées dans la chronique grammairienne « À travers Fréchette » à l'aide du vocabulaire et des catégories rhétoriques proposés par Marc Angenot dans *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes* (Paris, Payot, 1995 [1982], coll. « Langages et sociétés Payot », 425 p.), parole dont les caractéristiques recourent en partie celles de la polémique.

⁵ Une liste des œuvres littéraires publiées dans *Les Débats* figure en annexe de la thèse d'Annette Hayward (*op. cit.*, p. 875-887). Mentionnons au passage que dans le domaine de la prose, les auteurs étrangers les plus fréquemment reproduits sont Guy de Maupassant et Alphonse Daudet, choix qui n'est probablement pas sans rapport avec l'orientation populiste des *Débats*. La publication de poèmes, d'extraits d'œuvres et de chansons est par ailleurs parfois l'occasion, pour les auteurs ou les rédacteurs canadiens, de s'inscrire dans la polémique sur la guerre des Boers en faisant directement référence au conflit (voir « Force brutale » de Phileas Lanctôt (24-06-00), « Les gueux d'Afrique » d'Émile Blemont (24-06-00), « Au Louvre » de Denis Lanctôt (08-07-00), « Retour de chasse » de Louis Dantin (12-08-00) ou « Gazette rimée. Lettre d'un irlandais » de Raoul Ponchon (16-09-00)). Le journal publie également des textes ou chansons d'auteurs Boers traitant de la guerre : « Les poètes boers » (11-02-00), « Un refrain de circonstances » (11-02-00) ou « Hymne guerrier » (11-03-00). Des commentaires accompagnent souvent les œuvres et soulignent le pathétique du quotidien de ces auteurs. Le courage et la droiture du peuple opprimé sont ainsi accentués (on publie, par exemple, un poème retrouvé dans la veste d'un soldat boer mort au champ de bataille (E. C., « Les poètes boers », *op. cit.*, p. 3).

être accordée. C'est surtout au chapitre de l'opinion que l'on convoque ces auteurs étrangers et, de façon assez prévisible, l'impérialisme britannique s'avère le sujet de prédilection.

La publication de ces brefs articles semble trouver sa justification dans la construction implicite de quelques types nationaux (surtout des Britanniques et des Boers) que l'on représente au lecteur sous des traits fortement déterminés par leur position dans la guerre du Transvaal. Les écrivains et les œuvres, considérés en quelque sorte comme représentants des valeurs de leurs peuples, intègrent et modèlent une imagerie nationale qui traverse à peu près tous les discours du journal *Les Débats*. On y retrouve en gros deux clans, les Britanniques et les autres, c'est-à-dire presque toutes les nations civilisées (sauf le Canada, *dixit* les rédacteurs du journal) rangées derrière le peuple Boers représenté comme une victime digne, héroïque et fière. Ainsi, des informations littéraires internationales d'ordre anecdotique trouvent dans *Les Débats* un espace éditorial où elles deviennent partie prenante de la dénonciation générale de l'indignité du gouvernement impérial anglais. Dans sa chronique intitulée *Échos*, par exemple, Enry d'Els (pseudonyme de Louvigny de Montigny) cite l'écrivain russe Léon Tolstoï selon lequel « cette guerre est un signe de notre temps, et même un triste signe, qui prouve que le monde est gouverné par de tristes sujets sans cœur ni âme⁶ ».

On retrouve cependant de plus fréquentes allusions à des gens de lettres britanniques, et surtout à Rudyard Kipling autour duquel s'élabore, au cours des semaines, une représentation individuelle démonisée de la nation britannique⁷. Le « grand romancier anglais mais impérialiste ardent⁸ », combattant lui-même au Transvaal sous les couleurs de l'Angleterre, présente une image littéraire de l'ennemi dont la fureur sanglante constitue l'équivalent inverse de celle du Boer, fondée sur les valeurs pacifistes de légitime défense du territoire national⁹. Les traductions de poèmes et les citations de Kipling agressent également

⁶ Enry d'Els (Louvigny de Montigny), « Échos », *Les Débats*, 18 février 1900, p. 2.

⁷ Au cours de l'année 1899-1900, plusieurs articles sont consacrés à Rudyard Kipling qui entreprend à l'époque un séjour en Afrique du Sud.

⁸ P. L. M. (Paul Louvigny de Montigny), « Un cri de vengeance », *Les Débats*, 8 avril 1900, p. 2.

⁹ Kipling en appelle, par exemple, à la sévérité des soldats : « Il ne s'agit pas de se montrer vindicatif : il s'agit de se montrer juste, il s'agit de se faire justice froidement et résolument, comme on le fait d'un

le lecteur des *Débats* en filant des insultes traditionnellement adressées aux Canadiens français par leurs compatriotes anglophones¹⁰. Personnellement interpellé par les déclarations pro-britanniques de Kipling, le lecteur est ainsi invité à interpréter la question impériale comme concomitante aux conflits opposant sur le plan national les deux races canadiennes.

Affectée d'une intense charge négative, la représentation du peuple britannique à travers ses écrivains est également construite sous le signe d'une certaine dégénérescence individuelle et collective. Les journalistes mentionnent avec mépris l'« hystérie » individuelle de Rudyard Kipling¹¹, mais jaugent également plus largement les préférences esthétiques des Anglais à l'aune de la vie privée de certains de leurs auteurs : on évoque par exemple les « mignardises du pédéraste Oscar Wilde¹² » comme contrepoids au poème d'un brave Boer dont l'œuvre est peut-être moins littéraire mais forcément plus édifiante.

Quelques écrivains britanniques échappent toutefois à ce traitement négatif et obtiennent l'absolution des *Débats* ; il s'agit de ceux qui rejettent le discours impérial de leur gouvernement, telle cette « romancière britannique en vogue [qui] publie un opuscule dénonçant les fauteurs de la guerre sud-africaine¹³ » ou les rares Anglais qui concèdent une certaine supériorité à d'autres pays (à la France dans la grande majorité des cas), préférant leur langue ou leurs productions culturelles à celles du Royaume-Uni¹⁴.

meurtrier ou d'un homicide [...]. On te dira que le passé est le passé, on te circonviendra et on payera des gens pour te circonvenir en te parlant du danger de perpétuer les haines de races ; on fera appel, en pleurant, à ta magnanimité ; on t'enjôlera, on te menacera, on te corrompra ; [...] nous avons pu être aveugles, jadis, avec d'autres ; nous le payons en ce moment de notre sang ; mais il n'y a pas de raison, vois-tu, pour que nous endossions des (*sic*) répugnantes petites félonies »

¹⁰ Anonyme, « The " Absinthe " minded beggar », *Les Débats*, 18 mars 1900. voir aussi *Hymne guerrier* (11 mars 1900).

¹¹ « Le temps est aux enthousiasmes dévergondés. Rudyard Kipling, avec sa poésie incohérente d'énergumène, a soufflé sa note délétère dans les bas fonds et sa lyre semble avoir mis toutes les cervelles à l'envers chez une partie de la population anglo-saxonne » (Out. Cuisset, « Au jour d'aujourd'hui », *Les Débats*, 10 juin 1900, p. 7).

¹² E. C., *op. cit.*, p. 3.

¹³ Anonyme, « Shocking ! », *Les Débats*, 2 septembre 1900, p. 6.

¹⁴ Dans les « Dépêches de partout » du 22 avril 1900, on rapporte fièrement les paroles du *Times* selon lequel « les chef-d'œuvres français perdent beaucoup à être traduits en anglais » ; un entrefilet publié le 23 septembre 1900 et intitulé « Lectures anglaises » rapporte quant à lui comme une victoire nationale que *Monte Cristo* soit le livre de chevet de lord de Salisbury.

Les entrefilets à propos de littérature internationale reproduisent donc fidèlement, dans le domaine des arts, la lutte contre l'impérialisme entreprise dans les articles politiques des *Débats*. Leur dimension polémique consiste à alimenter au plan symbolique la dichotomie instituée dans le champ politique et à convaincre le lecteur de l'indignité de l'entreprise impériale au moyen du *pathos* que charrie l'exemple individuel. Ainsi, les écrivains incarnent de manière exemplaire les types nationaux, suscitant qui le mépris, qui la compassion respectueuse. La vision du poète sous-tendue par cette exemplification est celle d'un individu porteur du sens de l'expérience nationale, qu'il soit corrompu par l'exercice du pouvoir de son gouvernement ou éclairé par la conscience de sa mission privilégiée.

L'écrivain britannique récolte donc les invectives des rédacteurs des *Débats*, qui en font une cible symbolique de l'ennemi qu'ils pourfendent. Tout vendu qu'il soit à la cause de l'empire, le poète anglais, fidèle après tout à sa propre nation, n'encourt néanmoins jamais les foudres du journal nationaliste comme l'homme de lettres canadien-français qui suit la ligne fédérale plutôt que celle que devrait lui dicter sa conscience, si l'on en croit les journalistes¹⁵.

Représentation de la littérature canadienne-française

La même tension issue de la guerre impériale oriente le discours sur la littérature canadienne. Les anglophones en sont à peu près exclus et le conflit, tout intériorisé, oppose les patriotes aux Canadiens français collaborateurs qui, en se rangeant du côté du gouvernement fédéral, ne s'opposent pas à la guerre des Boers. Les écrivains doivent donc assumer le poids de leurs prises de positions idéologiques devant une presse qui exprime son désaccord de façon soutenue, dans les articles littéraires comme politiques. Seule la livraison spéciale publiée dans *Les Débats* à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste accorde une trêve (de

¹⁵ Le pamphlétaire (ou le polémiste) ne défend pas son point de vue par la raison puisqu'il a statut d'*évidence*, de *vérité* immanente : « La vérité est la seule légitimation de la parole [du pamphlétaire]. Cette vérité [...] ne peut être médiante, obtenue par des enchaînements de raisonnements. Elle est plus qu'une conviction, elle est une *évidence* [...] » (Marc Angenot, *op. cit.*, p. 86). Dans *Les Débats*, cette évidence porte sur l'« âme » canadienne-française. Incompatible avec l'impérialisme britannique, cette identité collective dicte l'opposition à l'ennemi envahisseur. Les individus ne peuvent se soustraire à son emprise sans trahir leur nation et leurs compatriotes.

bien courte durée) aux hommes publics canadiens-français en faisant abstraction de leurs récentes déclarations politiques.

Un horizon d'attente : le numéro de la Saint-Jean-Baptiste

Intitulé « Vive la Canadienne », le numéro du 24 juin 1900 comporte une page double de citations de patriotes de la seconde moitié du XIX^e siècle (Honoré Mercier, François-Xavier Garneau, Alphonse Lusignan, Louis Fréchette, etc.) qui ont célébré la nation canadienne-française par la plume, du moins à une certaine époque. Petite anthologie à la gloire du pays, cette sélection de textes à titres éloquents (« Le patriotisme¹⁶ », « Affirmez-vous¹⁷ », « Aux libéraux du Canada¹⁸ », « Tous ouvriers¹⁹ », « Parlons français²⁰ », « La France²¹ ») reprend fidèlement les préoccupations du journal *Les Débats* : patriotisme, libéralisme, sympathies ouvrières, fierté nationale, défense de la langue et amour de la France. Le choix des auteurs cités dans « Vive la Canadienne ! » paraît néanmoins surprenant puisque plusieurs d'entre eux constituent les cibles préférées de l'hebdomadaire indépendant (notamment Louis Fréchette, Wilfrid Laurier et Israël Tarte). Les textes choisis, d'un patriotisme ardent, accusent le fossé qui sépare les discours de ces anciens patriotes de leur récente trahison des valeurs nationalistes²². La virulence des accusations portées par les journalistes se révèle donc proportionnelle à la déception occasionnée par le revirement politique d'une certaine élite canadienne-française qui défendait, quelques décennies plus tôt, des valeurs très similaires à celles du journal *Les Débats*.

¹⁶ Thomas Chapais, « Le patriotisme », dans « Vive la Canadienne », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 3.

¹⁷ Arthur Buies, « Affirmez-vous », dans *Ibid.*, p. 3.

¹⁸ Louis Fréchette, « Aux libéraux du Canada », dans *Ibid.*, p. 3.

¹⁹ Honoré Mercier, « Tous ouvriers », dans *Ibid.*, p. 3.

²⁰ Alphonse Lusignan, « Parlons français », dans *Ibid.*, p. 3.

²¹ Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, « La France », dans *Ibid.*, p. 3.

²² « Les auteurs de quelques-unes des pensées que nous rapportons ont peut-être péché et mérité la flétrissure du pays. Aujourd'hui n'est pas le temps d'y voir » (Anonyme, « Vive la Canadienne », dans *Ibid.*, p. 3).

Les jeunes journalistes s'inscrivent en effet dans la foulée du nationalisme de leurs prédécesseurs tout en déplorant leur abdication²³. Leur posture polémique présente notamment de nombreuses analogies avec celle du Louis Fréchette de l'époque de *La voix d'un exilé*²⁴, d'ailleurs récupéré à l'occasion du cahier spécial du 24 juin. Le poète national s'opposait alors violemment au rapprochement des communautés anglophone et francophone proposé par le projet de Confédération canadienne. Trente-cinq ans et un pacte confédératif plus tard, *Les Débats* partage avec les écrits de jeunesse de Fréchette de nombreuses caractéristiques : un attachement indéfectible envers la France moderne, un violent rejet du gouvernement anglais, une forte volonté d'affirmation nationale. Malheureusement pour nos jeunes rédacteurs, le célèbre écrivain est, au tournant du vingtième siècle, un peu moins prompt à se rebeller contre l'autorité britannique et sa fidélité au parti libéral, pour lequel il a milité tout au long de sa carrière, ne se dément pas. L'autorité littéraire dont il est investi se met donc au service du gouvernement fédéral de Laurier, au grand dam du journal *Les Débats* pour lequel les questions nationales devraient transcender l'esprit de parti.

Une tête de turc couronnée : Louis Fréchette et la critique polémique des Débats

Si donc la récupération du jeune Fréchette par le numéro spécial des *Débats* témoigne de l'adhésion des journalistes à son ancienne fibre patriotique, elle souligne également le revirement politique du poète national qui, frisant la soixantaine, s'est considérablement assagi. *La Presse*, dans une entrevue publiée le 12 janvier 1900, livre d'utiles précisions quant à l'opinion de Fréchette sur la guerre du Transvaal : jugeant qu'il n'y a pas lieu de parler d'une « question boer », Fréchette y affirme sa loyauté de sujet britannique canadien-français et condamne la sympathie manifestée par certains de ses compatriotes envers le peuple boer, dont il affirme qu'ils connaissent en vérité bien peu de choses :

²³ « Comme les jeunes du passé, nous nous rallions autour de tes couleurs à la voix d'un poète aimé ; et si quelque ancien adorateur déserte ton culte pour d'autres dieux, console-toi à la vue de l'armée grandissante de notre race » (Wilfrid Gascon, « Rallions-nous », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 1).

²⁴ Fortement inspiré des *Châtiments* où Victor Hugo en exil dénonçait en 1853 le règne de Napoléon III, le poème patriotique de Fréchette vouait aux gémonies le gouvernement anglais et les artisans du projet confédératif en 1866. Le poète vivait alors aux États-Unis.

Je pourrais me demander quelles sympathies spéciales les Boers ont jamais méritées de nous, pour que nous prenions fait et cause pour eux, contre les Anglais, qui, tout puissants ici, sont non seulement assez libéraux pour nous reconnaître les mêmes droits qu'eux, mais encore assez généreux pour nous laisser vivre au soleil de leurs institutions, presque comme une nation indépendante, abritée pour ainsi dire sous les plis du drapeau français²⁵.

L'entreprise de dénigrement polémique à laquelle se livrent les journalistes répond avec force à cette prudence politique, considérée comme une trahison envers la nation canadienne-française. On s'attaquera donc symboliquement aux auteurs sympathiques au gouvernement fédéral et tout particulièrement à Louis Fréchette, de loin l'écrivain le plus souvent évoqué dans les pages des *Débats*. Sur un ton ironique et décapant, les rédacteurs s'en prendront à la personne du poète national et tenteront de ridiculiser son œuvre en invoquant à répétition certaines accusations qui deviendront à la longue des lieux communs, entre autres quant à la vanité de Fréchette, à son désir de recevoir des titres honorifiques ou à la corruption du milieu littéraire conformiste.

Thématique polémique des articles littéraires

Le « sirage »

Publiant presque chaque semaine de brefs commentaires ou de petites saynètes comme autant d'« épisodes » mettant en scène le poète national, les journalistes présentent au lecteur des *Débats* un Fréchette qu'il retrouve régulièrement, un peu à la manière d'un personnage de feuilleton. Les articles où l'on épingle ainsi le lauréat de l'Académie française²⁶ déclinent sous toutes ses formes la vanité du personnage, reproche enflé et exploité de manière à affecter l'image de Fréchette d'un ridicule tout en surenchère. Il faut dire que les journalistes ont beau jeu de suivre la carrière du poète qui, malgré son âge respectable, lance en 1899-1900 toutes sortes d'initiatives littéraires propres à défrayer la chronique des *Débats*.

²⁵ Louis Fréchette, « La question boer », *La Presse*, 12 janvier 1900, p. 4.

²⁶ Fréchette s'était mérité en 1880 le prix Montyon de l'Académie française pour son diptyque des *Fleurs boréales* et des *Oiseaux de neige*. Ce prix, décerné à l'ouvrage le plus utile aux mœurs (républicaines), est couramment mentionné par les journalistes des *Débats* qui y voient une des raisons de la suffisance de Fréchette.

Il y a d'abord le lancement à Toronto, en décembre 1899, d'un recueil de contes en traduction anglaise intitulé *Christmas in French Canada*. Dans tous les journaux montréalais, la surprise est grande : on souligne que le volume est un recueil du poète national *mais* en anglais. Les commentaires sont généralement prudents : *Le Monde illustré* et *La Presse* — auxquels Fréchette collabore régulièrement²⁷ — soulignent la qualité matérielle de l'album de luxe, qui est agrémenté d'illustrations de Frederick Coburn. Mais alors que le grand quotidien loue ce « tour de force merveilleusement réussi²⁸ », *Le Monde illustré* adopte un ton neutre qui contraste singulièrement avec les éloges que se méritent les autres recueils de la rubrique de nouveautés. Le journal *Les Débats*, quant à lui, ne nuance pas l'expression de son mépris : il qualifie le recueil de Fréchette de « vieux-neuf » réchauffé, de « livre d'étrennes » destiné à tirer les vieux oncles d'embarras à l'approche du temps des fêtes, de recueil de contes « pondus à l'âge de dix-huit ans, retouchés à cinquante et traduits à...²⁹ ». La critique méprisante de l'ouvrage est à nouveau indexée sur la visée politique sournoise qu'attribue *Les Débats* à chacune des entreprises de Fréchette :

Après vingt ans passés à chanter les louanges de la France et de son ministère, il est surprenant que Monsieur Fréchette ne soit pas encore égosillé, et qu'il ait encore la force de faire des *mamours* à l'Angleterre et à ses rejetons. [...] Voyant qu'il ne pouvait plus rien obtenir du gouvernement français, pas même la rosette d'officier de la légion d'honneur, il s'est calmé d'abord. Puis, ayant obtenu une petite décoration anglaise pour une poésie qu'il a fabriquée à l'occasion du Jubilé de la Reine, il a pensé, peut-être avec raison, qu'un volume anglais lui amènerait une autre décoration anglaise³⁰.

Pour les journalistes des *Débats*, les hommes de lettres fidèles au parti libéral fédéral choisissent le côté du pouvoir par appât du gain, pour assurer le succès de leurs travaux ou pour obtenir des décorations honorifiques du gouvernement britannique. Une série d'articles démystifient ainsi les « véritables » raisons des sympathies anglaises de lettrés canadiens-français comme Benjamin Sulte par exemple qui, sentant que « le jour de l'an approche, où la reine distribue ses faveurs [...] publiait un long article, où sous prétexte de faire des

²⁷ En 1900, Fréchette publie hebdomadairement sa chronique « À travers le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous » dans *La Presse* et fait paraître dans *Le Monde illustré* des extraits de ses mémoires intitulées « Réminiscences ».

²⁸ Anonyme, « À travers les livres », *La Presse*, 7 décembre 1899, p. 4.

²⁹ Anonyme, « Les livres nouveaux », *Les Débats*, 10 décembre 1899, p. 2.

³⁰ *Ibid.*, p. 2.

mamours aux English d'Ontario, [...], [il] disait des choses désagréables à ses frères de la province de Québec³¹ ». Vedette de cette polémique, Louis Fréchette reste toutefois la cible principale de ces attaques répétées. Particulièrement féroces avec leur poète national, les rédacteurs ne se contentent pas de dénoncer ses ambitions politiques mais sous-entendent que le talent du maître s'est tari proportionnellement à son ascension sociale :

Il paraît écrit que tous ceux qui ont contribué, par l'exemple, la plume ou la parole, à pousser les Canadiens dans l'aventure du Transvaal, seront « sirés ». [...] Mais si M. Fréchette, en s'embourgeoisant, a perdu le sens de la poésie, et même ses notions de versificateur, il y a gagné au point de vue du « loyalisme pratique », et même ses interviews avec lui-même, publiées dans *La Presse*, soutiennent tant bien que mal chez nos guerriers cette belle ardeur que les discours de Préfontaine ont su éveiller. [...] Il nous fait particulièrement plaisir de songer que [...] la reine, en lordifiant sir Louis, lui donnera bientôt l'occasion de faire résonner les échos de la plus antique et de la plus noble chambre du monde des noms glorieux de *Véronica*, de *Coq Pomerleau* et de *Joe Violon*³².

Caricaturant le fossé entre le caractère rustique (*Coq Pomerleau*, *Joe Violon*) et la nature imparfaite (*Véronica*) des œuvres de Fréchette et le prestige auquel il aspire, les rédacteurs des *Débats* minimisent ironiquement l'envergure de leur poète national et en présentent une image bouffie, gonflée d'orgueil et de prétention.

Un vaniteux poète national...

Alors que certains articles commentent irrévérencieusement les entreprises véritables de l'écrivain, d'autres s'adonnent aux fantaisies les plus loufoques. Une ironie cruelle y dévoile un Fréchette monstre de mépris et d'arrogance ; des mises en scène le placent dans des situations fantasmagoriques où se révèlent les ambitions ridicules que lui prêtent les rédacteurs. Ainsi, un article intitulé « Chez le pontife » et signé Vigo Muktor³³ donne à voir Louis Fréchette oisif, en train de rêvasser à Sarah Bernhardt³⁴ lorsque qu'il est interrompu par un jeune poète désireux de lui soumettre sa dernière œuvre. L'ode de l'écrivain en herbe, un

³¹ L. Mercier, « Pas de ça, Lisette ! », *Les Débats*, 24 décembre 1899, p. 7.

³² Albert Thibaudeau, « Échos », *Les Débats*, 22 mars 1900, p. 1.

³³ Le pseudonyme est une anagramme de Victor Hugo (ou, en fait, de Viktor Hugo), auquel *Les Débats* reproche souvent à Fréchette de se mesurer.

³⁴ Fréchette rêvait de donner le premier rôle d'une de ses pièces à Sarah Bernhardt. Le drame *Véronica* avait d'ailleurs été conçu en ce sens, mais avait été ignoré par la « divine comédienne ».

morceau de propagande impériale versifié, est reçu avec enthousiasme par le Maître — bien qu'il trouve le poème un peu tiède et suggère amicalement à son invité quelques modifications qui témoignent de son servilisme intéressé³⁵. Fréchette félicite ensuite chaleureusement le jeune poète et lui prédit un brillant avenir, sentant son émule « [...] digne d'entrer à l'École littéraire et d'être embrassé par M. Larose³⁶ ».

... et de mauvais apôtres

Cette dernière allusion accuse le ressentiment trouble des rédacteurs des *Débats* envers le président de l'École littéraire de Montréal ; si Wilfrid Larose n'affiche pas de sympathie publique à l'égard de la politique extérieure du gouvernement fédéral, on peut croire que le journal indépendant lui reproche un manque de sens critique (ou esthétique ?)³⁷ et peut-être des rapports privilégiés indus avec Louis Fréchette³⁸.

Un réseau de « mauvais apôtres » se dégage ainsi des nombreux articles qui s'attaquent au poète national. Si ce n'est pour cause de soumission à l'impérialisme britannique, les faux frères seront sur la liste noire pour mauvais services rendus à la cause canadienne-française. Y figure donc Wilfrid Larose, président de l'École littéraire de Montréal que nous retrouverons aux côtés de Fréchette dans notre analyse de la critique des *Soirées du Château de Ramezay* ; on évoque également le docteur Drummond, auteur de *The Habitant and Other French Canadian Poems* dont les personnages Canadiens français s'expriment

³⁵ Les améliorations suggérées par Fréchette sont les suivantes : « Nous vous aimons tant, tant, re-tant / que pour la sainte guerr' nous offrons notre sang / En retour de cela, gens de cœur que nous sommes / Donnez-nous des p'tits bouts de rubans pour nos hommes / Pour Fréchette, le barde, et l'historien David / Qui a déjà chanté les mendiants de 37, mais qui s'est bien amendé depuis » (Vigo Muktor, « Chez le pontife », *Les Débats*, 25 février 1900, p. 8).

³⁶ *Ibid.*, p. 8.

³⁷ Dans la chronique « Notes d'art », Gustave Comte exprime le souhait que l'École littéraire n'abandonne pas son esprit critique à la mentalité de clan : « Espérons qu'elle [l'École littéraire de Montréal] travaille dans l'ombre à la restauration de notre littérature nationale, et qu'elle bannira toute velléité de tourner en société d'admiration mutuelle » (*Les Débats*, 14 janvier 1900, p. 2). Mentionnons que ce commentaire est publié à l'occasion de l'obtention du poste de traducteur des débats parlementaires par Wilfrid Larose.

³⁸ Louis Fréchette préface en effet, en 1898, les *Variétés canadiennes* de Wilfrid Larose (Montréal, Imprimerie des sourds-muets, 1898). Fréchette doit par ailleurs à Larose la présidence d'honneur de l'École littéraire de Montréal, selon les dires de François Couture (« Le réseau associatif de l'École littéraire de Montréal en 1899 », *op. cit.*).

dans un mauvais anglais parsemé de mots et d'expressions françaises³⁹. Annonçant une tournée de conférences aux États-Unis entreprise conjointement par Drummond et Fréchette à l'automne 1899, un journaliste des *Débats* s'attache à décrire leur « curieuse tâche » :

Le premier (le docteur Drummond (*sic*)) s'efforce de démontrer que les Canadiens-français (*sic*) parlent un anglais grotesque.
Le deuxième (le *doctor* Fréchette) s'acharne à prouver que les Canadiens-français (*sic*) se servent d'un français baroque⁴⁰.

Outre le servilisme à l'égard de son nouveau public anglo-saxon que suggère l'appellation « *doctor* » Fréchette, cette pointe soulève l'un des reproches majeurs encourus par Fréchette dans les pages des *Débats*, soit celui de faire preuve de mépris envers ses compatriotes au chapitre de leur maîtrise de la langue française.

À travers Fréchette : corrigeons-nous !

Au tournant du vingtième siècle, Louis Fréchette est l'une des sommités canadiennes-françaises en matière de correction de la langue. Lauréat de l'Académie française et poète national, il jouit de la reconnaissance de l'institution et publie, de 1893 à 1900 dans *La Patrie* puis dans *La Presse*, une chronique linguistique intitulée « À travers le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous ». En l'absence de toute mesure étatique de protection ou d'assainissement du français, ce genre d'entreprise pédagogique individuelle était à l'époque considérée comme hautement patriotique ; toutefois, les rédacteurs des *Débats* s'en prennent avec férocité à la chronique de Fréchette, reprenant et ridiculisant la plupart des conseils du maître. C'est que les journalistes, comme l'énonce Paul Gerbois dans un article intitulé « M. Fréchette et les Canayens », condamnent le « ton tranchant et doctoral, doublé d'une

³⁹ Dans l'introduction, l'auteur se défend toutefois d'avoir donné dans son ouvrage un exemple de dialecte canadien-français. Selon Chantal Bouchard dans *La langue et le nombril* (*op. cit.*), « il est difficile d'évaluer si les Anglo-Saxons d'Amérique croyaient que le mélange anglo-français, concocté par Drummond, était la langue des Canadiens français, ou s'ils croyaient à l'existence d'un patois d'origine française ». Le mythe du « *French Canadian Patois* », selon lequel le français corrompu parlé au Canada aurait été un dialecte incompréhensible aux locuteurs du « *Parisian French* », était très répandu chez les anglophones dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

⁴⁰ Anonyme, « Mauvais missionnaires », *Les Débats*, 31 décembre 1899, p. 1.

ignorance impardonnable⁴¹ » adopté par Fréchette pour faire la leçon à ses compatriotes, qu'il nomme dédaigneusement « canayens »⁴² (selon Gerbois, se dit des individus qui n'ont pas le bonheur de posséder les 20 volumes de Larousse). Le journaliste craint que cette attitude méprisante ne provoque chez les francophones une insécurité linguistique encore plus dangereuse que leurs erreurs grammaticales dans la mesure où elle mettrait en péril la dignité même de la culture dont elle est le symbole :

M. Fréchette crée, par sa conduite, un groupe de Canadiens français qui hériteront de son mépris pour les *Canayens* et qui doteront peut-être un jour leur patrie d'une littérature où les ennemis de notre sang trouveront des arguments tout faits pour nous mépriser, nous déprécier, nous houspiller, nous dénigrer, nous ridiculiser et nous donner en spectacle aux autres nations civilisées⁴³.

Cette accusation paraît d'autant plus grave lorsqu'elle est mise en parallèle avec la mission d'illustration de la langue qui est celle de l'École littéraire de Montréal. La langue et la littérature vont de pair dans l'esprit des hommes de lettres du tournant du vingtième siècle et, comme la fragile littérature nationale, la langue française elle-même semble menacée en ces temps où l'anglais assoit sa domination.

Une attention toute particulière accordée à la langue

Depuis les années 1870, la détérioration de la langue au Canada français est en effet une préoccupation partagée par des lettrés de toutes allégeances idéologiques. Ultramontains et libéraux entreprennent alors des campagnes de dénonciation de la piètre qualité de la langue, particulièrement celle des professionnels et des ouvriers urbains, gravement affectée par la fréquentation de milieux anglophones. De nombreux écrits sont publiés pour sensibiliser la population au danger de la corruption du français⁴⁴, sous forme d'ouvrages normatifs ou de brochures ; dans certains journaux, on retrouve également des chroniques linguistiques publiées hebdomadairement, parfois pendant plusieurs années.

⁴¹ Paul Gerbois, « M. Fréchette et les Canayens », *Les Débats*, 28 janvier 1900, p. 4.

⁴² Fréchette emploie effectivement, dans ses chroniques de *La Patrie* et de *La Presse*, le terme « canayen » pour désigner des incorrections locales qu'il juge ridicules.

⁴³ Paul Gerbois, *op. cit.*, p. 4.

⁴⁴ Selon Marie-Andrée Beaudet dans *Langue et littérature au Québec, 1895-1914 : l'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*, (*op. cit.*), la langue est un enjeu si crucial qu'elle fait l'objet de plus de la moitié des ouvrages publiés au Canada français entre 1895 et 1914.

Entreprises par des auteurs connus (Louis Fréchette, Arthur Buies, Alphonse Lusignan, Jules-Paul Tardivel, etc.), ces chroniques forment de véritables petits cours de français à usage public, relevant les fautes à proscrire et suggérant les formules à adopter. Certains auteurs répondent dans leurs chroniques aux questions d'ordre linguistique posées dans le courrier des lecteurs ; d'autres, plus sournois, utilisent les journaux, les débats parlementaires ou les œuvres de leurs adversaires idéologiques comme matériau textuel où dénicher des incorrections à redresser⁴⁵. Cette pratique polémique de l'éreintement de textes est d'un usage relativement courant dans la critique littéraire du XIX^e siècle, où les querelles grammairiennes servent souvent à des fins politiques ; à la démonstration des vices de forme correspond celle des vices du fond, trop libéral ou trop ultramontain au goût du critique.

À travers Fréchette

L'irrévérencieuse chronique des *Débats*, intitulée « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous » d'après la série « À travers le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous » de Fréchette, est dans la plus pure tradition de la polémique politique telle qu'illustrée par le poète national lui-même. Sous prétexte de l'« aider » dans la chasse aux erreurs commises par les journalistes⁴⁶, un chroniqueur anonyme se donne pour mandat de corriger, dans ses articles hebdomadaires du 7 janvier au 11 mars 1900, les conseils linguistiques prodigués par le maître dans *La Presse*. L'entreprise des *Débats* répond en fait à l'appel au lecteur lancé dans *La Presse* par Fréchette lui-même :

M. Fréchette demande aussi de l'aide. Il en sera fait selon ses vœux. Les premiers, LES DÉBATS lui prêteront leur concours, et commenceront, la semaine prochaine, à réviser les articles de la série commencée le 21 octobre, et qui se terminera samedi, le 13 du courant⁴⁷.

⁴⁵ Ainsi, dans sa chronique des années 1890, Louis Fréchette s'acharne entre autres sur les écrits de l'abbé Baillargé, sur les brochures du père Lacasse ou sur le roman antimaçonnique *Pour la patrie* de Jules-Paul Tardivel. On trouve des informations sur ces chroniques et des détails sur ces querelles dans l'édition des *Satires et polémique* de Louis Fréchette établie par Jacques Blais (*op. cit.*).

⁴⁶ Les articles de Fréchette s'ouvrent en effet sur « trois fautes signalées hebdomadairement » s'adressant spécifiquement aux jeunes journalistes ; l'écrivain y corrige des extraits de quotidiens et d'hebdomadaires montréalais en priant les jeunes professionnels de la plume de s'efforcer de donner le bon exemple.

⁴⁷ Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *Les Débats*, 7 janvier 1900, p. 1.

Fidèle aux préoccupations dont témoignent la majorité des ouvrages métalinguistiques de l'époque, la série de chroniques de Fréchette publiée dans *La Presse* fait surtout la chasse à l'anglicisme, qui est considéré comme l'ennemi principal de la langue française au Canada ; les lecteurs demandent eux-mêmes à l'écrivain l'équivalent de plusieurs termes anglais ou « canayens » dont ils ignorent la forme correcte⁴⁸. On s'enquiert également de précisions lexicales⁴⁹, de conseils grammaticaux⁵⁰ et de règles de prononciation⁵¹. Quant aux archaïsmes et aux provincialismes usités au Canada français, Fréchette suggère de les remplacer par des équivalents hexagonaux définis dans le *Littré* ou le *Larousse*⁵². Le poète national offre aussi à l'occasion quelques conseils ou définitions de prosodie à qui en fait la demande⁵³.

Le chroniqueur anonyme des *Débats* corrige en général le même type d'erreurs que Fréchette : il se réjouit de trouver un anglicisme et une redondance dans la colonne du maître⁵⁴, conteste le choix du vocabulaire suggéré par Fréchette⁵⁵ et trouve à l'occasion une erreur de grammaire⁵⁶. Le plus souvent cependant, le journaliste lui reproche des traits de plume somme toute assez personnels (ponctuation, maladroites de style, ordre des mots dans la phrase) ou suggère des corrections plus contestables⁵⁷. La seule divergence linguistique importante entre Fréchette et le rédacteur des *Débats* concerne le traitement des canadianismes et des archaïsmes : alors que les termes locaux ou vieillis sont corrigés comme

⁴⁸ Fréchette suggère anneau de jante pour « rim » (Louis Fréchette, « À travers le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *La Presse*, 9 décembre 1899, p. 8), baignoire pour « tobe » (*Ibid.*, 6 janvier 1900, p. 6), etc.

⁴⁹ Énumération des parties du harnais (*Ibid.*, 2 décembre 1899, p. 12), différence entre herbe et gazon (*Ibid.*, 9 décembre 1899, p. 8), etc.

⁵⁰ Accord en genre de l'expression « Toute à vous » (*Ibid.*, 2 décembre 1899, p. 12), emploi de la majuscule dans l'article d'un nom propre (*Ibid.*, 9 décembre 1899, p. 8), etc.

⁵¹ « Pouding » se prononce « pou-di-gn » (*Ibid.*, 6 janvier 1900, p. 9), etc.

⁵² Bran de scie pour « son » de scie (*Ibid.*, 2 décembre 1899, p. 12), « embraquier le mou » pour « bander le slack » (!) (*Ibid.*, 13 janvier 1900, p. 19), etc.

⁵³ Définition de l'épopée (*Ibid.*, 9 décembre 1899, p. 8), etc.

⁵⁴ L'anglicisme « je ne serais pas prêt à condamner », traduction de « I would not be quick to condemn » (Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 14 janvier 1899, p. 2) et la redondance « redondance vicieuse » (*Ibid.*, 14 janvier, p. 2).

⁵⁵ Cellule plutôt que cachot (*Ibid.*, 14 janvier 1900, p. 2), etc.

⁵⁶ Accord en nombre de « coups de poing », dont le « s » manque dans *La Presse* (*Ibid.*, 14 janvier p. 2), etc.

⁵⁷ Il souligne, en exagérant quelque peu, le caractère flou de certaines phrases qu'il juge confuses, par exemple : « Trois fautes signalées hebdomadairement », qu'il suggère de remplacer par « Trois fautes nouvelles signalées hebdomadairement » (*Ibid.*, 14 janvier, p. 2), etc.

des erreurs par le lauréat de l'Académie française, le journaliste anonyme en légitime la plupart du temps l'emploi⁵⁸.

Dynamique des instances discursives de la chronique linguistique polémique

Forme ouverte où s'affrontent une multitude de discours, la chronique linguistique fait place à la voix de plusieurs instances narratives (énonciateur, destinataire, lecteur). La polyphonie est particulièrement évidente dans la série de « Corrigeons-nous » des *Débats*, qui est ponctuée par deux voix : celle du poète national dont les conseils donnés dans *La Presse* sont repris après la mention « FRÉCHETTE DIT », et celle du rédacteur anonyme dont les corrections sont introduites par la mention « NOTA »⁵⁹. Nous débiterons donc l'analyse du caractère polémique de la chronique grammairienne en décrivant la construction de chacune des instances par le rédacteur anonyme et les liens qu'elles entretiennent.

Contrairement à plusieurs auteurs de chroniques grammairiennes polémiques de la fin du XIX^e siècle (dont Louis Fréchette) qui insultaient directement leur adversaire, le rédacteur anonyme de la colonne des *Débats* est toujours extrêmement poli en *nommant* son opposant. Seulement, il le nomme constamment et ses marques de politesses prennent un tour obséquieux : de fréquentes apostrophes ponctuent le « Corrigeons-nous » des *Débats*, et l'accumulation des « M. Fréchette », « M. L. F. » (pour Monsieur Louis Fréchette), « M.

⁵⁸ Comme l'illustre la réponse des *Débats* à l'explication fournie par Fréchette de l'origine du terme « canayen » « bâdrer » (verbe selon lui dérivé de l'anglais « to bother ») : « [...] La signification qu'on donne couramment au mot « bâdrer », dans nos campagnes, nous fait croire que ce verbe est né de badrouiller [chez les marins, faire brûler des débris de vieux cordages induits de goudron pour enlever les vieux enduits de la carène (*sic*) des vaisseaux], venu lui-même du substantif badrouille. Et puisque M. Fréchette lui-même croit ne pas trop prostituer sa plume en signalant des mots d'argots tels que raser, zut ! mazette ! etc., nous ne voyons pas que nos habitants puissent s'écorder les gencives outre mesure en employant ce mot « bâdrer » qui fleure le salin et les côtes bretonnes d'où sont venus les vieux » (Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 25 février 1900, p. 8). Cette démonstration quelque peu saugrenue ne constitue pas tant un argument linguistique de poids qu'une occasion d'érafler l'auteur de la chronique grammairienne de *La Presse*. Soulignant à nouveau l'écart entre le langage populaire des personnages de Fréchette et le français normatif qu'il prescrit à ses lecteurs, le détour rhétorique du journaliste anonyme ramène les querelles de lexique au pédantisme de l'académicien. Il témoigne également du parti pris populiste animant la rédaction des *Débats*, qui justifie les canadianismes logiques et utiles dans le contexte local.

⁵⁹ Le renvoi systématique du « Corrigeons-nous » des *Débats* à celui de *La Presse* rappelle, à l'échelle du texte entier, le procédé de « citation farcie » décrit par Marc Angenot dans *La Parole pamphlétaire* (*op. cit.*, p. 292) qui consiste à intégrer la parole de l'adversaire et à la pervertir en y introduisant de petites réflexions discordantes. La chronique des *Débats* contient donc beaucoup de Fréchette ; ce sont les introductions et les commentaires du rédacteur qui signalent l'incompétence du maître par une correction systématique ou des attaques personnelles.

« Honoré » Fréchette », « le maître », « l'auteur », « notre académicien » et même « le Victor Hugo canadien » nous rappelle à loisir que les phrases corrigées sont celles du poète national des Canadiens français. La juxtaposition de ces apostrophes respectueuses à des remarques infantilissantes telles que « Votre *un* est de trop, monsieur Fréchette⁶⁰ », « Ouvrez votre Larousse, monsieur Fréchette, ou le plus petit traité d'architecture, et vous trouverez [...]»⁶¹ ou « Nous savons bien que M. Fréchette n'est pas responsable de cette erreur : la définition qu'il donne est, en effet, copiée mot à mot du *Nouveau Dictionnaire National* de Bescherelle, aîné, (Paris, 1888), III^e volume, p. 767, 3^e vol., 10^e définition⁶² » contribue de même à souligner l'ironie de la situation renversée du correcteur corrigé.

Le journaliste anonyme utilise également à quelques reprises la figure de la prosopopée⁶³ pour camper le personnage de Fréchette. Caricaturant les défauts qu'on lui reproche dans le journal, les paroles fictives attribuées à l'académicien accentuent sa vanité, parfois à propos de déclarations d'une modestie réellement douteuse⁶⁴, parfois à propos de déclarations tout à fait anodines⁶⁵.

On constate ainsi que les représentations stéréotypées de Fréchette édifiées dans les entrefilets polémiques sont reconduites dans la chronique linguistique anonyme : prétentieux (dans l'exemplification de l'épopée), présomptueux (dans le pontificat linguistique),

⁶⁰ Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 14 janvier 1900, p. 2.

⁶¹ *Ibid.*, 14 janvier 1900, p. 2.

⁶² *Ibid.*, 11 mars 1900, p. 2.

⁶³ « Ce qui caractérise la prosopopée c'est qu'elle ne transcrit que des propos *imaginaires*, c'est-à-dire ceux que tel personnage *aurait pu* tenir dans telle circonstance (qui n'a pas lieu), qu'il tiendrait aujourd'hui (mais il est mort), qu'il devrait tenir (mais il ne le fait pas), etc. » (Marc Angenot, *op. cit.*, p. 290).

⁶⁴ Fréchette ayant répondu à un lecteur qui s'interrogeait sur l'épopée que ses propres ouvrages, *La légende des siècles* et *La légende d'un peuple*, comme *L'Iliade*, *L'odyssée*, ou *La divine comédie*, illustraient le genre, *Les Débats* ajoute : « J'ai fait une épopée, pensez-y lorsque vous entrez dans des boutiques où se vend du bronze au rabais » (Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 11 février 1900, p. 3).

⁶⁵ Louis Fréchette demande aux lecteurs de *La Presse* de lui envoyer leurs lettres avant le mercredi pour recevoir une réponse le samedi suivant. *Les Débats* ajoute : « De plus, les lettres qui m'emb...rouilleraient trop et contiendraient des questions grammaticales ou lexigraphiques susceptibles de mettre en danger mon pontificat seront mises au panier et considérées comme des injures auxquelles on ne daigne point riposter » (*Ibid.*, 18 février 1900, p. 3).

méprisant et intéressé (dans une foule de cas⁶⁶), le lauréat de l'Académie n'est incompetent qu'en second lieu. Il est d'abord jugé indigne (de l'estime qu'on lui porte par habitude) et usurpateur (du statut de poète national), ce qui constitue visiblement pour l'équipe des *Débats* une infraction beaucoup plus grave que l'omission de quelques marques du pluriel.

S'opposant à la vanité et à la prétention de Fréchette, l'image de l'énonciateur est en revanche construite toute en humilité, dans une gamme variée de figures d'atténuation. Les erreurs portées à l'attention du poète national sont en effet signalées par des remarques polies dont l'agressivité dissimulée accentue l'efficace sarcastique. Nombre de litotes minimisent ainsi les erreurs commises par l'écrivain, dans des commentaires comme « Parce que, dans une rixe, il se distribue de nombreux coups de poings ou de pieds, il serait prudent, ce nous semble, de se munir d'un s, à seul (*sic*) fin de multiplier les coups⁶⁷ » ou de courtes remarques telles que « C'est plus grammatical⁶⁸ », ou « Simple détail, toujours !⁶⁹ ». Quelques concessions rhétoriques⁷⁰, par exemple « il n'y a probablement là qu'une coquille : les typos sont si canayens !⁷¹ », contribuent également à construire l'image d'un rédacteur humble reconnaissant la compétence de Fréchette, bien que l'ironie d'un tel retournement augmente la charge agressive des corrections du journaliste.

Quant au terme « canayen », il désigne sarcastiquement le lectorat populaire du journal *Les Débats* que le rédacteur affirme être méprisé par l'élite au pouvoir. Nous avons vu en introduction que l'hebdomadaire indépendant s'adressait « [...] aux classes travaillantes, aux classes laborieuses, dont les sueurs et le sang fécondent le sol, sur lequel ils

⁶⁶ Par exemple, méprisant (prosopopée) : « Nos journaux sont pourris de fautes, leur langage est incompréhensible, leur style dégoûtant ; les reporters se servent de leur plume comme des oies » (*Ibid.*, 7 janvier 1900, p. 1) ; intéressé (commentaire) : « Ce que la *Légende d'un peuple* ne dit pas, cependant, c'est que son auteur devait, avant peu d'années, dédier des odes à la reine d'Angleterre et gâcher du loyalisme pourri sur la question boer » (Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 11 février 1900, p. 3).

⁶⁷ *Ibid.*, 14 janvier 1900, p. 2.

⁶⁸ *Ibid.*, 28 janvier 1900, p. 4.

⁶⁹ *Ibid.*, 28 janvier 1900, p. 4.

⁷⁰ « La concession rhétorique est [...] une pure fiction discursive par laquelle on feint d'accorder à l'adversaire ce qu'on dit pouvoir réfuter, afin de tirer argument ultérieurement de l'avantage prétendu qu'on lui laisse » (Marc Angenot, *op. cit.*, p. 275).

⁷¹ Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 28 janvier 1900, p. 4.

vivent⁷² » ; la fréquente répétition du terme « canayen », méprisant à l'égard de la population canadienne-française peu éduquée, est alors toute désignée pour provoquer l'identification du lecteur à la masse dont Fréchette, selon le rédacteur des *Débats*, ridiculise le langage.

L'identification est en effet l'une des stratégies persuasives adoptées dans la chronique polémique pour convaincre le lecteur de rejeter l'autorité littéraire et linguistique de Fréchette. Plusieurs éléments typiques du « Corrigeons-nous » tendent ainsi à provoquer la collusion du lectorat et de la rédaction des *Débats* contre le poète national : plusieurs questions rhétoriques (« N'est-ce pas écœurant ?⁷³ » en parlant des propos de Fréchette, par exemple) sont directement adressées au lecteur, le conviant à valider les conclusions du journal indépendant. De façon plus significative encore, chaque chronique est coiffée d'un paragraphe en petits caractères qui invitent le lecteur à y aller de sa correction personnelle de la colonne linguistique de Fréchette⁷⁴ et à la communiquer aux journalistes ; cette invitation réitère elle-même la finale mobilisatrice de la toute première chronique de la série : « À notre tour, nous demanderons à tous ceux qu'enflamme le feu de notre poète national, de nous aider dans notre tâche. Corrigeons-nous !⁷⁵ » Le pronom collectif du titre de la chronique ne désigne-t-il pas d'ailleurs la vaste majorité d'une population (journalistes et ouvriers inclus) qui devrait, selon Fréchette, se mettre à l'étude du *Littré* pour s'exprimer correctement ?

Pour obtenir l'adhésion du lecteur : agressivité et assertivité

Le rédacteur anonyme choisit de répondre au mépris de Fréchette par l'agression. Typique de la parole polémique, l'agression supplée à l'argumentation en proposant un discours persuasif fondé sur le *pathos*. Visant directement l'individu par-delà le commentaire

⁷² Caron, *op. cit.*, p. 3 (cf. introduction, p. 11).

⁷³ Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 11 février 1900, p. 3.

⁷⁴ « Toute observation, critique ou correction des « Corrigeons-nous » de M. Louis Fréchette, parus depuis le 11 octobre dernier, pourront être adressées à M. le directeur des DÉBATS [...] qui publiera, chaque dimanche, ces annotations destinées à épurer les leçons que se donne à elle-même *La Presse*, et à en faire de véritables petits chefs-d'œuvres (*sic*) » (La rédaction, *Les Débats*, en tête des chroniques du 14 janvier au 11 mars 1900).

linguistique, les remarques qui indiquent, par leur ton et leur teneur, que la chronique linguistique des *Débats* n'est pas pédagogique mais polémique relèvent toutefois davantage de l'ironie et du sarcasme que de l'invective violente. Aussi, si la série d'articles porte à s'indigner, elle ne le fait pas sans humour.

On y trouve d'abord une série d'allusions implicites qui accompagnent souvent, entre autres, l'emploi du terme « canayen » ; en spécifiant à répétition l'usage *canadien* d'expressions ou de mots courants, le journaliste sous-entend que Louis Fréchette s'exclut du groupe canadien-français pour adopter la norme française, à coup sûr plus distinguée⁷⁶. On profite également des prétentions hexagonales du poète national pour lui rappeler que les personnages de ses propres œuvres sont on ne peut plus « canayens » :

Au pays, on entend uniformément par *godendart*, une large scie de trois, quatre, cinq ou six pieds de longueur, et qui se manœuvre à deux. On se sert de cette scie dans les « chanquiers » surtout, où M. Fréchette prend ses héros⁷⁷.

L'usage du terme « chanquier » provoque également une discordance sémantique qui rappelle que Fréchette, s'il affecte du mépris pour la langue populaire, n'hésite pas à l'exploiter pour tirer profit du charme « couleur locale » que confère l'usage des canadianismes.

Un second type de discordance, la discordance logique, introduit une forme différente d'agression qui tire son effet comique de l'absurde. Les *NOTA* du rédacteur anonyme deviennent en effet parfois si loufoques que les commentaires n'ont plus guère à voir avec le dictionnaire ou la grammaire, et la chronique linguistique ne semble constituer qu'une occasion supplémentaire de consolider l'imagerie liée à Fréchette dans le reste du journal. La phrase anodine mentionnée plus haut (en *nota bene* : « Nulle lettre arrivant après le mercredi ne pourra recevoir sa réponse avant le samedi de la semaine suivante⁷⁸ ») donne lieu, par exemple, à une remarque en trois points qui n'occupe pas moins de la moitié de la chronique

⁷⁵ Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 7 janvier 1900, p. 1.

⁷⁶ « M. L. F. aurait complété ses explications en ajoutant qu'*au Canada*, le mot [...] est employé comme synonyme de [...] » (*Ibid.*, 25 février 1900, p. 8). C'est nous qui soulignons.

⁷⁷ *Ibid.*, 14 janvier 1900, p. 2.

⁷⁸ *Ibid.*, 18 février 1900, p. 3 (cf. *supra*, p. 53, note 65).

elle-même ; on spécifie à la toute fin une exception quant au délai de réponse, à savoir que Fréchette recevant une dépêche de Sarah Bernhardt « n'attendrait pas le samedi de la semaine suivante pour répondre laconiquement à la grande Française : Ça ne va pas mal, many thanks !⁷⁹ ».

À l'occasion, les pointes des *Débats* se font toutefois plus directes et quelques commentaires, ironiques mais moins allusifs, révèlent l'objet réel de la querelle entreprise dans le « Corrigeons-nous » sous couvert de correction linguistique. L'enjeu politique émerge alors, se révélant dans quelques calembours comme celui-ci, qui répond à l'affirmation de Fréchette de n'avoir pas monté un cheval depuis quarante ans :

Nous admirons cependant la persévérance avec laquelle M. Fréchette se tient, en dépit des ruades, à cheval sur son dada. Ajoutons qu'il n'aurait aucun scrupule à se laisser appeler « chevalier », lui qui n'a pas même monté un bâton depuis quarante ans. Et pour ce titre, il consentirait volontiers à militer pendant dix années encore avec la simple qualification d'*esquire* accolée à son nom, et même à écrire quelques douzaines d'articles aussi cavalièrement qu'il l'a fait vendredi⁸⁰.

Le rédacteur se réfère évidemment à l'entrevue intitulée « La question boer⁸¹ » et publiée dans *La Presse* du 12 janvier 1900. Le champ sémantique de l'équitation, qui permet des dérives lexicales vers « chevalier », « esquire » et « cavalièrement », a le mérite d'évoquer à la fois le désir excessif de reconnaissance honorifique de Fréchette et la provenance britannique des titres qu'il convoite. D'autres clins d'œils politiques sont plus allusifs, comme cette brève référence à Israël Tarte :

[...] nous espérons qu'à l'avenir M. L. F. aura du moins la prudence de citer les auteurs qui l'inspirent, afin de dégager son infailibilité personnelle et de ne pas se surcharger des péchés d'Israël⁸².

Ministre libéral transfuge, Israël Tarte incarne, par son retournement politique, la figure par excellence du fourbe hypocrite et manipulateur. Le rédacteur anonyme des *Débats* peut bien

⁷⁹ Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 18 février 1900, p. 3. Cette boutade fait référence à un télégramme envoyé à Fréchette par la grande tragédienne, laquelle utilise effectivement cette expression anglaise pour le remercier. Le télégramme peut être consulté dans le Fonds Louis Fréchette à la Bibliothèque nationale du Québec.

⁸⁰ *Ibid.*, 14 janvier 1900, p. 2.

⁸¹ Louis Fréchette, « La question Boers », *op. cit.*, p. 4.

⁸² Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 11 mars 1900, p. 2.

se permettre de conseiller la prudence à Fréchette : le parallèle entre les deux hommes est établi, et l'infaillibilité personnelle du poète national mise en doute.

La feinte humilité de l'énonciateur est par ailleurs minée par de nombreuses figures de l'*assertivité*⁸³, qui créent un effet d'accumulation tenant lieu de preuve de l'incompétence de Fréchette ; les erreurs prétendument bénignes de l'académicien s'enfilent en effet dans une longue litanie de commentaires qui donne de l'ampleur à l'entreprise de correction des *Débats*, le caractère suivi et la fréquence hebdomadaire de la chronique aidant. D'une part, l'accumulation des conjonctions de coordination (d'abord, ensuite, nous en sommes à, etc.) souligne la multitude des bévues commises par Fréchette bien que certaines chroniques ne soient consacrées qu'à quelques erreurs, égarées sous la masse des prolixes commentaires. L'usage de l'italique accentue également l'impression d'accumulation en attirant l'œil sur les éléments incriminés, tirés des chroniques de l'académicien. Plus rarement, le rédacteur anonyme crée l'effet du nombre par hyperbole pour alourdir les erreurs de Fréchette : « Il y a, dans tout ce qui précède, un tel fouillis d'inexactitudes et d'incorrections qu'il faut, pour en entreprendre l'épluchement, être animé du feu sacré qui brûle dans le sanctuaire des DÉBATS. Épluchons donc : [...]»⁸⁴ ».

L'accumulation d'embrayeurs de conséquence (donc, c'est-à-dire, puisque, par conséquent) constitue d'autre part une stratégie assertive complémentaire qui souligne discrètement mais fréquemment l'incompétence de Fréchette. Explicitant la logique des règles grammaticales appliquées à bon escient par le rédacteur anonyme, les embrayeurs de conséquence indiquent que ces raisonnements ont échappé à l'académicien. L'insolent « Corrigeons-nous » se donne ainsi une légitimité fondée sur la compétence en matière de langue, compétence revendiquée par le poète national Louis Fréchette et dont les failles accusent ce que les réputations établies peuvent avoir de contrefaites.

⁸³ « Nous nommons *assertivité* la modalisation emphatique de l'assertion [...]. Le discours pamphlétaire [...] veut rendre présent, intense, prégnant ce qu'il énonce ; il martèle *sa* vérité et *son* évidence, il en confond la preuve et l'aplomb. La répétition d'une thèse finit par avoir un effet de suggestion. Certains textes, presque dépourvus de subordination dialectique, ne sont littéralement qu'une suite d'assertions juxtaposées dont les présupposés idéologiques organisent la séquence » (Marc Angenot, *op. cit.*, p. 238).

⁸⁴ Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 25 février 1900, p. 8.

Lieu commun par excellence de toute stratégie d'accumulation, l'excuse rhétorique de la non-exhaustivité de la correction par manque d'espace éditorial est également un recours fréquent dans *Les Débats*. Les rédacteurs disent devoir s'arrêter, du moins jusqu'à ce qu'ils obtiennent un nouveau format de journal « qui nous permettra de consacrer hebdomadairement sept ou huit colonnes pour enfilet toutes les perles que renferme chacun des « Corrigeons-nous » de notre académicien⁸⁵ », et encore : « Nous nous arrêtons ici — toujours parce que *Les Débats* ont un format trop restreint pour qu'on puisse agir *in extenso*. À dimanche prochain.⁸⁶ »

* * *

Dans le numéro spécial de la Saint-Jean Baptiste comme dans les entrefilets à propos de littérature étrangère, l'image du poète présentée par les rédacteurs des *Débats* est celle d'un symbole incarnant les valeurs nationales. Les textes du numéro « Vive la Canadienne » du 24 juin 1900, par exemple, sont sélectionnés en fonction du patriotisme de leurs auteurs. À sa façon certes différente, Rudyard Kipling incarne également l'esprit de son peuple puisqu'il défend, après tout, les valeurs impérialistes présentées dans *Les Débats* comme inhérentes à l'identité britannique. Bien qu'affecté par la charge négative réservée aux amis de l'autorité impériale, Kipling fait donc figure de poète *normal*, représentatif ; ce sont les quelques auteurs britanniques marginaux, ceux qui renient leur culture nationale en dénonçant la guerre des Boers, qui sont présentés comme des curiosités atypiques.

Suivant cette vision du rôle de l'écrivain, Louis Fréchette et consorts apparaissent comme des poètes dépourvus de leur ancienne légitimité culturelle. Ex-patriotes désormais vendus au pouvoir politique par intérêt personnel, ils ne représentent plus la nation ou la « race » dont ils sont en principe les symboles privilégiés. Cette dérogation au devoir du poète présente un danger certain pour la cause canadienne-française puisque, dépositaires d'une légitimité institutionnelle certaine (Louis Fréchette est après tout le poète national depuis

⁸⁵ Anonyme, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *op. cit.*, 25 février 1900, p. 8.

⁸⁶ *Ibid.*, 18 février 1900, p. 3.

plus d'une quinzaine d'années), ces écrivains infidèles exercent toujours une influence considérable sur la population. Les rédacteurs des *Débats* s'appliquent donc à souligner par où nos auteurs de prestige manquent à leur devoir : rapportant la polémique au niveau personnel (rappelant, par exemple, la vanité de Louis Fréchette et l'intérêt qu'il retire de sa circonspection politique), les journalistes minent continuellement l'autorité symbolique qu'il détient en tant que représentant de la collectivité .

La série linguistique « Corrigeons-nous » est particulièrement symptomatique du déni de la légitimité des poètes réputés. En minant la compétence reconnue à Fréchette en matière linguistique — et par extension en matière de langage de manière générale — , le rédacteur anonyme désigne les limites du discours de l'académicien, en souligne les erreurs et démonte petit à petit le personnage public du poète national. Le journaliste des *Débats* n'adopte pas pour autant le ton péremptoire du maître ; par sa simplicité, il illustre ainsi la compétence possible du *peuple*, ou du moins érode le monopole de justesse revendiqué par l'élite culturelle.

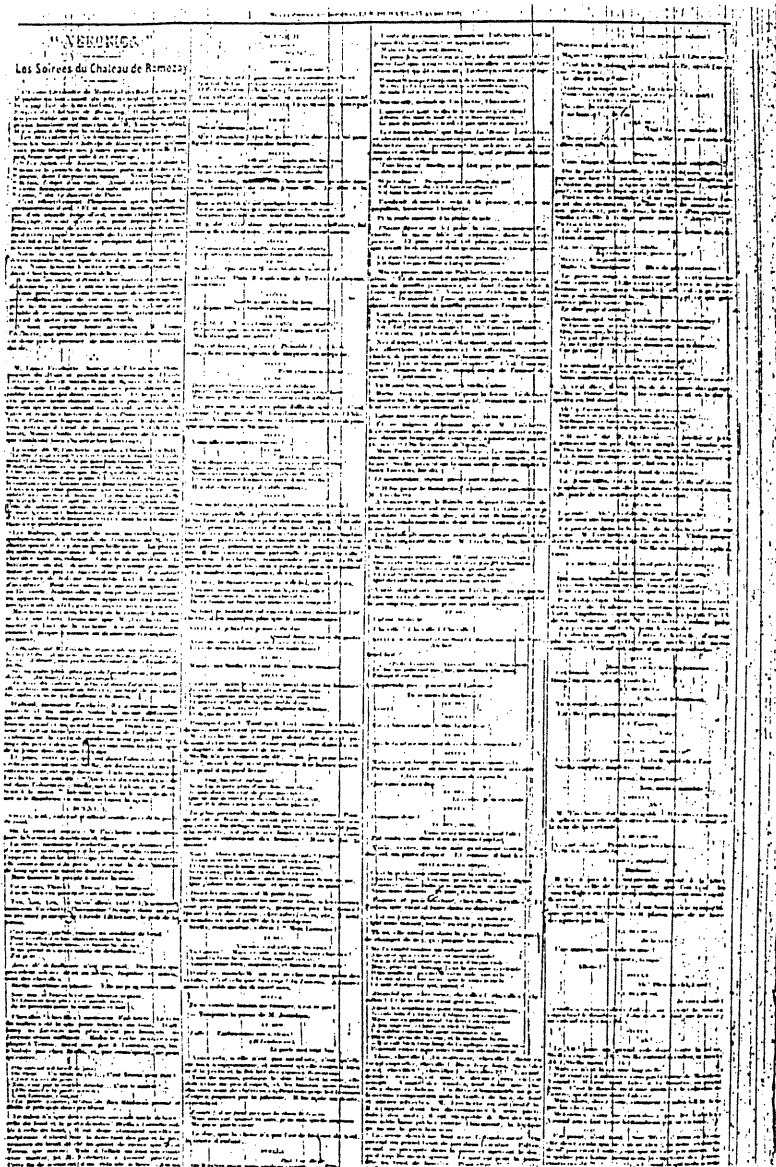
La polémique est ainsi construite en opposant les intérêts individuels de l'élite littéraire (« sirage », décorations honorifiques, reconnaissance du pouvoir, prestige étendu à de plus vastes régions géographiques) aux torts commis envers la collectivité à laquelle s'identifie le journal indépendant (torts tels que le mépris des « canayens » par l'élite, l'insécurité linguistique, le sacrifice des valeurs patriotiques, la médiocrité de la poésie nationale vendue aux intérêts étrangers). En formulant le clivage entre la classe dirigeante, qui gagne à s'allier au gouvernement fédéral, et le peuple qui y perd au change, les journalistes cherchent à promouvoir la cause nationaliste opposée à l'impérialisme britannique. Ils assimilent ainsi l'élite littéraire à la classe politicienne qui collabore avec les autorités coloniales par intérêt personnel.

Alignée sur la politique, la critique littéraire polémique propose des modèles caricaturaux (le traître et le patriote) sans souplesse et trop peu complexes pour rendre compte d'une réalité certes moins univoque que ne le prétendent les journalistes des *Débats*. Bien que souvent efficace (l'insolence des journalistes porte souvent davantage que les plaidoyers

maladroits), cette position paraît quelque peu grossière à force de radicalisme. Tout de *pathos*, le discours polémique ne permet pas en effet de décrire avec finesse l'orientation esthétique du journal. La cause nationale, sur laquelle repose la ligne éditoriale des *Débats*, sera toujours présente mais de façon beaucoup plus nuancée dans un autre type d'articles littéraires, plus critiques et préoccupés de questions véritablement littéraires. Ce sont à ces textes que nous consacrerons les prochains chapitres, en débutant par la critique du recueil collectif de l'École littéraire de Montréal, *Les Soirées du Château de Ramezay*.

CHAPITRE 3

Une « vaillante phalange » contre de « vieux pontifes ». La réception des *Soirées du Château de Ramezay* par le critique Joseph Saint-Hilaire



Joseph Saint-Hilaire, « *Véronica. Les Soirées du Château de Ramezay* », *Les Débats*, 15 avril 1900, p. 4.

En Europe, la critique s'attaque parfois à des demi-dieux comme Calvé, de Restré, Mounet-Sully, Coquelin, Sarah, etc. Mais au Canada, où nous possédons quelques dieux complets accoutumés à la louange, et un nombre infini de satellites dans le monde des amateurs, le critique a mauvaise grâce de se hausser sur le bout du pied afin d'atteindre le sommet de leurs piédestaux et de regarder de quelle argile sont pétris leurs larges pieds.

Gustave Comte, 1900¹.

Lancé le 2 avril 1900, le recueil *Les Soirées du Château de Ramezay* rassemble un choix de textes présentés lors des quatre soirées publiques de l'École littéraire de Montréal en 1899. Il contient essentiellement des poèmes et morceaux en prose de seize des membres du cercle ainsi que quelques contes, un acte du drame inédit *Véronica* du président d'honneur Louis Fréchette et le texte d'une conférence sur le symbolisme prononcée par Jean Charbonneau. Dédié « À la France / à la mère patrie² », l'ambitieux recueil, conçu pour être présenté à l'Exposition universelle de Paris en guise de témoignage de la vigueur de l'esprit français au Canada, constitue une entreprise hautement patriotique et bénéficie d'une diffusion peu commune dans le monde éditorial du début du siècle.

Malgré ses objectifs louables, il semble toutefois que la publication des *Soirées du Château de Ramezay*, sous la direction du président Wilfrid Larose, ait subi quelques ratés. Au plan financier d'abord puisque, faute d'autres ressources, Larose dût fournir lui-même la mise de fonds nécessaire à l'édition, obtenant ainsi la responsabilité exclusive du processus de publication et la propriété des droits d'auteurs de ses collègues³ ; au plan éditorial également, puisque certains textes soumis — notamment ceux de Louvigny de

¹ Gustave Comte, « Notes d'art », *Les Débats*, 8 avril 1900, p. 2.

² [École littéraire de Montréal], *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Sénécal, 1900, dédicace.

Montigny⁴ — furent écartés du manuscrit, alors qu'un autre — de Wilfrid Larose — fut attribué à un poète qui n'en était pas l'auteur⁵ ; au plan typographique enfin, puisque quelques sources signalent la présence de coquilles dans l'édition originale⁶. Lancé avec plusieurs mois de retard, *Les Soirées du Château de Ramezay* ne faisait donc vraisemblablement pas l'objet d'une fierté unanime.

La couverture journalistique montréalaise du lancement du recueil passe généralement cette grogne sous silence, félicitant les jeunes pour le beau travail. À la fois seule ombre au tableau de cette réception autrement indulgente et seule analyse sérieuse du recueil, une critique beaucoup plus substantielle s'attarde au travail de chacun des écrivains de l'École : celle des *Débats* par Joseph Saint-Hilaire, qui rudoie impitoyablement certains auteurs — et non les moindres, comme peut s'y attendre le lecteur de l'hebdomadaire nationaliste.

Dans ce chapitre, nous analyserons les articles de Joseph Saint-Hilaire en deux temps selon qu'ils relèvent de la polémique ou de la critique littéraire proprement dite. Deux de ses analyses (celles des œuvres de Louis Fréchette et de Wilfrid Larose) appartiennent à la première catégorie et s'inscrivent dans la veine polémique à laquelle a été consacré le chapitre précédent. Les membres ordinaires de l'École, c'est-à-dire à peu près tous sauf les président d'honneur et président, ont quant à eux droit à une critique « critique » qui juge de façon plus neutre la valeur des œuvres. Ces deux types de critique littéraire correspondent à autant de visages des *Débats*, dont la verve polémique est doublée d'une certaine vision programmatique de la société et de la culture canadienne-française. Une description synthétique des deux catégories d'articles nous permettra ainsi de les rattacher au projet plus général des

³ Selon les informations fournies par Jean Charbonneau dans les mémoires du groupe (*L'École littéraire de Montréal : ses origines, ses animateurs, ses influences, op. cit.*, p. 54).

⁴ Une lettre de Louvigny de Montigny datée du 4 avril 1900 et adressée à G.-A. Dumont, alors secrétaire de l'École littéraire, révèle que les textes soumis à Larose par de Montigny ont été écartés de la publication : « Je viens d'apercevoir les *Soirées du Château de Ramezay* et de constater que les pièces qui m'avaient été demandées par ce voleur [le président Wilfrid Larose] n'y figurent pas. Je ne regrette pas cet oubli ; au contraire, je vous avoue que je ne me serais pas de longtemps consolé de voir ma prose ou mes vers imprimés à côté de certaine prose ou de certains vers qui gâchent le recueil de l'École [...] » (Bibliothèque nationale du Québec, Fonds Albert Ferland, 04 / 029 / 029).

⁵ Comme nous le verrons plus loin, le seul poème signé Pierre Bédard dans le recueil est en fait de la main de Wilfrid Larose.

Débats et de circonscrire la vision de la littérature nationale d'une certaine faction de l'École littéraire de Montréal, celle qui participe à la rédaction de l'hebdomadaire de combat. Une brève description de la réception montréalaise des *Soirées du Château de Ramezay* précèdera toutefois l'examen de la série de critiques de Joseph Saint-Hilaire. Ce tour d'horizon de la critique journalistique permettra de constater le caractère d'exception de l'entreprise des *Débats*, qui offre de loin l'analyse la plus complète — et sérieuse à ses heures — du recueil collectif.

La réception montréalaise du recueil de l'École littéraire

Typique de la critique de l'époque, la réception montréalaise du recueil est généralement positive bien que superficielle, et les analyses de fond promises par plusieurs journaux sont dans tous les cas reléguées aux oubliettes. On ne retrouve donc guère plus dans les journaux de la métropole que la publication d'accusés de réception du recueil, de photos de membres ou de poèmes. *La Presse* et *La Patrie* consacrent également quelques articles au lancement du recueil de l'École et reproduisent de loin en loin des articles de journaux français qui félicitent, non sans complaisance, nos jeunes poètes du témoignage d'attachement envers la mère patrie que représente le volume *Les Soirées du Château de Ramezay*.

Bien que brèves, les mentions de la parution du recueil de l'École littéraire publiées dans les petits périodiques sont particulièrement bienveillantes et célèbrent unanimement le beau travail des jeunes poètes. Pour souligner la parution de l'ouvrage, *Le Passe-temps, journal musical, littéraire et fantaisiste* publie, en page couverture de la livraison du 12 mai 1900, les portraits du président d'honneur Louis Fréchette, du président Wilfrid Larose

⁶ Entre autres l'article anonyme « Au Château Ramezay. L'École littéraire présente au public un recueil de ses travaux — un beau volume », *La Presse*, 3 avril 1900, p. 9.

et du secrétaire Édouard-Zotique Massicotte⁷. En guise de commentaire critique, on se borne toutefois à publier en page 2 des félicitations pour ce recueil qui mérite « toute l'approbation et l'encouragement spontané du public canadien⁸ ».

La Petite revue, hebdomadaire libre-penseur qui exprime à plusieurs reprises sa sympathie pour *Les Débats*, n'est guère plus loquace, qui accuse brièvement réception d'un exemplaire des *Soirées du Château de Ramezay*... dont les pages n'ont pas encore été coupées. On spécifie par conséquent qu'« il n'est pas possible d'en faire aujourd'hui l'analyse, mais [que *La Petite revue*] espère pouvoir exécuter cette agréable besogne dans [son] prochain numéro⁹ ». *Le Monde illustré*, qui publie régulièrement les poèmes ou chroniques des membres de l'École littéraire, se propose également « de revenir plus tard sur cet ouvrage, et d'en donner une appréciation aussi juste qu'[il] le pourra¹⁰ ». Malheureusement, dans un cas comme dans l'autre, ces annonces resteront vœux pieux et le *Monde illustré* se contente de reproduire, dans les livraisons des 21 et 28 avril 1900, un poème de chacun des auteurs des *Soirées du Château de Ramezay*¹¹. Comme *Le Passe-temps* et *La Petite revue*, *Le Monde illustré* effectue donc une certaine promotion du recueil, promotion dont toute analyse de contenu est toutefois exclue.

Étrangement, la parution du recueil de l'École littéraire fera plus de bruit dans les grands quotidiens montréalais que dans les petits hebdomadaires culturels. Au lendemain du lancement de l'ouvrage, *La Patrie* présente un compte rendu relativement étoffé de C. Albert qui rappelle ceux des soirées publiques de la saison précédente. Après les félicitations d'usage, le journaliste y relate le déroulement de la « magnifique séance », à laquelle assistait un « auditoire nombreux » ; on y apprend que le président Larose a lu quelques

⁷ Édouard-Zotique Massicotte entretient des liens avec l'équipe du *Passe-temps* ; en mars 1900, sa nouvelle monographie, *Plantes canadiennes*, est en effet en vente dans les bureaux du journal qui offre même un coupon rabais de 5¢ à l'achat de l'ouvrage.

⁸ Anonyme, « L'École littéraire de Montréal », *Le Passe-temps, recueil musical, littéraire et fantaisiste*, 12 mai 1900, p. 2.

⁹ Anonyme, « Bibliographie », *La Petite revue*, 5 avril 1900, p. 112.

¹⁰ Anonyme, « *Les Soirées du Château de Ramezay* », *Le Monde illustré*, 21 avril 1900, p. 6.

¹¹ Signalons que la mention de la publication des *Soirées du Château de Ramezay* paraît dans *Le Monde illustré* le 21 avril, jour qui correspond à l'accession d'Édouard-Zotique Massicotte à la rédaction du journal.

appréciations « encourageantes » et « élogieuses¹² » d'écrivains français auxquels on avait offert le volume et que, malgré l'absence de quelques membres importants (Massicotte, Nelligan et Desaulniers), la lecture de poèmes s'est avérée extrêmement plaisante.

La veille du lancement du recueil, *La Presse* publie quant à elle un article de Charles Gill intitulé « L'Art. Les débuts de l'École littéraire » qui en appelle à l'indulgence du public en expliquant que les œuvres présentées dans *Les Soirées du Château de Ramezay*, fruits des fièvres de jeunesse, n'étaient pas d'abord destinées à être publiées. Gill rappelle dans ces lignes la genèse du cercle littéraire et attribue le succès des événements publics au sens de l'organisation du président Wilfrid Larose, sans lequel les travaux de l'École n'auraient jamais été ainsi présentés à la population. Le jeune poète termine son article par une profession de foi envers l'art où il affirme que la juste rétribution des artistes, ces « vaincus du pacte social¹³ », réside en l'estime des lettrés.

Comme en écho à l'article de Gill, le compte rendu de *La Presse* publié le lendemain de la séance ne se fait qu'à demi élogieux, émettant beaucoup plus de réserves que *La Patrie* quant au succès du lancement des *Soirées du Château de Ramezay*. Le rédacteur de l'article anonyme offre bien sûr les quelques mots d'encouragement « qu'il[s] ne refuse[nt] jamais aux jeunes ambitieux de se distinguer » et admet que le recueil « dénote du travail, beaucoup de travail, et du réel talent chez plusieurs ». Il souligne cependant les vices d'organisation de la soirée (le choix non judicieux des lectures, peu adapté au public qui se fatigue de trop de vers), des maladresses dans la diction de certains poètes et des erreurs dans la publication du recueil qui « montre trop clairement des faiblesses et même des fautes et des coquilles qu'une bonne correction d'épreuves aurait fait disparaître¹⁴ ». L'article, dans le cadre duquel sont reproduits des poèmes de Desaulniers, Nelligan, Gill et Charbonneau, réserve en définitive la

La précédente équipe de rédaction ne mentionne à aucune occasion la publication du volume, pourtant lancé deux semaines auparavant.

¹² Toutes les citations de cette phrase sont tirées de l'article de C. Albert « L'École littéraire. Belle collection des travaux des jeunes. Les pages les plus intéressantes du premier volume de l'association », *La Patrie*, 3 avril 1900, p. 6.

¹³ Charles Gill, « L'Art. Les débuts de l'École littéraire », *La Presse*, 31 mars 1900, p. 4.

¹⁴ Toutes les citations de cette phrase et de la précédente sont tirées de l'article anonyme « Au Château Ramezay. L'École littéraire présente au public un recueil de ses travaux — un beau volume », *op. cit.*, p. 9.

majorité de ses commentaires négatifs à la direction de l'École littéraire et encourage les jeunes auteurs à poursuivre leurs efforts.

Les grands quotidiens reproduisent également, au cours du mois d'avril 1900, quelques articles français qui signalent la parution du recueil. Publiées à Paris ou au Havre, ces critiques soulignent l'admirable attachement des jeunes écrivains à leur mère patrie et le culte qu'ils vouent à la langue de leurs ancêtres. Un article de Robert de Cantelou considère même le recueil de l'École littéraire comme un modèle de patriotisme propre à servir de leçon aux Français eux-mêmes :

Ah ! Les braves cœurs ! et quelle leçon ils nous donnent, à nous qui, brisant un à un les liens sacrés qui nous attachent à la terre des aïeux, professons les théories internationalistes les plus inouïes et railons, comme des choses vulgaires et d'un autre âge, indignes du progrès dont nous nous targuons, le culte de la patrie et l'orgueil de notre race¹⁵ !

Au-delà de l'esprit français, les critiques reconnaissent généralement un véritable talent aux écrivains, affirmant par exemple que Louis Fréchette « peut prendre place parmi les meilleurs poètes dramatiques français de ce temps !¹⁶ ». Leur discours sur les œuvres reste cependant plutôt complaisant ; on qualifie les contes de Fréchette d'« amusantes bouffonneries en français canadien » et ceux de Wilfrid Larose de « curieux petits tableaux à la flamande [qui] disent les mœurs simples, fortes et graves de nos compatriotes d'Amérique¹⁷ ». Les commentaires de la presse française sont donc orientés par la provenance des textes et maintiennent la hiérarchie entre les littératures française et canadienne. Bien que ces journaux reproduisent intégralement certains poèmes de Gill, Desaulniers et Charbonneau, ils imposent également singulièrement une hiérarchie institutionnelle aux membres du cercle. Ainsi, l'essentiel des commentaires sont consacrés aux œuvres de Louis Fréchette, président d'honneur de l'École littéraire et de Wilfrid Larose, président. La série d'articles critiques des *Débats*, à laquelle nous consacrerons une analyse plus détaillée, accorde également aux dignitaires de l'École une attention digne de leurs rangs.

¹⁵ Robert de Cantelou, « La langue française au Canada », *Le Journal du Havre*, cité dans *La Presse*, 28 avril 1900, p. 9.

¹⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷ Toutes les citations de cette phrase sont tirées de l'article anonyme « Les Soirées du Château de Ramezay », *Le Journal de Paris*, cité dans *La Patrie*, 3 avril 1900, p. 6 (note 14 et citation suivante).

Comme nous le constaterons cependant, il ne fait pas toujours bon être sous la plume du critique Joseph Saint-Hilaire, qui passe au peigne fin la production des signataires du recueil.

Les Soirées du Château de Ramezay analysées par Joseph Saint-Hilaire

La série d'articles que Joseph Saint-Hilaire consacre à la critique du recueil de l'École littéraire est publiée en six livraisons entre le 15 avril et le 27 mai 1900¹⁸. En avril, le groupe d'écrivains que rassemble ce pseudonyme collectif en est à ses premiers jugements littéraires dans *Les Débats*. Saint-Hilaire est toutefois dorénavant le critique des « Livres nouveaux » et sera ainsi appelé à se prononcer sur plusieurs parutions récentes au fil des semaines : sur les *Carabinades* du Docteur Choquette qui se méritent un prix du gouvernement provincial¹⁹, sur le recueil collectif *Franges d'autel* récemment publié sous la direction de Louis Dantin²⁰, et également sur des textes envoyés par des lecteurs ou des pièces jouées à Montréal au cours de l'année 1900. Les articles de Saint-Hilaire sont généralement assez sobres et évitent les louanges excessives comme les dénigrements radicaux. Pour les membres éminents de l'École littéraire de Montréal toutefois, sa plume se fait plus virulente et certaines critiques rappellent la veine polémique du « Corrigeons-nous » publié quelques semaines auparavant.

Saint-Hilaire polémiste

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que le discours polémique sur la littérature s'attache à disqualifier la parole d'un adversaire ou à ridiculiser son œuvre littéraire afin de provoquer la collusion du lecteur et de l'énonciateur. La majorité des stratégies discursives

¹⁸ Rappelons que nous considérons Joseph Saint-Hilaire comme pseudonyme collectif d'Olivar Asselin, Gustave Comte, Charles Gill, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu ainsi que Gaston et Louvigny de Montigny (cf. introduction, p. 3, note 7). Il nous semble incontestable qu'au moins un des membres d'origine de l'École littéraire utilise ce pseudonyme puisque, décrivant la figure de Nelligan dans la critique qui lui est consacrée, Saint-Hilaire se remémore d'« intimes souvenirs » des tout débuts du cercle, « lors des amicales réunions dans la chambre de la Montée du Zouave, chez Louvigny de Montigny » (Joseph Saint-Hilaire, « Les Soirées du Château de Ramezay », *Les Débats*, 6 mai 1900, p. 3).

¹⁹ Joseph Saint-Hilaire, « Le livre », *Les Débats*, 17 juin 1900, p. 2.

²⁰ « Bravo à nos collaborateurs Nelligan, Rénier, de Bussières, Ferland et Dantin d'avoir enfin montré à nos compatriotes qu'il est possible de faire autre chose qu'un livre idiot sur des sujets dévots. Le fait est malheureusement déplorable à constater que tous les essais sur le thème le plus digne qui soit tournent en de ridicules dithyrambes propres plutôt à apitoyer ces âmes qu'à les élever au but visé. [...] Joseph Saint-Hilaire en fera la semaine prochaine l'étude approfondie que mérite à plus d'un titre FRANGES D'AUTEL » (Joseph

qui donnent le ton à la critique polémique de *Véronica*, drame inédit de Fréchette qui se tient dans un palais florentin à la Renaissance, avaient déjà été exploitées dans la chronique « À travers Fréchette » analysée au chapitre précédent.

La forme générale de « citations farcies »²¹, par exemple, caractérisait déjà le « Corrigeons-nous ». La nature littéraire du drame de Fréchette épluché par Saint-Hilaire modifie toutefois légèrement la portée de son entreprise, et c'est en ce sens que les différences les plus notoires entre les deux séries d'articles polémiques des *Débats* pourront être remarquées. Comme dans la chronique grammairienne, le critique choisit l'ironie comme stratégie d'agression privilégiée et s'applique à complimenter l'écriture de Fréchette en la couvrant par ailleurs de ridicule (« Les italiques, qui sont de nous, mettent en relief quelques-unes des beautés de l'écriture de M. Fréchette quand il y va de sa plus belle main²² », écrit Saint-Hilaire en introduction). La stratégie d'accumulation revêt également une forme très similaire au « Corrigeons-nous » : l'usage répété des mêmes éléments syntaxiques ou des mêmes marques graphiques (conjonctions de coordinations, embrayeurs de conséquences, italique, etc.) contribue aussi au martèlement du propos qui tient lieu d'argumentation. Enfin, le critique adopte une posture de feinte humilité très semblable à celle du rédacteur anonyme des chroniques linguistiques²³. Saint-Hilaire est cependant plus crâneur que son prédécesseur et les multiples apostrophes directes de Fréchette, souvent accompagnées de l'usage de l'impératif, contribuent à le camper en instituteur qui réprimande un cancre peu doué, comme l'illustre le commentaire suivant : « Un élève d'humanités ne peut faire une composition sans la truffier de *bien*, de *tout*, et autres adverbes. Monsieur Fréchette en est resté là. Il a appris dans les dictionnaires le sens particulier des mots [...] ».

Fréchette est donc présenté sinon comme un élève, du moins comme un collègue des jeunes écrivains de l'École à qui l'on n'accorde aucune faveur indue. Fidèle à son mandat

Saint-Hilaire, « Viennent de paraître : *Franges d'autel* », *Les Débats*, 9 septembre 1900, p. 8). Saint-Hilaire ne tient malheureusement pas promesse, et aucune critique de *Franges d'autel* n'est publiée dans *Les Débats*.

²¹ Pour une définition de la « citation farcie », cf. chapitre 2, p. 52, note 59.

²² Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 15 avril 1900, p. 4.

²³ Plusieurs formules contribuent, dans la chronique, à modeler l'image modeste de l'énonciateur (ex : « Chez le menu fretin de la littérature, on dit : [...] » (*Ibid.*, p. 4)).

d'« étudier à fond l'ouvrage [...] pour aider [nos écrivains] à prospérer dans l'art et à relever notre littérature », Saint-Hilaire échenille 200 des 305 vers de l'acte III de *Véronica* en relevant et en commentant les éléments susceptibles d'amélioration. Bien qu'il y dénicher quelques erreurs grammaticales (« Faute de grammaire, M. Fréchette : c'est la jeune fille qui écoute, et non pas l'anxiété ») ou lexicales (« ce *pardieu* dans la bouche d'une duchesse vaut un poème (*sic*). M. Fréchette a fourré du Joe Violon jusque dans les palais ducaux du 17^e siècle ! »), le critique s'attache surtout à identifier les vices qui tiennent à la forme et au fond de *Véronica*. De malicieux commentaires soulignent ainsi à répétition les maladresses de l'académicien au chapitre de la rime (« mais il fallait un mot qui rimât avec maître, et M. Fréchette a trouvé *peut-être* »), de la métrique (« votre dignitaire, M. Fréchette, se promène dans un vers de treize ou quatorze pieds, ce qui est beaucoup trop, même pour un grand seigneur »), de la versification (« La phrase du milieu contient assez de *qui* et de *que* pour en cheviller tout un volume ») et de l'harmonie (« Tan tan tan, tu m'en diras tant ! L'harmonie, monsieur Fréchette, l'harmonie ! Songez donc un peu au premier principe de l'École Littéraire, le poli de la forme »). Saint-Hilaire souligne encore la vulgarité des personnages de Fréchette (« il a dit *chère âme* : malgré toutes ses affaires, lui aussi a des vibrations ; c'est un épicier en amours²⁴ ») ainsi que de nombreuses incohérences de scénario parmi lesquelles figure la finale de l'extrait de *Véronica* qui met en scène la décapitation dramatique de la jeune première par un bourreau Kabyle à la solde d'une duchesse ennemie :

[...] n'admirez-vous pas la tenue de Monsieur Yesouf [le bourreau] ? Il veut tout faire à la lumière, au grand jour. C'est le flambeau d'une main et le coutelas de l'autre, qu'il entre dans l'alcôve.

Mais alors, direz-vous, comment tiendra-t-il la tête par les cheveux ?

Messieurs, vous ne connaissez pas les Kabyles ;
Yessouf aura fait tenir le flambeau par sa victime²⁵.

Dans sa critique de Wilfrid Larose, plus brève et davantage consacrée, on le verra, aux responsabilités professionnelles du président de l'École littéraire, Saint-Hilaire cite moins

²⁴ Toutes les citations de cette page proviennent de l'article de Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 15 avril 1900, p. 4.

²⁵ *Ibid.*, p. 4.

mais embrasse plus large : touchant à l'ensemble des activités littéraires de Larose, il ridiculise tour à tour ses poèmes, ses contes, ses méditations philosophiques et ses traductions. Certaines apostrophes malveillantes (« Avez-vous déjà brûlé d'un doux frémissement ? (...) eh bien ni moi non plus, bonsoir ») et quelques citations farcies (« Ce dernier vers n'a que sept pieds, mais vous verrez qu'il y aura compensation », en faisant référence au pied excédent du vers suivant) rappellent sa critique de Fréchette, mais Saint-Hilaire a cette fois plus fréquemment recours au résumé satirique pour ridiculiser les œuvres du président de l'École littéraire. Ainsi, il décompose en syllogismes un poème philosophique, suivant terme par terme la logique (vicieuse) du texte et concluant ironiquement que « Monsieur Larose [vient] de découvrir le mouvement perpétuel sans s'en douter, et tout ça dans six lignes ». Saint-Hilaire n'est guère plus indulgent envers les autres travaux du président de l'École ; il présente les contes comme des ramassis de clichés ruraux — bien que celui qui s'intitule « *Le petit Parvenu se laisse lire*²⁶ », dit-il — et les traductions comme des travaux fidèles mais sans intérêt littéraire.

Ainsi, la critique n'est pas argumentée mais formulée au fil de remarques ponctuelles. Sans étayer les jugements qu'elle pose, elle tire son efficacité de la posture de supériorité adoptée par le rédacteur et de la répétition voire du martèlement d'une évidence unique : le ridicule et la réputation surfaite des dignitaires de l'École. Car c'est bien à leurs personnes que l'on s'attaque à nouveau par-delà les textes littéraires. Les commentaires de Joseph Saint-Hilaire, rendus sur un mode moins polémique, n'auraient en effet été guère différents de certaines critiques sévères des autres poètes du cercle.

Mais que reproche donc aux dignitaires de l'École littéraire la « vaillante phalange » des *Débats*²⁷ ? Il semble d'abord que les deux pontifes, bien que raillés pour leur considérable ego respectif, soient accusés sous deux chefs distincts. Assez allusif dans la

²⁶ Toutes les citations de ce paragraphe proviennent de l'article de Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 27 mai 1900, p. 5.

²⁷ Le terme « phalange », utilisé par Albert Laberge dans *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (il décrit le journal comme une « feuille spirituelle, frondeuse, ironique et d'une riche fantaisie, qui groupa toute une phalange de brillants talents » (*op. cit.*, p. 201)) nous semble particulièrement heureux puisqu'il

critique de *Véronica*, Saint-Hilaire indique simplement en fin d'article qu'il sera « [plus clémente à l'égard des confrères de Fréchette] puisqu'ils ne sont pas encore lauréats de l'Académie et ne prétendent pas encore en imposer aux *Canayens*²⁸ ». Outre l'accusation de pédantisme, cette simple allusion charrie son lot de significations et convoque divers horizons intertextuels familiers aux lecteurs des *Débats*. On pense d'abord évidemment au « Corrigeons-nous » qui, on s'en souvient, accusait sans ambiguïté le président d'honneur de l'École de fatuité et de mépris envers les Canadiens français au chapitre de leur maîtrise de la langue. Comme les brefs entrefilets sur Fréchette publiés ailleurs dans le journal, cette chronique reposait elle-même sur la récente prise de position du poète national en faveur de la politique extérieure du gouvernement fédéral. En ce sens, la présentation de Fréchette en début de la critique de Saint-Hilaire n'est pas innocente, qui l'introduit en tant que lauréat de l'Académie, Compagnon du Bain et président d'honneur de l'École littéraire de Montréal ; cette énumération de titres honorifiques français, britannique et canadien souligne autant l'opportunisme du célèbre écrivain que sa versatilité et témoigne de sa trahison à l'égard de la nation canadienne-française.

Les accusations portées contre Wilfrid Larose sont pour leur part plus directement liées à la publication des *Soirées du Château de Ramezay*. Occupant presque la moitié de la critique que lui consacre *Les Débats*, les récriminations sont présentées sous forme d'énumération des « vilénies littéraires » du président de L'École. D'après la définition des journalistes, « qui n'a d'autre point d'appui que le bon sens et la logique populaire [...], sans avoir eu recours au grand Larousse, à l'érudit et volumineux *Bescherelle*, pas même à M. Fréchette »,

[...] est vilain celui qui n'a pas le respect de la chose d'autrui ; celui qui se pose en censeur et se permet de substituer à la pensée de l'auteur et sans son consentement, sa propre pensée, ses tournures de phrases, ses vers, etc. Vilain encore, celui qui, sous prétexte qu'il est président d'une association littéraire [...] et par égoïsme honteux, s'accapare d'un seul coup tous les honneurs et jette dans l'ombre ceux qu'il est chargé de représenter. Enfin, est d'une vilénie crasse celui qui, ayant fait une bêtise, un péché littéraire, et n'ayant pas l'audace de la signer, a l'étrange charité d'y apposer la

comporte à la fois une dimension de combat qui rappelle la veine polémique des *Débats* et une dimension artistique qui renvoie à un « groupe dont les membres sont étroitement unis » (dictionnaire Robert).

²⁸ Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 15 avril 1900, p. 4.

signature d'un ami, d'un confrère qui n'a pas de raison pour suspecter une naturelle bonne foi.

La suite expose en détail les entorses au protocole éditorial perpétrées par Larose : corrections non autorisées des textes de tous les membres de l'École (sauf évidemment ceux de l'intouchable Louis Fréchette) ; apposition de la signature de Pierre Bédard au bas d'une « ineptie » poétique de sa propre main ; habitude d'évincer ses collègues lors de réceptions officielles ; enfin, basse exploitation matérielle de certains d'entre eux, à qui il omit de distribuer l'exemplaire du recueil auquel avaient droit tous les collaborateurs. La critique de l'œuvre de Larose participe elle-même de cette dénonciation professionnelle, « puisqu'il faut être un peu versificateur ou poète pour se mêler de corriger des vers²⁹ » ; l'échenillage des contes ou poèmes en constitue donc le prolongement, qui montrent que le président de l'École littéraire ne vaut pas comme écrivain les jeunes talents qu'il représente.

Saint-Hilaire critique de la jeune génération littéraire

Les membres ordinaires du cercle littéraire ont droit à plus d'indulgence de la part du critique Joseph Saint-Hilaire, c'est-à-dire à des analyses véritablement critiques et moins personnelles ; on n'y juge pas les hommes mais les œuvres, bien que certains auteurs moins appréciés (Antonio Pelletier et Hector Demers) subissent parfois les pointes polémiques de Saint-Hilaire. Ses condamnations ne sont toutefois jamais univoques, et il prodigue invariablement des mots d'encouragement aux jeunes poètes tels que « Monsieur untel est un jeune, qu'il étudie les classiques et les modernes et leurs procédés, avec le travail nécessaire il deviendra poète accompli, etc., etc. ».

Relativement didactiques, les analyses de Saint-Hilaire décrivent généralement le travail des écrivains quant au fond, à la forme et aux influences dont témoignent leurs œuvres ; certains poètes comme Nelligan, Lozeau et Gill ont également droit à des considérations physionomiques ou biographiques jugées pertinentes pour la compréhension

²⁹ Toutes les citations de cette page proviennent de l'article de Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 27 mai 1900, p. 5.

de leurs textes. Quelques-uns n'obtiennent que de vagues commentaires, comme les « bons devoirs d'écoliers³⁰ » de Henri de Trémaudan et le travail de G.-A. Dumont qui « ne fait pas grand bruit dans les cercles littéraires³¹ ». Dans l'ensemble, les autres critiques sont plus élaborées, bien que certaines restent assez évasives. Celle d'Édouard-Zotique Massicotte, par exemple, expose les changements qu'il devra opérer au *Monde illustré* en tant que nouveau rédacteur en chef alors qu'elle ne formule guère plus, au chapitre de la poésie, qu'un vague reproche envers les mièvreries amoureuses qui ne rendent pas justice à la lyre de l'écrivain, qu'elle juge « plus mâle ». Saint-Hilaire semble rebuté de façon générale par la sensiblerie, « cette maladie des tempéraments ardents tels les Musset, les Chopin ». Il leur préfère le ton doctrinaire d'un Jean Charbonneau, contaminé par la fréquentation de grands penseurs, du moment que cette rigoureuse influence se ressent dans les vers « calculés, pensés, pesés, ciselés, corrects, majestueux, admirables³² » du poète à la fois le plus philosophe et le plus parnassien de l'École littéraire.

À l'inverse, Saint-Hilaire souligne, pour des raisons différentes, le manque de précision des œuvres d'Henry Desjardins et d'Arthur de Bussières. Alors qu'il reproche au premier, qualifié de romantique, d'être un fervent du premier jet, c'est l'impressionnisme des poèmes de Bussières qui agace le critique des *Débats*. C'est que le sonnet, dont abuse selon lui l'exotique poète, laisse trop peu de temps pour présenter une idée, ce qui provoque une sensation qui peut être agréable à l'oreille mais reste assurément insuffisante pour l'esprit. De même, les défauts du Parnasse, c'est-à-dire l'abus des comparaisons, des hyperboles, des descriptions, des archaïsmes et autres mots rares, sont retenus contre Albert Ferland ; Saint-Hilaire admet par ailleurs l'oreille délicate et la correction du style de Ferland, mais ces qualités formelles ne lui paraissent pas racheter la naïveté qu'il reproche au poète. Au chapitre du rapport entre fond et forme, Saint-Hilaire est plus conciliant avec Germain Beaulieu ; s'il critique sévèrement ses poèmes banals, il loue en revanche son érudition peu commune.

Certains jeunes écrivains plus maniéristes suscitent tout de même l'admiration du

³⁰ Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 29 avril 1900, p. 5.

³¹ Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 6 mai 1900, p. 3.

critique, bien que sa méfiance envers le culte de la forme soit tangible. Saint-Hilaire cite ainsi quelques vers de Nelligan, qu'il juge « d'un symbolisme profond et d'une beauté rare », mais énonce avec sévérité un jugement qu'il croit celui de la postérité : « [les] vers [de Nelligan] [...] seront oubliés parce que lui, l'auteur, possède trop le culte du mot et de l'épithète, parce qu'il recherche l'éclat de la phrase, qu'il se laisse bercer à sa musique et qu'il croit au prestige des sonorités³³ ». Il prédit un succès autrement durable à Albert Lozeau, jeune paralytique qui peut consacrer tout son temps à sa muse. Comme Arthur de Bussières, Lozeau a un faible pour le sonnet parnassien ; ses vers, selon Saint-Hilaire, « ne sont pas toujours de la plus haute envolée » mais sont néanmoins rachetés par « un cachet de vérité si intense qu'il faut que l'on s'émeuve en les lisant³⁴ ».

Les deux écrivains envers lesquels Saint-Hilaire se montre le plus élogieux sont toutefois sans conteste Charles Gill et Gonzalve Desaulniers, qu'il présente tous deux comme des modèles dans les genres respectifs de la nouvelle et de la poésie. Selon le critique, Gill a couru des risques en s'appropriant des procédés modernes tels que « le néologisme tant dans le mot que dans l'idée », mais s'est enrichi de leur usage en évitant leur utilisation abusive. Pour ce qui est de la nouvelle, Saint-Hilaire apprécie le psychologisme et la profondeur des personnages de Gill ; il apprécie également son recours à l'étude de caractère, « autre avancée moderne », dit-il, plutôt qu'à l'exploitation d'une intrigue. Chez Desaulniers, ce sont « la pensée délicate et nouvelle, le style châtié, la versification scrupuleusement étudiée, la rime luxueuse, le coloris, le coup de pinceau³⁵ » bien équilibrés qui font l'œuvre d'exception. Saint-Hilaire est d'avis que si les *Soirées du Château de Ramezay* échappent à l'oubli auquel sont condamnées les œuvres d'imitation, ce sera en grande partie grâce à la contribution originale de Desaulniers.

³² Toutes les citations de cette phrase et des deux précédentes proviennent de l'article de Joseph Saint-Hilaire, « Les Soirées du Château de Ramezay », *op. cit.*, 6 mai 1900, p. 3.

³³ Toutes les citations de cette phrase proviennent de Joseph Saint-Hilaire, *Ibid.* Sommes toutes, le jugement formulé par Saint-Hilaire à propos du travail de Nelligan lui est plutôt sympathique, bien que le critique soit visiblement décontenancé par certains traits du caractère et de l'œuvre du jeune poète.

³⁴ Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 27 avril 1900, p. 5.

³⁵ Toutes les citations de ce paragraphe proviennent de l'article de Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 13 mai 1900, p. 3.

Une certaine vision de la littérature

Quoique variées dans le ton et dans la méthode, les différentes critiques littéraires non polémiques présentent certaines convergences au niveau des *valeurs* littéraires qu'elles trahissent, par leur rejet ou leur appréciation récurrente de certains éléments poétiques. Saint-Hilaire fait montre, entre autres, d'une méfiance certaine envers les œuvres dont la forme revêt trop d'importance par rapport à une signification clairement exprimée, à l'Idée qu'il juge nécessaire à la perfection du poème. Ainsi, les poètes d'inspiration parnassienne sont jugés plus ou moins sévèrement selon que leurs pièces sont consacrées à d'éthérées descriptions exotiques (Arthur de Bussières) ou s'appuient sur des matériaux plus solides, idées (Charbonneau) ou sentiments vrais (Lozeau). L'excellence de l'œuvre semble reposer, cependant, sur un juste équilibre entre la signification des vers et le soin de leur expression, entre la vérité du modèle et de la conformité de sa représentation, entre l'usage de procédés nouveaux et la clarté de l'œuvre poétique.

Idée et équilibre sont en effet les maîtres mots de ces critiques et c'est, selon nous, en ce sens que la menace des procédés nouveaux, souvent synonymes de « modernes » dans le discours de Saint-Hilaire, est redoutée. Les susmentionnés « procédés modernes », bien qu'ils constituent une avancée esthétique enviable en offrant « l'inattendu et la nouveauté de l'effet³⁶ », présentent toutefois un danger considérable de dérive de sens, selon le critique. Ces procédés stylistiques sont un peu nébuleusement associés, dans les critiques de Saint-Hilaire comme dans d'autres articles des *Débats*³⁷, à une tentation symboliste néfaste dans la mesure où elle abuserait de mots précieux et de néologismes. La licence sémantique et syntaxique que l'on reproche à ce mouvement semble blesser des susceptibilités nationalistes, puisque l'on craint en fin de course que ces dérives littéraires n'affectent le génie de la langue et sa suprématie nationale.

Les caractéristiques de l'avant-garde parisienne (hermétisme, affectation, etc.) sont également présentées en opposition avec le naturel et la sincérité. C'est pourquoi il importe,

³⁶Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 26 mai 1900, p. 5.

selon Saint-Hilaire, que les écrivains canadiens-français ne s'adonnent pas servilement à l'imitation de leurs modèles, comme le font de trop nombreux jeunes Français qui adoptent la tendance générale en matière d'esthétique et gâchent ainsi leur talent propre :

[...] presque tous ces jeunes [Français] sont des victimes d'une imitation trop servile ; ils se sont réclamés d'une école alors que leur tempérament (*sic*) leur imposait une autre manière de voir. Ils se sont fait violence, ils ont voulu ceindre leur front du même diadème général qu'avait ceint le front du maître qu'ils s'était (*sic*) choisi, et ils ne seront que des ratés alors qu'ils auraient pu en restant eux-mêmes devenir de talentueuses personnalités (*sic*). Et pour en arriver là, ils torturent l'idée, abusent du néologisme, créent la confusion là où la clarté et la sérénité les auraient faits grands³⁸.

* * *

Accordant aux écrivains de la nouvelle génération littéraire un rare espace critique et ridiculisant les poètes dits nationaux, le journal *Les Débats* prend l'exact contre-pied de la réception attendue et révèle une vision de la littérature qui contrevient à l'orthodoxie du milieu littéraire canadien. Les comptes rendus du lancement et la réception des *Soirées du Château de Ramezay* dans la presse démontrent en effet dans la plupart des cas un encouragement débonnaire des lettres canadiennes-françaises qui, bien qu'il en favorise certainement l'essor, s'avère complètement dépourvu de regard critique. Les articles consacrent la plupart du temps leurs illustrations ou mentions à Louis Fréchette et à Wilfrid Larose ; convenus, ils reconduisent des louanges éculées et font plus grand cas des charges administratives que du talent littéraire³⁹.

Les articles polémiques sur Louis Fréchette et Wilfrid Larose détonnent avec cette presse bienveillante et constituent, dans le domaine littéraire, l'équivalent des charges

³⁷ Entre autres dans la chronique de Jean Charbonneau intitulée « Étude littéraire. À propos de langage », que nous analyserons dans le prochain chapitre.

³⁸ Joseph Saint-Hilaire, *op. cit.*, 26 mai 1900, p. 5.

³⁹ Outre la série parue dans *Les Débats*, le seul article relativement sévère — surtout contre l'organisation de l'École — est publié dans *La Presse* (anonyme, « Au Château Ramezay. L'École littéraire présente au public un recueil de ses travaux — un beau volume », *op. cit.*, p. 9) ; il est possible d'imaginer, bien qu'aucune preuve ne confirme cette hypothèse, que cet unique article mitigé soit de la plume de Louvigny de Montigny, qui en a gros sur le cœur contre l'administration du cercle. En effet, Louvigny de Montigny a quitté l'École littéraire en avril 1900 et, comme nous le mentionnons en début de chapitre, a eu maille à partir avec Larose à propos des *Soirées du Château de Ramezay* (cf. supra, p. 64, note 3). À l'époque de la publication de cet article, il est à la veille de quitter *La Presse* pour se consacrer à la direction des *Débats*.

personnelles contre le maire de Montréal, le ministre des travaux publics ou tout autre politicien influent accusé, dans *Les Débats*, d'agir par intérêt. Les jeunes journalistes s'en prennent aux dignitaires de l'École littéraire pour rétablir la juste échelle du mérite en adoptant envers les écrivains reconnus la même indépendance — voire la même insolence — qu'ils professent envers les partis. En littérature comme en politique, ils dénoncent les effets pervers de la loi du plus fort et l'opportunisme des élites qui sacrifient le devoir national à leur profit personnel, comme l'expose Saint-Hilaire dans sa critique de l'œuvre de Charles Gill :

Heureusement, Gill n'est pas comme tant d'autres poètes jeunes et vieux, qui ne sont ce qu'ils sont, que parce qu'ils brûlent du désir d'être nommés lauréats de telle société, médaillés de ci, mentionnés de ça, etc., qui ne fabriquent des vers qu'avec un compas afin de les empêcher de boiter, et ne travaillent qu'en vue de la louange ou de la décoration. Les sublimes et consolantes théories de l'art pour l'art leur sont ignorées⁴⁰.

La série de critiques littéraires non polémiques s'assimile quant à elle moins directement aux positions politiques des *Débats* puisqu'elle ne participe pas du discours dominant de dénonciation mais d'un volet programmatique plus discret. Celui-ci appelle l'épanouissement d'une véritable culture nationale, que les journalistes-écrivains souhaitent alignée sur la France mais imperméable à certaines tendances récentes jugées peu compatibles avec l'authentique « esprit français » (cohérence, clarté de la langue). Contrairement au nationalisme littéraire clérical qui acquerra quelques années plus tard un poids considérable dans l'institution, le désir d'émancipation littéraire manifesté par les rédacteurs des *Débats* n'est pas fondé sur l'exploitation livresque de caractéristiques locales (éloges du paysage, des mœurs canadiennes, etc.). Plutôt que de promouvoir des thématiques propres à l'édification de la littérature canadienne-française, les journalistes misent sur l'originalité bien pensée et bien écrite pour que la nationalité des écrivains fasse la gloire du pays qui les a vu naître.

La réception des *Soirées du Château de Ramezay* par Joseph Saint-Hilaire constitue un véritable microcosme du discours littéraire tenu dans le journal nationaliste. Par son hésitation entre la polémique et la critique proprement dite, elle traduit la tension qui tiraille les poètes entre la fidélité aux valeurs nationales, exacerbées par la situation politique, et leurs

aspirations esthétiques inspirées de la France contemporaine. Les articles de Jean Charbonneau, qui feront l'objet du chapitre suivant, réfléchissent eux-mêmes sur les problèmes du milieu littéraire canadien-français et sur le rôle de la critique au sein des jeunes littératures. Il seront donc l'occasion d'approfondir les enjeux qui fondent l'ensemble des jugements critiques sur les lettres et nous permettront d'explorer plus avant la vision programmatique de la littérature nationale que dévoilent certains articles des *Débats*.

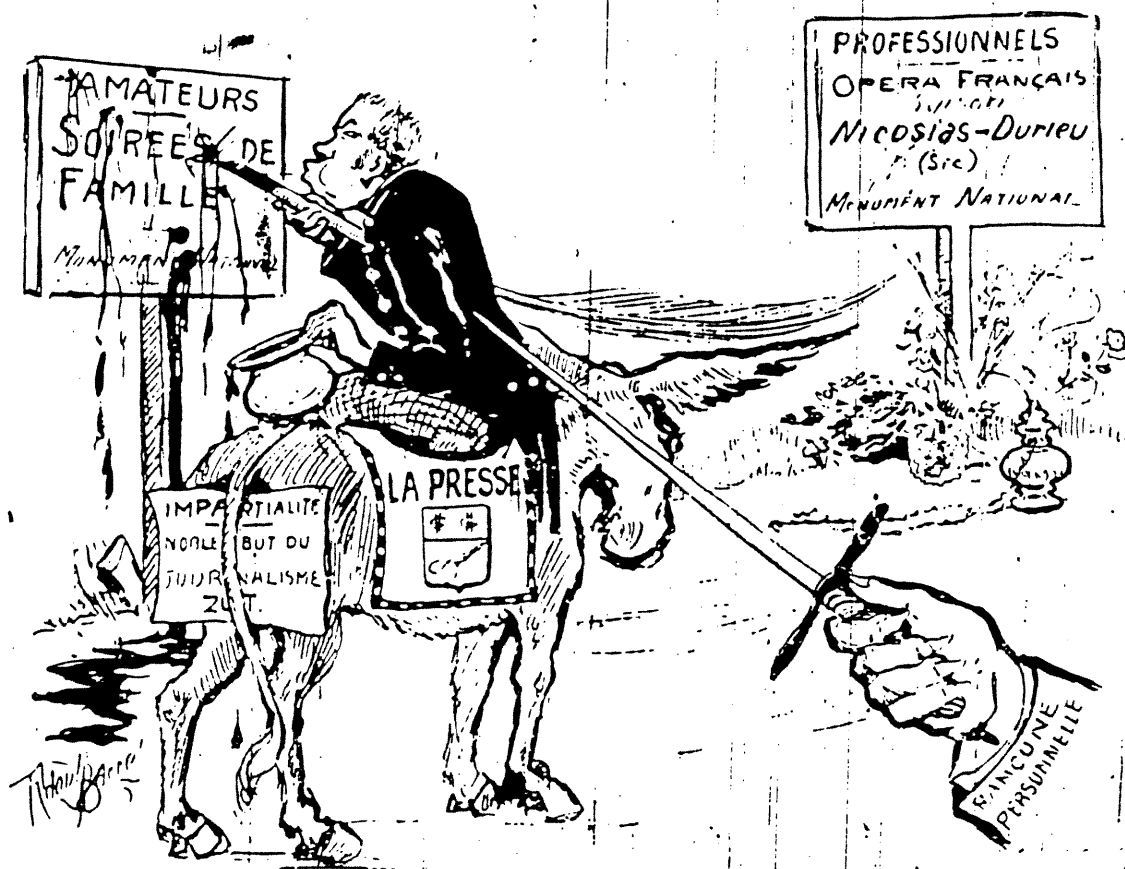
⁴⁰ Joseph Saint-Hilaire, « Les Soirées du Château de Ramezay », *op. cit.*, 26 mai 1900, p. 5.

CHAPITRE 4

Jean Charbonneau critique

(CROQUIS D'ACTUALITÉ)

LE BUT SACRÉ DU JOURNALISTE.



La plume marche comme on la mène.

(Inspiré d'un compte rendu de *La Presse*. — Voir NOTES D'ART.)

Raoul Barré, « Croquis d'actualité. Le but sacré du journaliste »,
Les Débats, 4 mars 1900, p. 6¹.

Chacun déplore l'absence de critique ; mais personne n'ose entreprendre cette tâche difficile et ingrate.

Anonyme, 1872².

Membre fondateur de l'École littéraire de Montréal, Jean Charbonneau n'a que vingt-cinq ans en 1900 alors que le cercle arrive au terme de sa première période d'activité et que la publication du journal *Les Débats* bat son plein. Comédien, critique littéraire érudit et poète philosophe, Charbonneau croit fermement en la vertu civilisatrice de la culture. C'est ce que révèlent les conférences qu'il livre et les études qu'il publie à l'époque, qu'elles soient consacrées à l'histoire de la littérature, au journalisme ou à des événements culturels plus ponctuels.

Au sein de l'équipe de rédaction des *Débats*, alors que plusieurs écrivains se prononcent sur des œuvres récentes sous le pseudonyme collectif de Joseph Saint-Hilaire, Jean Charbonneau fait plutôt office de chroniqueur d'histoire littéraire. Dans le premier article de la série consacrée aux *Soirées du Château de Ramezay*, Saint-Hilaire affirme se

¹ La caricature de Raoul Barré renvoie aux « Notes d'art » où Gustave Comte condamne un critique de *La Presse* qui s'acharne sur un comédien de la troupe Les Soirées de famille : « Cette façon de s'attaquer à un individu [...] prouve qu'il y a quelqu'un à *La Presse* qui jaunit terriblement de notre manière de voir en fait de délicatesse et de courtoisie. Nous ne parlerons plus jamais de cet incident (mauvaise critique répétée d'un comédien par *La Presse*); ce serait donner trop d'importance à la petite colère du contrôleur des ignorantes louanges, distribuées quotidiennement au premier venu, surtout s'il a de l'argent pour payer » (Gustave Comte, « Notes d'art », *Les Débats*, 4 mars 1900, p. 4). Le comédien en question est houspillé pour ses retards répétés au Monument national. Il n'est pas nommé dans l'entrefilet de *La Presse*.

charger « d'étudier » l'ouvrage, laissant « à [son] excellent collègue Jean Charbonneau le soin délicat de chercher, sur la soupe des écrits canadiens, quelque trace d'art, même un cheveu³ ». Le jeune poète s'intéresse toutefois davantage aux « traces d'art » laissées dans l'histoire universelle que dans les ouvrages particuliers, canadiens ou étrangers (il ne publie, pendant l'année étudiée, aucun article qui porte directement sur un livre). Son influence — voire sa présence — est néanmoins tangible dans la critique des *Soirées du Château de Ramezay*. Plusieurs traits de plume de Saint-Hilaire trahissent en effet la démarche intellectuelle de Charbonneau ; les énumérations et filiations d'écrivains français, les références aux courants esthétiques et à la tradition littéraire universelle ou l'emploi d'un vocabulaire littéraire spécialisé, par exemple, rappellent sa démarche, beaucoup plus érudite que celle de la plupart des autres journalistes.

Les textes publiés par Charbonneau sous son propre nom⁴ au cours de la première année d'existence des *Débats* traitent plus généralement de sujets liés à la culture. Bien que consacrés à des objets divers, les articles du jeune critique — comme d'ailleurs sa conférence sur le symbolisme, prononcée lors de la troisième séance publique de l'École littéraire de Montréal — forment un tout d'une cohérence certaine ; ses travaux sont en effet basés sur des prémisses méthodologiques communes et tendus vers une mobilisation culturelle qui en constitue la plupart du temps la conclusion. La dernière partie de notre analyse sera donc dévolue aux études de Charbonneau, qui font elles-mêmes écho à plusieurs autres articles parus dans *Les Débats*, notamment aux « Notes d'art » de Gustave Comte et à la critique des *Soirées du Château de Ramezay* par Joseph Saint-Hilaire.

² Anonyme, « Critique littéraire », *L'Opinion publique*, 15 août 1872, cité dans Manon Brunet, « L'historien Edmond Lareau et la critique littéraire », *La critique littéraire. Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, été / automne 1987, no 14, p. 52.

³ Joseph Saint-Hilaire, « Les Soirées du Château de Ramezay », *op. cit.*, 15 avril 1900, p. 4.

⁴ Jean Charbonneau est le seul chroniqueur qui publie sous son nom véritable plusieurs séries de textes sur la littérature en 1899-1900. D'autres auteurs signent des articles ponctuels, comme Gonzalve Desaulniers, par

Pendant la première année d'existence des *Débats*, les articles publiés par Charbonneau sont au nombre de neuf. Cinq d'entre eux forment une chronique intitulée « Étude littéraire. À propos de langage », publiée du 11 mars au 15 avril 1900. Les autres sont plus ponctuels et abordent des sujets divers : l'Exposition universelle de Paris (« Notes de la semaine. L'Exposition universelle de Paris », 20 mai 1900), le rôle et l'évolution du journalisme (« Notes de la semaine. À propos de journalisme », 29 juillet 1900) et le milieu littéraire canadien-français (« Les vocations. Chronique littéraire », 16 septembre 1900). Nous nous permettrons également une incursion du côté de la conférence « Quelques mots sur le symbolisme », prononcée par Jean Charbonneau à la séance publique du 7 avril 1899 et publiée dans *Les Soirées du Château de Ramezay*. Bien qu'à l'écart de notre corpus, la conférence sur le symbolisme nous permettra d'explicitier les liens entre plusieurs concepts utilisés de façon récurrente mais rapide par Charbonneau, ce qui en rend parfois la compréhension problématique.

Les propos du critique posés, nous nous attarderons à décrire sa méthode d'analyse littéraire et la vision de l'histoire qui se dégage de ses chroniques. Ce sera l'occasion de voir en quoi les articles de Jean Charbonneau soulignent les problèmes du milieu littéraire canadien-français et proposent des solutions à son marasme. La série de chroniques nous permettra enfin d'élucider certaines zones d'ombre qui subsistent lorsque l'on se contente d'étudier les autres critiques littéraires du journal *Les Débats*.

La conférence et les chroniques de Jean Charbonneau

« *Quelques mots sur le symbolisme* »

Présentée devant quelques centaines de personnes et fort célèbre à l'époque, la conférence de Jean Charbonneau tentait de décrire le mouvement symboliste en France depuis la seconde moitié du XIX^e siècle⁵ et d'en éclairer les sources poétiques⁶. Le jeune poète y livrait également sa propre appréciation de la poésie symboliste, envers laquelle il éprouvait de sérieuses réserves⁷. Sa description du mouvement et ses jugements sur les œuvres laissent en effet transparaître une sévère désapprobation : le critique qualifie de « sectes⁸ » les sous-groupes littéraires ; exposant le traitement symboliste de la langue, il parle d' « abus du sens des mots⁹ » et de « vers se [ressentant] du gongorisme et du tour précieux particuliers au style des « ruelles » et des salons littéraires du XVII^e siècle¹⁰ », lesquels ne jouissent pas de sa faveur. De même, l'hermétisme et le mysticisme qui caractérisent le mouvement paraissent plus que suspects à Charbonneau, pour qui l'homme du XIX^e siècle tend plutôt « à se débarrasser des spéculations abstraites et à ne vouloir que

⁵ Charbonneau définit le symbolisme comme « Mysticisme, synthèse des pensées et de l'expression, influence scientifique et son alliance avec le sentiment religieux, affranchissement de la forme orientée vers des effets plus intenses, par des moyens plus rares, retour aux origines » (Jean Charbonneau, « Quelques mots sur le symbolisme », dans [École littéraire de Montréal], *Les Soirées du Château de Ramezay*, *op. cit.*, p. 230). Le critique semble lui-même citer une source qu'il n'identifie pas. Peut-être est-ce Charles Morice, dont sa conférence commente l'ouvrage *La Littérature de tout à l'heure* (1889), selon Marie-Andrée Beaudet et Denis Saint-Jacques dans « Lectures et critiques de la littérature française contemporaine au Québec à la fin du XIX^e siècle » (*op. cit.*, p. 17).

⁶ Selon Charbonneau, le mouvement symboliste s'inspire surtout de trois grands maîtres : Charles Baudelaire, Théodore de Banville et Théophile Gautier.

⁷ Charbonneau suit en cela les plus éminents critiques français de son époque qui, de René Doumic à Ferdinand Brunetière, n'estimaient guère le travail de l'avant-garde symboliste. Le texte de la conférence prononcée par René Doumic le 16 avril 1898 à l'Université Laval de Montréal en rend bien compte, qui discrédite et ridiculise entre autres l'œuvre de Verlaine et celle de Mallarmé (René Doumic, *La poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*, conférences faites à l'Université Laval, à Montréal, les 12, 13, 14, 15 et 16 avril 1989, par M. René Doumic, Montréal, Beauchemin & fils, libraires-éditeurs, 1898, 132 p.). Bien des années plus tard, le critique reviendra à l'étude des symbolistes avec beaucoup moins de réserves.

⁸ Jean Charbonneau, « Quelques mots sur le symbolisme », *op. cit.*, p. 220.

⁹ *Ibid.*, p. 224.

¹⁰ *Ibid.*, p. 230.

l'implacable positivisme dans l'art et dans la science¹¹ ». Le chroniqueur croit en effet fermement aux bienfaits de la démarche scientifique et juge que le symbolisme, obscurantiste, détourne le cours de l'histoire en s'opposant au modernisme¹².

Charbonneau se méfie donc de ces tendances littéraires qui seraient en partie responsables de « l'introduction d'une sorte de cosmopolitisme en France [...] dont, surtout, la belle langue française se ressent¹³ ». Le vocabulaire barbare prisé des symbolistes contribue, selon lui, à détériorer la langue française : « la pureté du langage, qui faisait le caractère du XVII^e, tend à s'altérer, le dictionnaire s'augmente d'anglicismes, d'amalgames, d'idiomes, de composés hybrides, issus des langues mortes ou vivantes¹⁴ ». Charbonneau avertit donc le public contre le cosmopolitisme dont les deux principaux symptômes, la traduction des œuvres étrangères¹⁵ et la tentation de conclure à l'unité des langues et de l'esprit humain¹⁶, constituent un grave danger pour la suprématie nationale du français et l'amour de la patrie.

Le plaidoyer de Charbonneau contre le cosmopolitisme s'inscrit dans la querelle, vive en France depuis les années 1890, entre les partisans et les adversaires du libre-

¹¹ Jean Charbonneau, « Quelques mots sur le symbolisme », p. 228.

¹² Charbonneau doute même que cette esthétique déviante soit retenue par l'histoire littéraire : « Cette tentative personnelle est restée personnelle, et le symbolisme dans l'avenir, se détachera des autres systèmes apparus au XIX^e siècle. Il se détachera d'autant plus qu'il a rendu indépendantes la forme et la pensée, qu'il a fait dominer l'une sur l'autre dans un temps où, surtout, la pensée avait besoin de dominer la forme » (*Ibid.*, p. 239).

¹³ *Ibid.*, p. 250.

¹⁴ *Ibid.*, p. 250.

¹⁵ Charbonneau juge que les chefs-d'œuvre ne peuvent être appréciés que dans leur langue originale : « [...] Shakespeare y perd beaucoup à être traduit, à être joué dans une langue étrangère. *Le Faust*, de Goethe, ne nous donne réellement l'illusion voulue que sur la scène allemande, et nous nous demandons quel effet produiraient les sonnets de Pétrarque ou la *Divine comédie* de Dante, traduits en russe ou en allemand. Autant seraient ridicules, sur la scène anglaise, le *Misanthrope* et le *Tartufe* de Molière, la *Phèdre* et l'*Athalie* de Racine » (*Ibid.*, p. 252).

¹⁶ « [...] vouloir tout ramener à l'unité des langages, dans un siècle où, surtout, nous avons besoin d'affirmer notre caractère national, serait tenter une entreprise chimérique, qui n'aboutirait qu'à diminuer en nous le culte de la patrie, du beau, et du sentiment si profond de l'amour, cet éternel flambeau de la vie » (*Ibid.*, p. 252).

échange intellectuel¹⁷. À la fin du XIX^e siècle, les revues et périodiques français font preuve d'une hospitalité particulière envers la littérature étrangère que promeuvent activement les mouvements d'avant-garde, symbolistes en tête. Les lettres russes, scandinaves et européennes de toutes provenances, d'abord introduites par les petites revues et ensuite plus largement traduites, effectuent en effet une percée fulgurante en France et pénètrent même l'Université et l'École normale¹⁸. Une faction nationaliste s'oppose toutefois à cette intrusion et condamne la tendance de la jeune génération à choisir ses modèles au sein des littératures voisines. À la faveur d'événements politiques qui instaurent une ère de soupçon envers l'étranger (l'affaire Dreyfus, par exemple), une méfiance protectionniste se propage au tournant du XX^e siècle et gagne même la sphère littéraire. Le patriotisme des nationalistes deviendra alors majoritaire et, après une brève lune de miel européenne, la France se montrera à nouveau plus rétive à la concurrence des œuvres étrangères¹⁹.

Bien que la situation socio-politique du Canada soit différente de celle de la France, les arguments de Jean Charbonneau contre les symbolistes comportent une parenté certaine avec cette rhétorique nationaliste. Celle-ci infiltre la majorité des articles du critique des *Débats*, où se retrouvent de façon éparse mais récurrente les thèmes exploités dans la conférence sur le symbolisme : les dangers de la détérioration de la langue, du cosmopolitisme et du symbolisme, la nécessité de conserver les particularités de chaque discipline artistique comme celles des différentes nations.

¹⁷ Sur l'évolution du cosmopolitisme en France, on consultera avec profit l'article de Paul Delsemme, « La querelle du cosmopolitisme en France (1885-1905) » dans François Jost (éd.), *Actes du IV^e congrès de l'Association internationale de littérature comparée*, La Hague / Paris, Mouton & Co., 1966 (Fribourg, 1964), vol. 1, p. 43-47.

¹⁸ Selon Delsemme, Ferdinand Brunetière et Joseph Texte vantèrent avant tous leurs collègues les vertus de l'étude parallèle des littératures européennes, se livrant ainsi aux premiers travaux français de littérature comparée.

¹⁹ « La France allait de nouveau se fermer à l'importation des littératures étrangères. L'enquête littéraire publiée en 1905 par Georges Le Cardonnell et Charles Vellay (Paris, 1905) nous permet de mesurer le recul des idées cosmopolites en France. Les deux enquêteurs eurent à noter les réactions d'une opinion émue par la polémique sur le cosmopolitisme et assez prévenue contre lui. Les temps avaient changé. Sensibilisés par

« *Étude littéraire. À propos de langage* »

Dans les cinq chroniques de la série intitulée « *Étude littéraire. À propos de langage* », Jean Charbonneau aborde successivement les deux éléments qui composent le titre, soit la langue et la littérature. D'abord préoccupé de questions linguistiques, il examine, dans les deux premiers articles, les raisons qui portent la langue à se modifier dans le temps : l'influence « de chaque nation sur chaque nation²⁰ » et le cosmopolitisme. Dans la suite de la série, il abordera des questions plus proprement littéraires dont le point de convergence sera la critique.

Charbonneau définit l'influence de chaque nation sur chaque nation comme la « parenté d'idées, établie par leur croisement (sic), entre elles ; identité des opérations de l'esprit dans l'interprétation du Beau ; similitude de croyances artistiques dont le premier principe est une sorte d'atavisme intellectuel²¹ ». Cette parenté d'esprit, bénéfique en son principe, est la marque des entreprises civilisatrices des grands peuples qui ont pris sous leur aile de petites nations encore peu formées. Passant de l'esprit au langage, Charbonneau affirme que les idiomes subissent également l'influence étrangère, principalement par l'introduction progressive de néologismes. Ces derniers, s'ils enrichissent parfois la langue de nouveaux mots utiles, menacent à long terme l'esprit national qui constitue le génie de chacune. Ainsi, conclut Charbonneau dans son article, il n'y a pas d'ambition plus noble que « de vouloir arrêter ce funeste envahissement [par les néologismes], principe de l'existence d'une langue, mais aussi la cause de son dépérissement²² ».

l'Affaire Dreyfus, inquiets de l'expansion économique de l'Allemagne et des succès de l'idéologie pangermaniste, les Français n'étaient plus d'humeur accueillante » (Paul Delsemme, *op. cit.*, p. 48).

²⁰ Selon la formule de Charbonneau.

²¹ Jean Charbonneau, « *Étude littéraire. À propos de langage* », *Les Débats*, 11 mars 1900, p. 6.

²² *Ibid.*

Le cosmopolitisme donne lieu, dans un second article, à un développement et à une conclusion très similaires : incompatible avec le prestige et le caractère national des peuples, ennemi de la langue et de l'amour de la patrie, « le cosmopolitisme devrait être l'unique préoccupation (*sic*) de nos luttes²³ ». Mauvais dans son essence, il ne peut apporter aucun bénéfice aux nations qui s'en réclament :

[...] son ambition est de se dégager de toute dépendance : il a le monde pour berceau, n'est pas fixé et fait profession de colporter ce qu'une nation étrangère a de plus malsain et de plus antipathique aux croyances et à la langue d'une autre nation²⁴.

Bien qu'il ait parfois inspiré de nouvelles tendances littéraires (l'Allemagne chez Madame de Staël, l'Angleterre chez Chateaubriand), le cosmopolitisme présente donc un danger considérable puisqu'il porte atteinte au caractère propre à chaque peuple.

Aux deux menaces que constituent le néologisme et le cosmopolitisme, Charbonneau propose une antidote en la *critique littéraire*, à laquelle il consacre les trois dernières chroniques de la série. Délaissant la langue pour la littérature et l'abstrait pour le particulier (en l'occurrence la province de Québec), le chroniqueur affirme que la critique littéraire présente le meilleur moyen de garantir la qualité de la langue et de résoudre les problèmes de la littérature canadienne-française.

Consacrant la maturité des littératures nationales, la critique fait figure de guide et sanctionne les œuvres jugées valables. Otage d'auteurs trop vaniteux pour accepter cette saine tutelle, la littérature canadienne-française est en fort mauvaise posture selon Charbonneau et aurait grand besoin du renfort de la critique :

Nous ne sommes plus au temps où l'on portait l'encensoir de l'admiration mutuelle jusqu'à la vanité personnelle de certains cuistres que l'ignorance avait consacrés maîtres, et dont le rôle était d'imposer leur volonté : mais nous sommes à l'heure décisive ou (*sic*) l'abus de confiance nous a fait les juges sévères du présent et du

²³ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 18 mars 1900, p. 4.

²⁴ *Ibid.*

passé. Ne l'oublions pas et n'ayons pas peur de briser les conventions, celles dont les lois s'arrêtent au seuil de la critique²⁵.

Variation sur le thème de l'absence de critique au Canada français, la quatrième chronique expose l'origine et la signification du néologisme « chauvinisme » dans les domaines de la guerre et de la littérature. Alors que le culte des grands militaires au Canada a permis, selon Charbonneau, la conservation du caractère national des peuples anglais et français, le chauvinisme littéraire a créé « une sorte d'individualisme par lequel, chacun se drapant dans un vain orgueil, croupit dans ce que je me permettrai d'appeler la torpeur littéraire²⁶ ». Cette perversion d'une saine admiration pour les grands hommes résulte de l'idolâtrie excessive des héros littéraires ; patriotes et défenseurs nationaux, les auteurs canadiens-français dont Charbonneau décrit le parcours typique (avocats, journalistes, polémistes puis députés) sont devenus des monuments inattaquables dont les œuvres sont automatiquement et unanimement portées aux nues.

La dernière chronique, enfin, se consacre sans ambages aux « cercles d'admiration mutuelle » qu'évoque plus évasivement Charbonneau dans les deux articles précédents. Flatterie réciproque qui permet d'élever des imbéciles au rang de beaux esprits, selon les termes du critique, l'admiration mutuelle apparaît dans les époques de dégénérescence où la nation est épuisée et les « systèmes littéraires²⁷ » agonisent. Pervertissant le milieu des lettres, cette pratique abâtardit l'opinion publique en institutionnalisant les mauvais écrivains, choisis pour soulager des vengeances personnelles ou pour promouvoir des idées plutôt que pour leur talent. Cette complaisance est néfaste pour la littérature nationale comme pour les écrivains eux-mêmes : « Il faut savoir louer avec modération les qualités des autres si l'on ne veut qu'un jour, l'on ne nous cache à nous-même nos défauts pour ne

²⁵ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 25 mars 1900, p. 4.

²⁶ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 1^{er} avril 1900, p. 4.

laisser percer en nous que le ridicule [...]»²⁸ » dit le critique, probablement influencé par son propre statut d'auteur. Ennemie de la qualité, l'admiration mutuelle corrompt, selon Charbonneau, la force et la vitalité qui sont les principaux atouts des terres neuves et des jeunes générations.

Sous le couvert de chroniques littéraires universelles (Charbonneau débute presque tous ses articles par des considérations sur les lettres européennes, depuis l'Antiquité jusqu'au tournant du vingtième siècle), la série d'« Étude littéraire » procède en fait à l'exposition des problèmes de la culture canadienne-française. Chaque article, qu'il traite de la langue ou de la littérature, est en fin de parcours ramené à la dimension locale pour dénoncer des pratiques jugées malsaines (« Nous ne sommes plus au temps où l'on portait l'encensoir de l'admiration mutuelle jusqu'à la vanité personnelle de certains cuistres », etc.) ou pour mobiliser la population (« Il n'y a pas d'ambition plus noble que de vouloir arrêter ce funeste envahissement », etc.). De façon beaucoup moins polémique que Joseph Saint-Hilaire (protégé par son pseudonyme) et sans nommer quiconque, Jean Charbonneau participe donc également à la critique immédiate de l'actualité culturelle canadienne-française, bien que son érudition littéraire en atténue la charge dénonciatrice.

Les articles ponctuels

Dans l'article « Notes de la semaine. L'Exposition universelle de Paris », plus éloigné des préoccupations du Canada français, Charbonneau ne tente rien de moins que d'effectuer la synthèse du XIX^e siècle dont l'Exposition universelle constitue selon lui l'aboutissement. Énumérant les avancées scientifiques, technologiques, philosophiques et artistiques parcourues au cours de ce siècle dont il fait l'apologie, le jeune critique accorde

²⁷ Pour nommer ce que Charbonneau appelle « systèmes littéraire », on parlerait plutôt aujourd'hui de mouvement ou d'école.

une attention toute particulière à la littérature, qui forme pour lui un « résumé de ce qu'est une nation²⁹ ». En dressant le portrait des innovations du XIX^e siècle, il rend surtout hommage à la France, hôte de l'événement et mère de la patrie canadienne-française : « Saluons ce Paris lumière, le champ des vastes conceptions et des pensées sublimes ! Saluons-le respectueusement parce qu'il est le cœur de la France et que le cœur de la France est celui de notre mère !³⁰ ».

Dans « Notes de la semaine. À propos de journalisme », Charbonneau convoque à nouveau la tradition métropolitaine, cette fois pour dresser l'histoire du journalisme, profession capitale dans l'évolution du XIX^e siècle. Cette histoire est cependant moins glorieuse, puisque « l'extension prodigieuse [de la presse], d'un grand secours pour le progrès, a eu aussi, à diverses époques, des résultats funestes pour les littératures³¹ ». En effet, les journalistes n'ont pas toujours été du calibre des Victor Hugo, Lamartine, Thiers et compagnie et une presse de bas étage, animée par de piètres rédacteurs, présente de graves dangers pour la langue française et pour l'éducation populaire. La « marchandisation » du journalisme (au service du portefeuille plutôt que des idées) ainsi que l'avènement de la presse à sensation nuit à la « mission grandiose » qui, selon Charbonneau, est celle de tout rédacteur consciencieux, soit « le progrès par l'amour du Beau³² ». Plus dangereuse encore est la presse symboliste qui, admirée des jeunes en ce dernier quart de siècle, corrompt la mission du journalisme en brouillant la pensée et la langue elle-même :

La langue française défendue d'une manière si chevaleresque depuis cent ans, allait être atteinte dans ses affections les plus chères ; le cosmopolitisme allait tout envahir ; les journaux devenaient le siège d'une littérature étrange, d'un idiome

²⁸ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 15 avril 1900, p. 2.

²⁹ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *Les Débats*, 20 mai 1900, p. 8.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. À propos de journalisme », *Les Débats*, 29 juillet 1900, p. 3.

³² *Ibid.*

composé de mots hybrides, d'expressions hétéroclites, d'un langage de boulevard « argotin » et détestable. Mais ce qui surtout devenait le plus à craindre, c'était l'extension prodigieuse que prenait cette nouvelle langue anti-nationale. Rien n'était plus déplorable, surtout quand l'on savait que ce mouvement funeste avait pour principe initiateur la presse, celle qui doit être la première à défendre les intérêts nationaux³³.

Cosmopolite, hybride, hétéroclite, « argotin », anti-national ; le spectre des possibles corruptions de la langue hante Charbonneau, qui se désole de la légèreté de certains journalistes. Pour lui en effet, les professionnels de la plume ont des responsabilités à assumer devant leur nation. Protecteurs de la langue et interprètes de la marche de l'histoire, les journalistes doivent guider et assister le peuple dans toutes les phases de sa destinée.

La troisième chronique ponctuelle de Charbonneau, intitulée « Les vocations. Chronique littéraire », aborde un sujet visiblement sensible pour l'auteur : la dépréciation de l'activité artistique par le milieu canadien-français. Le jeune critique y déplore notamment l'absence d'institutions culturelles qui permettraient aux jeunes qui se sentent une vocation d'étudier les arts et d'y faire carrière. Étonnamment, il condamne de la même façon le mercantilisme nord-américain et l'éducation classique de la province, qui lui semblent tous deux mener la jeunesse aux carrières libérales ou commerciales au détriment des choses de l'esprit³⁴. Le jeune critique craint que ce « triomphe de la matière sur l'intelligence³⁵ » ne consacre la marginalisation de la culture et n'ait des conséquences à long terme sur la vitalité de la nation : « Infailliblement donc, il arrivera ceci : le peuple crouissant dans une ignorance due à sa position sociale, à la coupable négligence de ses

³³ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. À propos de journalisme », *op. cit.*, 29 juillet 1900, p. 3.

³⁴ Jean Charbonneau décrit ainsi l'esprit mercantile qui empêche l'épanouissement des arts au Canada : « Tout d'abord, il n'y a pas à choisir : l'éducation classique mène infailliblement aux carrières libérales. Voulez-vous être peintre ? Il n'existe pas chez nous d'école des beaux-arts ; et à cause de cela, les appréciateurs se font absents. Voulez-vous être littérateur ? Le mercantilisme est la pierre d'achoppement pour les choses de la plume et l'art d'écrire se borne au journalisme militant qui se paie au prix de l'argent » (Jean Charbonneau, « Les vocations. Chronique littéraire », *Les Débats*, 16 septembre 1900, p. 5).

³⁵ *Ibid.*

gouvernants, et méconnaissant les choses de l'art, restera stationnaire. Or, un peuple qui n'avance pas est un peuple mort³⁶ ». Progrès et « lumières de la science » sont des termes similaires dans le discours de Charbonneau ; il souhaite donc que la connaissance, au même titre que la lutte pour les droits, soit reconnue au Canada français comme garantie de liberté individuelle et collective.

Dans tous ses travaux, Charbonneau manifeste donc un souci pour la conservation de la qualité de la langue française qui le porte à rejeter les tendances qui lui semblent menaçantes à cet égard. Il attribue un grand rôle aux différents interprètes de la société (critiques, journalistes, professeurs), dont la science permet de prévenir les incartades de l'histoire. Si Charbonneau aborde des thèmes semblables dans toutes ses études, il les traite également de manière similaire ; sa méthode d'analyse et son utilisation des exemples européens sont ainsi révélateurs à la fois de sa vision de l'histoire et de la visée critique qui point dans tous ses articles.

Méthode de Charbonneau

La généalogie évolutive

Les articles du jeune critique des *Débats* sont traversés par l'idée que la décadence et la corruption des choses (de la langue, des mouvements littéraires, du chauvinisme national ou de tout autre phénomène) est causée par l'excès de leurs propres principes³⁷.

Dans presque tous ses textes, le critique convoque en effet des autorités intellectuelles qui

³⁶ Jean Charbonneau, « Les vocations. Chronique littéraire », *op. cit.*, 16 septembre 1900, p. 5.

³⁷ En guise d'exemple, cet extrait qui illustre les méfaits causés par l'excès de principes bénéfiques au départ : « Dans tout ce qui nous entoure, la cause d'un perfectionnement peut aussi être une cause de décadence. Tels, par exemple, les systèmes littéraires en France depuis Louis XIV sont-ils tombés par l'abus de ce qui avait fait leur force. Tel le classicisme a-t-il fini dans les « ruelles » et dans les salons littéraires du XVIII^e siècle, par l'abus de ses grandes qualités. Tel le romantisme est-il tombé par l'abus des circonlocutions, des métaphores et des antithèses, si vous le voulez mieux, par cette ostentation du « moi haïssable » dont parlait Pascal. Tel le naturalisme se meurt-il victime de ses procédés d'art, dont, toujours par abus, il a faussé les éléments » (Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 11 mars 1900, p. 6).

affirment les méfaits du laisser-aller, voire d'une trop grande liberté (il cite entre autres le linguiste Philarite Charles (*sic*)³⁸, Montesquieu³⁹ et Voltaire⁴⁰). Cette idée est typique des travaux du critique français Ferdinand Brunetière⁴¹, qui constitue l'horizon théorique principal des articles publiés par Charbonneau dans *Les Débats*⁴².

La méthode de Jean Charbonneau qui consiste à retracer, dans l'histoire universelle, l'évolution de chacun des objets auxquels il s'attache (le chauvinisme, l'admiration mutuelle, la critique littéraire, le journalisme, etc.), est influencée de manière générale par la « généalogie évolutive » de Brunetière. Inspirée des sciences naturelles, cette approche repose sur une vision évolutionniste de l'histoire selon laquelle les événements du passé engendrent ceux du présent⁴³ suivant la logique de l'évolution de la pensée dans le temps. Ce mouvement progressif est l'objet réel de l'historien, qui sélectionne les événements et les personnages historiques en fonction de son interprétation de la marche du temps : « Essayer de saisir et de déterminer la nature, la direction, la force, le caractère de ce

³⁸ Il s'agit en fait de Philarète Chasles : « Donner une liberté effrénée aux mots, à leur vagabondage, à leur mixtion, à leur alliance, à leur caprice, serait exposer un idiome au plus grand malheur qui puisse lui arriver, à la perte de son caractère propre, à la ruine de son génie » (Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 11 mars 1900, p. 6).

³⁹ « Tous les gouvernements ont péri par l'abus en leur principe » (Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 1^{er} avril 1900, p. 4).

⁴⁰ « L'abus est le vice attaché à tous les usages, à toutes les lois, à toutes les institutions des hommes » (*Ibid.*).

⁴¹ Rappelons que Brunetière avait prononcé plusieurs conférences à Québec et à Montréal en 1897 (voir Antoine Compagnon, « Brunetière au Québec », *Études françaises*, vol. 32, no 3, automne 1996, p. 115-126).

⁴² Les travaux de Brunetière marquent toujours les écrits de Charbonneau une quinzaine d'années plus tard, et notamment l'ouvrage *Des influences françaises au Canada* : « À propos, savez-vous de quoi le romantisme est mort ? Selon Brunetière, « il est mort de l'exagération de son propre principe, et les raisons de sa décadence ne le sont devenues qu'après avoir commencé par être celles de son ascendant et de son triomphe » (Jean Charbonneau, *Des influences françaises au Canada*, *op. cit.*, t. II, p. 260).

⁴³ « Il y a une filiation des œuvres ; et en tout temps, en littérature comme en art, ce qui pèse du poids le plus lourd sur le présent, c'est le passé. Mais tandis que, comme dans la nature, on croirait que le semblable engendre toujours le semblable, il n'en est rien, et l'évolution suit son cours ; de même, tandis qu'on ne croit aussi qu'imiter ou reproduire le passé, un sourd mouvement s'opère dans les profondeurs de la vie, dont on ne voit rien paraître à la surface, qui n'en agit pas moins, et dont on est un jour tout étonné d'avoir à reconnaître qu'en l'espace de quelques années il a tout renouvelé, tout transformé, tout acheminé du semblable au contraire » (Ferdinand Brunetière, « La doctrine évolutive et l'histoire de la littérature », reproduit dans Robert Melançon, Élisabeth Nardout-Lafarge, Stéphane Vachon, *Portatif d'histoire littéraire*, Paragraphes, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1998, p. 134).

mouvement, tel est l'objet que se propose la méthode évolutive⁴⁴ ». Cette vision de l'histoire, qui privilégie le mouvement général de la pensée plutôt que les objets historiques particuliers, réserve donc un rôle primordial au critique lui-même. Analyste et interprète du mouvement du temps, il juge les événements, évalue leur pertinence dans la marche temporelle et constitue une sorte d'oracle puisqu'il connaît, grâce à sa science, la direction globale de l'évolution⁴⁵.

En bon émule de Brunetière, Charbonneau se livre, dans ses études, à de savantes synthèses de l'histoire — celle de la littérature surtout, bien qu'il s'aventure parfois dans les autres champs de la culture pour établir l'histoire du journalisme, de la science, de la philosophie ou des arts. Servi par des lectures nombreuses et apparemment pertinentes, Charbonneau utilise un vocabulaire littéraire et esthétique spécialisé, et connaît les grands courants de l'histoire (surtout du XIX^e siècle). Les énumérations d'écrivains et de penseurs qui constituent l'essentiel de ses analyses historiques sont cependant quelque peu anarchiques et les synthèses paraissent parfois douteuses, reposant presque uniquement sur l'argument d'autorité que constitue la nomination de grands hommes. Un exemple parmi d'autres de ces synthèses rapides :

Pendant que Dumas père et George Sand emportent l'imagination, Alfred de Musset chante l'amour, Alfred de Vigny, enfermé dans sa « tour d'ivoire », poétise la mélancolie hautaine et matérialiste : Leconte de Lisle fait de l'exotisme, Balzac prêche l'idéalisme, Dumas fils transforme le théâtre et Gustave Flaubert impose à l'univers sa réputation indiscutable de psychologue transcendant. Et de tous ces écrivains le XIX^e siècle surgit dans toute sa majesté : c'est le Romantisme avec Hugo : c'est l'école Parnassienne avec Leconte de Lisle, Gautier, Baudelaire et Théodore de Banville : c'est le Naturalisme avec Flaubert, Dumas fils, Maupassant, les Goncourt et Daudet ; c'est le Décadentisme avec Verlaine et Mallarmé ; et c'est,

⁴⁴ Ferdinand Brunetière, *op. cit.*, p. 134.

⁴⁵ Cette position presque anhistorique du critique permet à Charbonneau d'énoncer, par exemple, que le symbolisme s'est fourvoyé parce qu'il ne comprend pas la marche de l'histoire : « il [le symbolisme] a rendu indépendantes la forme et la pensée, qu'il a fait dominer l'une sur l'autre dans un temps où, surtout, la pensée avait besoin de dominer la forme », ou « vouloir tout ramener à l'unité des langages, dans un siècle où, surtout, nous avons besoin d'affirmer notre caractère national, serait tenter une entreprise chimérique » (cf. supra, p. 86, notes 12 et 16), etc.

bientôt après, la fusion de toutes les intelligences tendant par un suprême effort vers l'unique Bauté (*sic*) avec la génération qui se lève !⁴⁶.

Dans certaines de ses synthèses de l'évolution historique, Charbonneau a ainsi tendance à énumérer des artistes (en les qualifiant chacun d'une épithète) ou des courants esthétiques plutôt qu'à formuler une interprétation de la sériation qu'il propose. Les objets choisis y sont juxtaposés comme si les transitions allaient de soi ; le critique néglige alors le mouvement de l'histoire, ne s'attachant qu'à ses manifestations. Dans certaines autres chroniques toutefois, Charbonneau explicite davantage la progression de l'histoire. Singulièrement, il tend alors à attribuer à la littérature, à la langue ou à la pensée une conscience voire une volonté propre :

Voyez plutôt l'orientation visiblement déterminée de la pensée. Elle s'acharne à concilier les systèmes et les idées avec l'éclectisme de Victor Cousin. Après avoir subis (*sic*) l'influence de la jeune Allemagne et de presque toutes les philosophies étrangères, encore sous le coup de l'étonnement devant les génies transcendants des Kant et des Hegel, elle préconise l'altruisme de Comte, saisit au vol les utopies de Schopenhauer, se heurte aux rêves gigantesques, mais chimériques de Renan, pour s'arrêter au positivisme ou au matérialisme, si vous l'aimez mieux. Elle base sa philosophie sur la vérité des faits : elle « donne au jugement un fondement objectif » : elle ne veut plus que le palpable, que la nature vivifiée par l'humanité. Son rêve sera réalisé par le triomphe de la matière sur l'abstraction⁴⁷.

Parmi la kyrielle de tendances esthétiques ainsi évoquées par le critique, il est assez difficile de déterminer lesquelles obtiennent son assentiment. Charbonneau s'enthousiasme en effet presque également pour chacun des courants dont il se fait le chroniqueur, même s'ils sont parfois peu compatibles. L'expression « triomphe de la matière sur l'abstraction » par exemple, présentée plus haut comme la quintessence de la pensée du XIX^e siècle, figure

⁴⁶ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *op. cit.*, 20 mai 1900, p. 8. L'enthousiasme de Charbonneau pour la fusion des intelligences paraît ici étonnant, puisqu'il s'applique partout ailleurs à mettre le lectorat en garde contre cette tentation. Le critique semble ainsi ne pas toujours accorder la priorité à ses propres jugements, et les citations qu'il utilise (ou les conclusions qui paraissent tirées de ses lectures) sont parfois contradictoires entre elles.

⁴⁷ Signalons que cette profession de foi matérialiste est suivie d'une concession religieuse : « dans cet indicible mélange de système (*sic*) ou (*sic*) toutes les philosophies sont comparées à toutes les sciences, une seule religion reste debout majestueuse et fière, victorieuse dans la lutte : le christianisme. Mais la science ne

presque intégralement dans l'article « Les vocations » (« triomphe de la matière sur l'intelligence ») pour condamner cette fois la logique marchande nord-américaine. Toutefois, dans la plupart des chroniques, la volonté historique présentée par Charbonneau tend vers une victoire toute positiviste du réel et de l'objectif — sauf lorsqu'elle se trouve en butte à la mystique symboliste, que le critique considère visiblement comme une imposture moderne.

Utilisation de l'histoire : de la vieille Europe au Canada français

Bien que Jean Charbonneau évoque à plusieurs reprises des périodes de décadence dans la tradition (lorsque les mouvements littéraires, mourants, sont appelés à être remplacés par leurs successeurs⁴⁸), son utilisation de l'histoire de l'Europe est généralement quelque peu triomphaliste. Les articles du critique des *Débats* glorifient presque invariablement la tradition européenne ; lorsqu'ils ne se terminent pas, comme les « Notes de la semaine » sur l'Exposition Universelle, par un grandiloquent éloge de la France, ils enfilent en longues litanies les génies de son histoire et les innovations qui en illustrent la grandeur.

Dans l'optique de Charbonneau, la société canadienne-française fait bien piètre figure en regard de l'achèvement atteint par les vieux pays, notamment au chapitre du « progrès ». C'est visiblement ce qu'il veut rendre tangible dans la plupart de ses articles, et en particulier dans la série d'« Étude littéraire ». En effet, le critique y convoque systématiquement le modèle idéal de l'histoire européenne⁴⁹ pour y comparer celle du

doit pas en rester là » (Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *op. cit.*, 20 mai 1900, p. 8).

⁴⁸ Cf. *supra*, p. 94, note 36.

⁴⁹ Le mouvement symboliste constitue la seule dérogation à cette vision triomphale de l'Europe, qui contrevient, par son hermétisme et son mysticisme, à la clarté et au caractère scientifique du positivisme. Ainsi, dans son article sur le journalisme, Charbonneau se fait plus sévère envers la presse européenne

Canada et prévenir le lecteur contre une décadence déjà amorcée au pays (corruption de la langue française par l'introduction de néologismes de mauvais aloi et l'influence néfaste du cosmopolitisme, corruption du milieu littéraire par l'absence de critique et par l'érection en système de l'admiration mutuelle qui consacre le triomphe de poètes fats et vaniteux).

Conséquence d'une liberté excessive, la dégradation de ces éléments centraux de l'identité canadienne-française résulte de l'abus de principes au départ bénéfiques (les néologismes pour la langue, le chauvinisme pour la littérature⁵⁰). Ce laisser-aller aurait pu être évité et pourrait encore être contenu, serions-nous tentés de dire d'après les appels à la mobilisation de Charbonneau. Sous la poigne d'une nouvelle critique, la phase de dépérissement décrite par le chroniqueur des *Débats* pourrait n'être qu'un passage pénible mais nécessaire vers une phase de renouveau, à l'instar des détériorations passagères qui affectent épisodiquement toutes les sociétés progressives. Renouveau dans les arts, qui verraient succéder une nouvelle génération d'auteurs de mérite aux orgueilleux pontifes, renouveau dans la langue française qui, comme au XVII^e siècle, pourrait subir une épuration bénéfique, et renouveau dans la science, surtout, qui prendrait son essor avec la naissance d'une véritable critique.

Importance de la critique littéraire

La critique, cette science de la connaissance qui « donne au jugement un fondement objectif⁵¹ », *dixit* Charbonneau, est en effet le recours invariablement préconisé. Bien que

qu'envers la canadienne, puisque la dégradation du journalisme lui semble en partie attribuable à la mauvaise influence de la presse symboliste.

⁵⁰ Suivant le postulat méthodologique de Charbonneau (la corruption par l'excès), les néologismes et le chauvinisme sont les fondements respectifs de la vitalité de la langue et de la fierté nationale.

⁵¹ Selon Brunetière, l'objectivité de la généalogie évolutive est l'un des moyens de garantir le caractère scientifique de la critique : « La grande utilité de la méthode évolutive sera, dans l'avenir, d'expulser de l'histoire de la littérature et de l'art ce qu'elles contiennent encore de « subjectif », et ainsi, de conférer aux jugements de la critique l'autorité qu'on leur a refusée jusqu'ici » (Ferdinand Brunetière, *op. cit.*, p. 139).

certaines maladresses accusent des incohérences parfois déconcertantes⁵², l'esprit général qui préside à la rédaction des articles de Charbonneau est toujours constant. Dans l'ensemble des chroniques, le critique des *Débats* fait la promotion d'une posture analytique générale qui, pour lui, s'impose dans tous les champs du savoir et au premier chef en littérature.

En effet, l'action de la critique, « science universelle du grammairien », n'est pas circonscrite pour Charbonneau : « le champ de ses investigations est sans limite, dit-il, elle embrasse tout et ne s'effraye pas même devant les problèmes les plus abstraits⁵³ ». De façon plus évidente en littérature, il fait l'apologie du caractère scientifique de la critique du XIX^e siècle, lequel s'oppose à la fois au stérile discours sur les lettres tenu aux époques passées (aux commentaires de la Renaissance, par exemple) et aux milieux littéraires chaotiques régis par des règles étrangères à la raison (l'admiration mutuelle au Canada français) :

Positive dans ses théories, ayant scruté la vie et les consciences, ayant identifié la psychologie à l'Art, la critique du XIX^e siècle, dans son enquête, ne se borne plus à des généralités. Elle passe de la synthèse à l'analyse et de l'analyse à la synthèse, du particulier à l'universel et de l'universel au particulier. Elle fixe les idées et les œuvres et, avec Hipolythe (*sic*) Taine, elle donne au jugement critique un « fondement objectif »⁵⁴.

Suivant cette logique, Charbonneau attribue toutes les qualités de la critique à la profession de journaliste dont il décrit l'action en termes extrêmement similaires à sa définition du jugement scientifique en littérature : « Par son éloquence et sa persuasion, il [le journalisme] ramène le triomphe de la lumière et de la liberté. Il assigne au siècle sa responsabilité dans l'histoire, lui fait voir la dignité de son nom, la grandeur de son titre. Il classe les événements, pondère les faits, donne à chaque génie sa place d'honneur⁵⁵ ».

⁵² Nous pensons ici à l'emploi contradictoire des mêmes formules et aux apologies inconséquentes de courants esthétiques que nous avons déjà soulignés.

⁵³ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 25 mars 1900, p. 4.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine, À propos de journalisme », *op. cit.*, 29 juillet 1900, p. 3.

Enfin, dans la chronique « Étude littéraire. Les vocations », Charbonneau assimile à nouveau l'intelligence et les lumières de la science à la liberté pour déplorer cette fois l'absence d'institutions canadiennes-françaises aptes à développer chez les jeunes le goût du Beau et la faculté de juger qui procurent une telle liberté d'esprit. En brimant les jeunes vocations artistiques et en condamnant le peuple à l'ignorance, l'étroitesse du milieu montréalais entrave même ses droits fondamentaux : « [...] La véritable liberté, sachez-le, ne réside pas seulement dans la lutte pour le maintien des droits, elle existe dans la société où, précisément, il est possible à l'homme bien pensant de marcher sans entrave vers la lumière et le progrès !⁵⁶ ».

Plus qu'une approche des productions culturelles, la critique constitue donc pour Charbonneau une activité universelle et essentielle à l'esprit humain, la condition d'accès à un degré supérieur de civilisation : « l'homme n'est réellement grand, dit-il, que dans l'étude des choses ayant servi la cause de l'humanité⁵⁷ ». Le progrès — si capital pour lui — de l'individu et de la collectivité repose donc sur la capacité d'analyser l'histoire de l'humanité et de la comprendre suffisamment pour orienter convenablement l'avenir. Bien que propre à l'homme, cette habileté n'est pas innée mais acquise au prix d'une longue formation aux choses de l'intelligence. C'est pourquoi le critique est si précieux à sa collectivité, lui qui maîtrise la méthode analytique et connaît les grands mouvements historiques. Il sert à la fois de guide et d'éducateur populaire, prodiguant ses conseils et enseignant aux lecteurs les rudiments du jugement esthétique : « Le peuple a besoin d'être guidé. [...] il est impuissant à reconnaître le mérite d'une époque littéraire ou d'un

⁵⁶ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *op. cit.*, 20 mai 1900, p. 5.

⁵⁷ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine, À propos de journalisme », *op. cit.*, 29 juillet 1900, p. 3.

écrivain. Il aime qu'une voix amie le conduise à travers le champ si vaste de l'intelligence et du cœur⁵⁸ ».

Le critique est également nécessaire au milieu plus restreint de l'art. Guide éclairé responsable de la progression de la littérature, elle est essentielle, au même titre que la création, à l'existence d'une tradition artistique nationale :

Deux catégories d'esprits apparaissent sur la terre : l'un créateur d'œuvres, l'autre juge et classificateur des productions du génie. L'un ne va pas sans l'autre : ils se complètent, s'unifient et une littérature est à l'apogée de sa grandeur quand ces deux puissances motrices se rencontrent dans le domaine de l'art⁵⁹.

C'est pourquoi Charbonneau juge très importante la collaboration entre les auteurs et la critique. Par la promotion constante d'un jugement objectif, le chroniqueur des *Débats* souhaite ébranler le règne des écrivains autosuffisants en partie responsables, selon lui, de la stagnation des lettres canadiennes-françaises. L'attitude des auteurs n'est toutefois pas l'unique cible de Charbonneau, lequel suggère des modifications beaucoup plus substantielles des assises du milieu littéraire. Pour renouveler un système indifférencié où les patriotes assument la défense de la nation sur tous les fronts, il en appelle à une spécialisation des pratiques artistiques. Régie par une critique professionnelle et étudiée dans des institutions aménagées à cette fin⁶⁰, une littérature nouvelle serait à même d'illustrer la langue et l'esprit du peuple canadien-français dans des formes aussi « avancées » que celles des autres nations modernes.

* * *

⁵⁸ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 15 avril 1900, p. 2. Les mentions de l'utilité du critique pour sa collectivité sont nombreuses dans les chroniques de Charbonneau. Par exemple : « Le peuple est comme l'individu : son intelligence se développe graduellement et il a besoin pour cela d'observation, de conseils et d'étude [...] » (Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *op. cit.*, 20 mai 1900, p. 5).

⁵⁹ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 25 mars 1900, p. 4.

⁶⁰ C'est ce que Charbonneau réclame dans l'article « Les vocations. Chronique littéraire ».

Les études de Jean Charbonneau rappellent à bien des égards les préoccupations des autres critiques d'actualité littéraire du journal *Les Débats*. La ressemblance avec le programme des « Notes d'art », en particulier, est frappante : comme Gustave Comte, Charbonneau prône l'essor d'une véritable critique pour remédier au « peu d'avancement de l'esprit en matière artistique⁶¹ ». Cette vision positiviste du rôle de la critique témoigne de la lutte commune des deux journalistes contre l'admiration mutuelle et la corruption du discours de presse⁶². Les chroniques de Charbonneau font également écho à la plupart des jugements portés par les écrivains qui partagent la signature de Joseph Saint-Hilaire dans le cadre de la critique des *Soirées du Château de Ramezay* ; ces derniers exprimaient également leur méfiance envers les néologismes, l'hermétisme et le symbolisme et en rajoutaient, dans leurs critiques polémiques, contre les orgueilleux pontifes du milieu littéraire canadien-français.

Plus explicites que les commentaires de Saint-Hilaire, les études de Charbonneau permettent de saisir les liens qui, dans l'esprit de ces journalistes, unissent les néologismes et le mouvement symboliste au cosmopolitisme contre lequel ils sont fortement prévenus⁶³. La conférence et les articles démontrent que la conception de la littérature nationale de Charbonneau est centrée, en dernière instance, sur la conservation de la qualité de la langue qui paraît menacée par la poétique symboliste. Toutefois, ses réserves envers l'avant-garde poétique ne se restreignent pas au seul niveau linguistique ; le mysticisme symboliste s'accorde mal, en effet, avec le progrès et la scientificité dont il se réclame. Le critique des *Débats* envisage difficilement de nouvelles tendances sciemment en marge du sens de

⁶¹ Gustave Comte, *op. cit.*, 3 décembre 1899, p. 3 (cf. introduction, p. 16).

⁶² La caricature de Raoul Barré, en couverture de ce chapitre, illustre bien la corruption du discours de presse que combattent les journalistes des *Débats* (versement de pots-de-vin aux critiques d'art, discours guidé par la rancune personnelle, conformisme du jugement).

⁶³ Comme nous l'avons vu au cours de ce chapitre, le cosmopolitisme est condamné pour son ouverture aux littératures étrangères qui paraît néfaste à l'essor des lettres nationales, pour son incitation à la corruption de

l'histoire, et les incursions du côté de l'hermétisme ou de l'occulte semblent représenter pour lui une fantaisie inconciliable avec le discours savant de la critique littéraire.

Les propos de Charbonneau sur l'admiration mutuelle permettent par ailleurs d'approfondir la compréhension de la veine polémique qui parcourt le discours sur la littérature des *Débats*. Moins directement influencées par la politique, les chroniques apportent une lumière nouvelle aux motifs thématiques exploités dans ses articles polémiques. Ainsi, les reproches envers la vanité et la suffisance de Louis Fréchette, par exemple, participent plus généralement de la condamnation de la reconnaissance littéraire fondée sur l'admiration mutuelle. De même, la ridiculisation de l'entreprise expansionniste du poète national (traduction d'un recueil de contes, composition d'odes pour la reine d'Angleterre) apparaît sous un autre jour dans l'optique du rejet d'un cosmopolitisme nuisible à la qualité de la langue française. Les rancœurs exprimées par la polémique paraissent ainsi concomitantes d'un réquisitoire plus critique, et les conflits de générations littéraires se superposent aux divergences politiques.

Les chroniques de Charbonneau constituent donc une pièce maîtresse qui permet d'interpréter plus globalement l'ensemble des articles publiés dans *Les Débats* sur la littérature. En conclusion, nous mènerons plus loin cette réflexion générale en s'interrogeant sur la conception de la littérature nationale que révèle ce discours. Parmi tous les aspects qui émergent de nos analyses, les rapports qu'entretiennent les journalistes-écrivains avec la politique et avec la littérature française nous apparaissent les plus révélateurs de leur vision de la littérature nationale, vision qui semble liée à l'état du champ littéraire de leur époque.

CONCLUSION

LE RENOUVEAU



Dessin et composition de M. RAOUL BARRÉ.

Dans le monde compliqué et souvent incestueux des petites revues, les choses ne sont pas toujours transparentes. Bien des obscurités subsistent quant aux vraies motivations des uns et des autres, quant à leurs préférences et à leurs goûts.

Michel Pierssens et Roberto Benardi, 1996¹.

La tendance à la spécialisation à laquelle participe le discours de Jean Charbonneau est tangible dans le monde culturel canadien-français de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Une certaine institutionnalisation des pratiques littéraires s'y s'opère alors, notamment avec la création de cercles associatifs officiels² et de journaux qui effectuent une promotion assidue de la littérature nationale³. La valorisation du discours critique professionnel et la revendication de lieux d'enseignement artistique témoignent également du désir de voir la littérature accéder à une plus grande maturité. Portées par de petits noyaux d'individus, ces initiatives sont toutefois conçues pour implanter une tradition artistique (de production et de réception) plutôt que pour encadrer une production nationale déjà florissante. Cette antériorité des structures sur les œuvres est l'un des grands paradoxes de la littérature québécoise dont l'institution, selon Gilles Marcotte, « précède les œuvres,

¹ Michel Pierssens et Roberto Benardi, « L'Écho des jeunes : une avant-garde inachevée », *Études françaises*, vol. 32, no 3, automne 1996, p. 50.

² La Société royale du Canada (1881), l'École littéraire de Montréal (1895) ou la Société du parler français au Canada (1902), par exemple.

³ Une multitude de revues et de journaux voient le jour depuis la seconde moitié du XIX^e siècle ; mentionnons, à titre d'exemples, *La Revue canadienne* (1864), *L'Opinion publique* (1870), *Le Monde illustré* (1884), *Le Parler français* (1902), *Le Terroir* (1909), etc.

[...] se crée dans une indépendance relative par rapport aux œuvres, [...] a préséance sur les œuvres⁴ ».

Si le processus d'institutionnalisation de la littérature canadienne-française paraît bien amorcé à l'époque des *Débats*, celui de son autonomisation nous semble toutefois moins évident. Avec l'implantation de ces nouvelles pratiques qui favorisent l'essor des lettres, la littérature est certes moins directement soumise au contrôle des autres champs d'activités — et surtout au champ politique, lequel constitue, dans le Canada français des années 1900, un champ de pouvoir bien plus accessible que celui de l'économie. Cependant, comme nous avons tenté de le démontrer tout au long de ce travail, la littérature canadienne-française est toujours souterrainement bridée par la valeur nationale qu'on lui attribue et dont le rôle de ciment social favorise tout sauf l'éclosion d'un champ de production littéraire restreinte⁵.

En guise de conclusion, nous reprendrons l'essentiel de notre analyse des discours sur la littérature des *Débats* afin de voir comment s'exerce cette emprise nationaliste qui affecte la conception de la littérature des poètes-journalistes et modère leurs élans esthétisants. L'influence de la politique sur leur vision des lettres nous paraît capitale ; nous expliciterons donc en quoi la polémique et la critique y sont soumises. L'appropriation de la tradition littéraire française par les jeunes poètes nous paraît également révélatrice du rôle qu'ils attribuent à la littérature et de la mainmise nationaliste qui sévit à leur époque sur les arts. Ces considérations nous permettront en fin de parcours d'émettre quelques propositions sur l'état du champ littéraire du tournant du vingtième siècle tel que le révèle

⁴ Gilles Marcotte, « Institution et courants d'air », *Littérature et circonstances*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 17.

⁵ Certaines exceptions portent bien sûr à nuancer cette affirmation comme Édouard-Zotique Massicotte, par exemple, qui publie des poèmes en prose dans plusieurs petits journaux des années 1890 ou, quelque dix ans plus tard, Émile Nelligan et sa poésie d'inspiration symboliste. Cependant, des écrivains isolés ne font pas le

le journal *Les Débats*. Un épilogue sur l'implication journalistique des écrivains dans des organes de presse subséquents nous permettra enfin de souligner l'influence du nationalisme sur la vie culturelle canadienne-française du début du vingtième siècle, et ce dans des milieux beaucoup moins circonscrits que l'histoire littéraire ne tend habituellement à le mentionner.

Les discours sur la littérature du journal *Les Débats*

Tout au long de cette étude, nous avons vu que deux modes de traitement régissent le discours sur la littérature des *Débats*, soit le mode polémique et le mode critique. La polémique littéraire reproduit fidèlement, dans un autre champ d'activité, le discours politique du journal et met essentiellement en jeu le rapport entre l'écrivain et la société qu'il représente. En effet, les polémistes des lettres ne s'en prennent pas aux œuvres mais aux auteurs dont la fibre nationale est jugée trop ténue, et cela parce que ces derniers manquent à la responsabilité patriotique que confère le statut d'écrivain national⁶. Aussi, le discours polémique récuse-t-il leur valeur de symbole de la collectivité canadienne-française en soulignant l'intérêt personnel et promotionnel qui les porte à ne pas s'aliéner l'appui du gouvernement fédéral.

Au plan plus strictement culturel, les polémistes des *Débats* attaquent également le milieu des lettres qui contribue à accorder à leurs victimes une importante notoriété. Corrigé le champion de la langue et déboulonnant le président de l'École littéraire de Montréal, les journalistes prennent le contre-pied du discours habituel sur la littérature

champ littéraire et ces rares poètes plus modernes apparaissent davantage, à leur époque du moins, comme des originaux que comme des chefs d'écoles.

⁶ Le discours polémique des *Débats* ne dénonce toutefois pas uniquement les hommes de lettres. Toute personnalité publique canadienne-française peut faire les frais de l'ironie des rédacteurs lorsqu'elle se soumet aux décisions du gouvernement fédéral en matière de politique extérieure.

nationale et en caricaturent le manque de nuance. Ce faisant, ils dénoncent la complaisance et l'absence de fondement scientifique de la critique au Canada français.

Les articles plus proprement critiques des *Débats* soulignent également les problèmes de la littérature nationale mais comportent en revanche une dimension programmatique où sont suggérées des pistes pour y remédier. Dans ses chroniques, Jean Charbonneau prône entre autres une spécialisation des métiers des arts, par l'établissement d'institutions propres à former de jeunes artistes et d'un discours critique qui guiderait de façon éclairée l'évolution des lettres.

Compte tenu du rôle tutélaire attribué par Charbonneau à l'activité critique, la souplesse du jugement littéraire dont fait preuve Joseph Saint-Hilaire dans la réception des *Soirées du Château de Ramezay* paraît surprenante⁷. En effet, le critique encourage les efforts les plus divers de la jeune génération littéraire et valorise d'abord l'originalité, en faisant preuve d'un éclectisme esthétique au moins égal à celui des membres de l'École littéraire de Montréal. Ses seules réserves en matière de poésie, réserves que partage d'ailleurs Jean Charbonneau, portent sur le traitement symboliste de la langue, l'hermétisme, l'esthétisme formel et l'évacuation du contenu. Ces nouvelles tendances en littérature lui paraissent menacer d'une part la suprématie nationale de la langue française et d'autre part le facteur de cohésion sociale des lettres.

L'attachement des rédacteurs des *Débats* à la qualité et à la clarté du français semble lié à leur conception de l'identité nationale, à laquelle la littérature, décrite comme le « résumé de ce qu'est une nation⁸ », devrait correspondre si l'on en croit les chroniques

⁷ On peut y voir le caractère collectif de la chronique de Joseph Saint-Hilaire qui, bien que fortement influencée par les vues de Jean Charbonneau, n'est pas totalement assimilable au discours de ce dernier.

⁸ Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *op. cit.*, 20 mai 1900, p. 8 (cf. chapitre 4, p. 92).

de Charbonneau⁹. Il semble d'abord — et c'est là le point essentiel — que l'identité ne soit pour eux aucunement liée à une vision traditionnelle catholique, messianique, agriculturiste ou folklorisante de la communauté canadienne-française. Les articles du journal dévoilent plutôt une conception de l'identité fondée sur la langue et le patrimoine français qu'il s'agit non seulement de conserver mais d'enrichir et de dynamiser¹⁰. Il paraît dès lors conséquent que la littérature soit évaluée en fonction de sa conformité au génie français. Les rédacteurs des *Débats*, loin de prescrire l'exaltation d'un type canadien défini (par son milieu, ses mœurs ou sa mission en Amérique), se contentent de la nationalité de l'écrivain ouvrageant un poème dans sa langue pour consacrer la nature canadienne-française de l'œuvre.

À notre avis, l'hermétisme ou l'esthétisme formel suscitent quant à eux des problèmes de réception. Conçues pour rassembler et pour représenter une nation sans véritable tradition artistique, les œuvres ne devraient pas, selon les journalistes, s'adresser à un public d'initiés. Un usage par trop exclusif du langage dénaturerait la fonction communautaire essentielle de la littérature.

Littérature et politique : nationalisme des *Débats*

Les articles des *Débats* sont modelés par un profond rapport au politique, bien que ce rapport diffère selon leur mode de traitement de la littérature. Alors que les entrefilets ou les chroniques polémiques s'attaquent directement à certains auteurs (à Louis Fréchette en particulier) pour s'opposer à leur opinion politique partisane, les articles critiques sont plus sourdement marqués par les affaires de la cité, par *le* politique au sens large. En effet, les

⁹ Ici encore, il paraît important de souligner que la position « pro-Canayen » de la chronique « À travers Fréchette » ne s'avère pas tout à fait compatible avec celle que défend Jean Charbonneau dans ses différents articles, plus élitaires et tournés vers la France.

¹⁰ Loin de correspondre à l'image traditionnelle de la nationalité canadienne-française, cette conception de l'identité est intégrée, dans *Les Débats*, à un contexte urbain montréalais, plutôt laïc, ouvrier et davantage tourné vers le futur (suivant une vision historiciste valorisant le progrès) que vers un passé mythifié.

tensions nationales extérieures au champ artistique pénètrent également la critique, bien que des préoccupations proprement littéraires en médiatisent l'influence ; l'orthodoxie linguistique de Joseph Saint-Hilaire, sa hantise de clarté de la pensée ou sa méfiance face à l'esthétisme, par exemple, révèlent un protectionnisme culturel qui répond à l'essor du nationalisme provoqué par la question impériale¹¹.

Si la polémique littéraire des *Débats* semble être le fait de journalistes plus près du monde politique que de celui des lettres (Louvigny de Montigny et peut-être Olivar Asselin)¹², la critique est quant à elle l'apanage des écrivains moins militants du journal (Charles Gill, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu, etc.). Les préférences idéologiques de ces derniers sont beaucoup moins claires que celles des écrivains de la seconde moitié du XIX^e siècle, fortement associés qu'ils étaient à leur allégeance libérale ou ultramontaine.

L'implication politique visible de ces journalistes des *Débats* touche surtout la question du nationalisme qui, sans structure officielle, est représentée au Parlement par quelques députés indépendants. Le modèle de l'écrivain patriote passant de l'estrade politique à la scène littéraire est en effet de plus en plus désuet en 1900, et la majorité des jeunes journalistes ne se définissent plus selon la ligne de pensée des partis officiels, lesquelles convergent par ailleurs vers un centrisme qui contribue à estomper leur traditionnel antagonisme. Le nationalisme de la jeune équipe des *Débats* est néanmoins d'esprit franchement libéral et a peu à voir avec la vision conservatrice qu'incarnera Henri Bourassa quelque dix ans plus tard. En 1900, des tendances idéologiques autrement

¹¹ Ainsi, la guerre des Boers apparaît à certains égards comme un équivalent canadien-français de l'affaire Dreyfus qui, dans la sphère des lettres, suscite également dans la France du tournant du siècle une peur de l'étranger portant au repli sur soi. Sur la question du cosmopolitisme littéraire en France, cf. chapitre 4, p. 87.

¹² Louvigny de Montigny utilise les initiales P. L. M. ou le pseudonyme d'Enry d'Els pour signer plusieurs articles polémiques. La présence d'Olivar Asselin est quant à elle moins visible ; établi depuis peu à Montréal à l'époque des *Débats*, il s'est toutefois déjà essayé à la polémique littéraire, notamment dans *La Tribune de Woonsocket* où il attaquait en 1896 la pièce *Véronica* de Louis Fréchette. De Montigny et Asselin sont d'ailleurs considérés comme les auteurs de certaines des chroniques polémiques publiées anonymement ou sous pseudonyme dans *Les Débats* (cf. introduction, p. 3, note 7).

incompatibles se côtoient donc dans la défense du Canada français, l'essentiel étant de rassembler les forces vives de la société autour de l'idée nationale.

Un clivage générationnel mettant en jeu la perception de l'engagement politique s'ajoute donc aux divergences nationalistes qui valent aux écrivains seniors les pointes polémiques des *Débats*. Alors que les aînés font preuve d'une loyauté indéfectible envers le parti qu'ils ont soutenu tout au long de leur carrière (libéraux de longue date, Louis Fréchette, Laurent-Olivier David ou Benjamin Sulte restent fidèles à Wilfrid Laurier), les jeunes journalistes-écrivains défendent une vision plus culturelle de la nation qu'il s'agit de protéger et de vitaliser hors des luttes à caractère civil¹³. Selon Charbonneau, en effet, le temps est désormais venu de mener le combat pour la sauvegarde de la nation sur le terrain de la littérature.

Rapport à la France et désir de modernité culturelle

Bien que le contexte socio-politique du Canada français ne favorise pas l'essor d'une conscience artistique « moderne » telle qu'elle apparaît en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les journalistes-écrivains des *Débats* éprouvent une fascination certaine pour l'idée de modernité. Sous leur plume, toutefois, le « moderne » évoque rarement une valeur esthétique et désigne plutôt l'époque qu'ils considèrent comme actuelle. Celle-ci est bornée par des événements fondateurs précis qui marquent son entrée dans la période contemporaine : en France (dans le domaine de la littérature), il s'agit du mouvement romantique auquel « le XX^e siècle [...] sera reconnaissant d'avoir tracé une

¹³ Jean Charbonneau affirme en effet que les luttes civiles pour les droits, nécessaires à une certaine époque pour la survie de la race canadienne-française, ont fini par nuire aux arts nationaux : « Ainsi, préoccupés par ce chauvinisme [militaire], ayant à affermir leur physionomie particulière, et, dans leurs rapports journaliers, ayant à se faire des conditions nouvelles d'existence, il n'est pas étonnant que les arts aient eu à souffrir une espèce de négligence voisine de l'indifférence » (Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 1^{er} avril 1900, p. 4).

ligne de démarcation entre la vieille et la nouvelle génération¹⁴ » et au Canada, de la conquête britannique : « Du jour où l'Angleterre plante son drapeau sur la citadelle de Québec, commence pour nous la vraie période de la civilisation moderne : nous sommes désormais deux races ayant à conserver chacune leur caractère propre¹⁵ ».

Cependant, les journalistes se permettent parfois des incursions du côté de l'esthétique et le « moderne » désigne alors des stratégies typiques de mouvements littéraires récents : ainsi, le psychologisme, l'hermétisme ou l'emploi de néologismes sont quelquefois qualifiés par Joseph Saint-Hilaire de « procédés modernes ». Le terme est également synonyme, dans les chroniques de Charbonneau, de « critique » (« en France, sans contredit, la critique a fait la littérature moderne¹⁶ »).

La modernité à laquelle s'identifient les rédacteurs des *Débats* est donc essentiellement politique et profondément liée aux revendications nationales du peuple canadien-français. Horizon artistique importé d'Europe, la modernité culturelle paraît quant à elle envisagée de loin et constitue un but plutôt qu'un acquis. Nous avons toutefois vu que les journalistes désirent voir la lutte pour la reconnaissance de la nation se déplacer vers le domaine de la culture, négligé par des années de nécessités politiques¹⁷. L'essor des lettres nationales et de la critique participe donc, dans le domaine des arts, de l'entreprise que les

¹⁴ L'école romantique est plus loin explicitement qualifiée de moderne : « Il [Victor Hugo] disait cela en écrivant la fameuse préface de son drame *Cromwell*, où l'immense édifice qu'avait élevé Chateaubriand se fortifiait par la mise à exécution des ambitions profondes qui nous ont valu l'école moderne » (Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *op. cit.*, 20 mai 1900, p. 8).

¹⁵ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 1^{er} avril 1900, p. 4.

¹⁶ Jean Charbonneau, « Étude littéraire. À propos de langage », *op. cit.*, 25 mars 1900, p. 4. Charbonneau voit juste en cela, puisque la critique disciplinaire est l'une des principales composantes du modernisme : « Cette entreprise auto-critique du modernisme, issue de la modernité en art [...] nous semble s'apparenter à cette démarche épistémologique qui, dans le champ du savoir, tente, en rupture avec les idéologies ou les comportements culturels et sociaux, de mettre à jour les fondements propres à chaque discipline en élaborant une connaissance rationnelle, voire scientifique du réel visé » (Yvan Lamonde et Esther Trépanier, « Introduction », *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 14). Traitant plus spécifiquement du cas québécois, les auteurs notent que l'accession à la modernité doit composer avec divers facteurs contextuels : « Nous ne saurions cependant nier que le développement du processus de la modernité ne se fasse en étroite imbrication avec diverses luttes idéologiques » (p. 14).

écrivains des *Débats* considèrent constitutive des temps modernes au Canada, c'est-à-dire la conservation du caractère propre des deux communautés. Centrée sur des impératifs identitaires, leur perspective littéraire n'accorde pas entière liberté à la subjectivité individuelle mais repose sur l'illustration de la communauté par celle de la langue française. C'est pourquoi les tendances esthétisantes sont jugées suspectes, incompatibles qu'elles sont avec la défense de la nation.

Les journalistes des *Débats* choisissent pourtant la France moderne comme modèle culturel pour les jeunes écrivains canadiens-français. En effet, il est frappant de constater que Joseph Saint-Hilaire, dans ses critiques, n'établit de filiations poétiques qu'avec des maîtres de la littérature française, depuis le romantisme jusqu'aux tendances les plus récentes (Lamartine, Hugo, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, de Hérédia, etc.) ; il écarte complètement les précédentes générations d'auteurs canadiens-français, comme si leur influence sur ceux de l'École littéraire avait été négligeable.

Si la génération des jeunes écrivains du tournant du siècle tente de s'aligner sur la littérature française contemporaine, elle l'envisage toutefois comme modèle de *tradition* plutôt que de s'approprier la dynamique de recherche de la nouveauté qui lui permettrait d'entrer de plain-pied dans la modernité littéraire¹⁸. La valeur de rupture typique de la modernité en art semble en effet absente de l'horizon épistémologique des rédacteurs du journal nationaliste, qui conçoivent l'histoire de la littérature en terme d'« évolution » et de « renouveau » sans penser le saut ou le renversement. Même la langue altérée et l'hermétisme des symbolistes semblent moins perçus par les journalistes des *Débats* du

¹⁷ Cf. supra, p. 112, note 11.

¹⁸ La rupture par rapport aux qualités du français classique (clarté et cohérence) que prônent les symbolistes, par exemple, déroutent les journalistes des *Débats* dont la vision de la littérature, compatible avec la généalogie évolutive de Brunetière, écarte la génération spontanée au profit d'une évolution lente et progressive. Désireux de promouvoir l'établissement d'une tradition nationale, les critiques des *Débats* valorisent plus volontiers les tendances parmassiennes de cisèlement de la langue française que les essais formels.

point de vue de la rupture que de celui de la dérive, comme si les poètes d'avant-garde, inconscients de la marche de l'histoire, s'étaient tout simplement trompés dans leur ligne de tir¹⁹.

Cette vision de l'accession à la modernité littéraire par le biais de l'imitation des lettres françaises contemporaines est conséquente avec l'importance qu'accorde Jean Charbonneau à l'histoire et à la filiation. En effet, pour le critique attitré des *Débats*, les événements prennent place dans une évolution impensable sans un ancrage dans le temps linéaire de la continuité²⁰. Cette marche progressive est capitale puisque la compréhension du sens de l'histoire assure le progrès moral et intellectuel des individus ; le rôle pédagogique de la critique lui semble ainsi particulièrement important, qui introduit les lecteurs aux vertus du « progrès par l'amour du Beau²¹ ». Par la sensibilisation de la population canadienne à l'histoire et au génie français auquel il s'identifie, Charbonneau espère stimuler l'avènement d'une collectivité moderne à l'image des grandes nations, qui

¹⁹ En accord avec la vision évolutive de l'histoire de Charbonneau, Joseph Saint-Hilaire juge que la poésie sonore d'Émile Nelligan, comme la production de l'ensemble de l'école symboliste, sera oubliée par l'histoire puisque incompatible avec le mouvement général la pensée (cf. chapitre 3, p. 76 et chapitre 4, p. 86, note 12). Dans *Poétiques de la modernité*, Claude Filteau souligne également la rupture comme point aveugle de la perception de la modernité chez les auteurs canadiens-français ainsi que l'importance de la langue dans leur rejet du mouvement symboliste : « [Nous devons] dans notre travail faire la part des œuvres qui se veulent modernes sans déroger au principe de clarté de la pensée, indissociable de la beauté formelle du vers et d'un imaginaire non pas spéculatif mais rhétoricien, si l'on peut dire. Ces œuvres proches du courant parnassien s'inscrivent dans un idéal de perfection grammaticale liée au développement de la grammaire nouvelle en France entre 1850 et 1914 [...]. En revanche, la musicalité du vers que cultive Nelligan paraî[t] rompre avec ce principe de clarté, sans pour autant que la modernité se pense comme une rupture avec le passé [...]. Aussi, avant de penser la modernité au Québec, il nous faudra réfléchir à la place importante que prend la défense de la langue française dans la constitution du champ littéraire québécois, face aux mouvements modernistes » (Montréal, l'Hexagone, 1994, coll. « Essais littéraires », p. 14).

²⁰ Jean Charbonneau décrit comme suit son rapport à la critique : « Mon opinion est que le XIX^e siècle doit avoir pour nous une histoire déterminée dont les pages ne souffrent pas d'altération de la part des critiques envieux et jaloux dont les jugements servent les intérêts et les passions humaines. Les littérateurs de ce siècle ont, en effet, leur place dans notre esprit. Ceux qui ont étudié leur ont fait une classification réfléchie et raisonnée. De même, les événements et les choses doivent nous apparaître avec une histoire précise et ordonnée. Celle-ci réalise pour nous le développement de la pensée, et l'homme n'est réellement grand que dans l'étude des choses ayant servi la cause de l'humanité » (Jean Charbonneau, « Notes de la semaine. À propos de journalisme », *op. cit.*, 29 juillet 1900, p. 3).

²¹ Cf. chapitre 4, p. 92.

restent profondément attachées aux valeurs propres à leur culture malgré l'inévitable modernisation des sociétés.

* * *

Malheureusement, l'intérêt pour la culture qu'ont tenté de susciter les journalistes-écrivains avec l'entreprise des *Débats* ou celle de l'École littéraire de Montréal n'est pas parvenu à s'imposer à long terme. La population, certes heureuse d'encourager ponctuellement les entreprises patriotiques, s'est montrée peu encline à s'initier sérieusement aux rudiments de l'histoire comme à l'appréciation des arts. La création d'un public avisé constituait pourtant le but vers lequel tendaient les jeunes auteurs de l'École ; loin d'envisager l'avancement des arts en vase clos, ceux-ci souhaitaient en effet enrichir la collectivité canadienne-française en contribuant à établir un véritable souci de la culture nationale. Charbonneau reviendra, longtemps après, sur ce désir :

Le fait de clamer dans le désert ne doit et ne peut produire qu'un vain écho jamais entendu. Tout groupement intellectuel quelconque appelle l'encouragement d'une élite capable de le comprendre et de l'aider, comme tout livre demande des lecteurs qui en retiennent les beautés et en répandent les idées. Tout groupement intellectuel doit répandre des idées que le public partage ou réprouve. C'est par la diffusion de leurs œuvres et par la connaissance qu'on en acquiert que les jugements se forment sur la valeur des écrivains, sur les conceptions artistiques d'une époque. En amenant peu à peu le public, le nôtre, à suivre le progrès intellectuel d'un moment, nous comptons l'habituer à considérer la littérature non comme un passe-temps, mais comme inhérente à notre existence nationale. Amener peu à peu une élite à suivre la marche progressive de nos efforts intellectuels, c'était, d'après nous, créer une collectivité agissante et apte à encourager les productions de nos écrivains, à les lire et à travailler à leur diffusion. Nous rêvions de continuer ces séries de conférences et de créer ainsi le milieu où nous aurions joué le rôle que joue actuellement l'Alliance française en notre province ; mais en raison précisément de ce milieu et de l'époque même où nous vivions, des circonstances, des difficultés à vaincre, nous ne pûmes donner suite au projet opportunément conçu, malgré toute la bonne volonté qui nous animait. Nous l'avons toujours regretté²².

²² Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal. Ses origines, ses animateurs, ses influences*, op. cit., p. 52.

Au tournant du vingtième siècle, l'exiguïté du milieu littéraire canadien-français constitue en effet un obstacle à l'intégration authentique de la culture à la vie de la communauté. En règle générale, la valorisation des arts semble rester l'apanage des acteurs de la scène culturelle et le grand public, bien que fort enthousiaste aux rares manifestations d'envergure, ne se montre pas d'une fidélité suffisante pour assurer un soutien valable à la production artistique. La vitalité du milieu culturel montréalais de l'époque paraît donc démesurément dépendante de réseaux restreints d'individus qui assument tout à la fois les rôles d'artistes, de lecteurs, de promoteurs et de critiques.

En témoigne la réception des *Soirées du Château de Ramezay* par la presse montréalaise qui, à l'image du public des séances de l'École, encourage l'entreprise patriotique de la nouvelle génération littéraire sans toutefois accorder d'intérêt véritable aux œuvres présentées par les poètes. Dans une certaine mesure, même la couverture journalistique de la parution de l'ouvrage semble reposer sur l'initiative des membres de l'École littéraire ou de leurs proches collaborateurs ; en effet, la grande majorité des photographies, des poèmes ou des articles sont publiés dans des organes de presse où certains d'entre eux ont leurs entrées privilégiées²³.

Préoccupé de forger et de consolider une tradition culturelle nationale, le milieu des lettres nous semble donc moins ouvert aux velléités purement esthétiques que ne le laissent entendre certains critiques, qui comparent les cercles canadiens du tournant du siècle à la bohème parisienne :

On peut aisément rapprocher ces propos [le climat intellectuel canadien du tournant du siècle tel que décrit par Jean Charbonneau dans *Des influences françaises au Canada*] de l'esprit des manifestes d'Anatole Maju et de Jean Moréas qui, bien que

²³ Comme nous le mentionnions au chapitre trois, des membres de l'École littéraire de Montréal sont impliqués dans presque tous les journaux qui signalent la parution des *Soirées du Château de Ramezay* : Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, Gustave Comte, Charles Gill, Gaston et Louvigny de Montigny dans *Les Débats* ; Édouard-Zotique Massicotte dans le *Passe-temps* et *Le Monde illustré*, et Louvigny de Montigny, dans *La Presse*, où il travaille toujours au moment où est publié le compte-rendu du lancement.

s'opposant, s'entendent sur l'usure des théories littéraires de leurs aînés et sur l'ennui qui suinte d'une société de plus en plus embourgeoisée et affairiste. En cette fin de siècle, le climat social et littéraire paraît donc insupportable à quelques jeunes écrivains et cela tout autant dans l'Ancien que dans le Nouveau Monde. La prolifération de petites revues souvent éphémères et de regroupements bohèmes, tout aussi éphémères, signalent — à Paris et à Montréal — une effervescence créatrice mais aussi un mal-être qui gravite autour d'une même urgence : balayer le passé et inventer dans la turbulence une façon inédite de vivre l'art pour l'art²⁴.

Peut-être cet état d'esprit étonnement moderne prévalait-il dans certains groupuscules montréalais de la décennie 1890, avant que les crises nationales ne perturbent le milieu et n'exacerbent les sensibilités identitaires. Il est à coup sûr très éloigné de celui qui règne aux *Débats*, où les entreprises artistiques semblent moins suscitées par l'ennui que par une viscérale opposition au mercantilisme, cette norme du Nouveau Monde qui laisse peu de place à la valorisation d'une tradition culturelle. Les poètes de la génération de 1895 impliqués dans *Les Débats* veulent certes renouveler la littérature nationale, mais le mot d'ordre ne semble pas tant la rupture (« balayer le passé ») que la fondation qui, comme on le sait, hantera la littérature québécoise, des origines jusqu'à une époque encore récente.

Évoquant dans ses mémoires les discussions auxquelles on doit la création de l'École littéraire de Montréal en 1895, Jean Charbonneau rappelle l'état d'esprit qui portait les jeunes écrivains à souhaiter l'existence d'une institution littéraire plus officielle :

Ils [les jeunes poètes] se disaient : « Mais, au banc (sic) de la société, reniés par nos propres concitoyens, enlisés dans l'inaction, subissant le contact déprimant d'un mercantilisme envahisseur, ne faisons-nous pas figure de parents pauvres à qui on refuse obstinément le bénéfice du talent ? Que deviendra notre province dans cinquante ans si nous continuons ainsi à sacrifier les intérêts de notre langue aux nécessités matérielles du moment ? Que deviendra notre jeunesse perdue dans le désert de l'indifférence et du dédain ? N'a-t-elle pas le droit, comme dans toute

²⁴ Marie-Andrée Beudet et Denis Saint-Jacques, *op. cit.*, p. 18. Beudet et Saint-Jacques ne prétendent toutefois nullement à l'existence d'un champ de production restreinte dans la littérature canadienne-française de cette époque : « exception faite de ce groupuscule des années 1890 [les décadents de Massicote], le champ, contrairement à ce qui se passe en France, continue de ne pas s'ordonner en espace restreint et élargi. L'exiguïté du marché et une visée esthétique plus rassembleuse que distinctive n'y conduisent tout simplement pas » (*Ibid.*, p. 18).

nation civilisée, de s'insurger contre les attaques journallement répétées des philistins dont la bêtise solennelle la fait pâlir de rage et d'impuissance²⁵ ? »

Cinq ans plus tard, au tournant du vingtième siècle et au terme de la première période d'activité de l'École, force est de constater que le combat entrepris alors n'a pas changé. Simplement, il migre et rassemble en des espaces moins officiels la « vaillante phalange » intéressée à poursuivre ses assauts pour la valorisation de la culture canadienne-française. Cette entreprise acquiert également un souffle nouveau avec l'urgence nationaliste que provoque l'indignation contre l'impérialisme anglais.

De fait, le discours sur la littérature que l'on trouve dans *Les Débats* est indissociable de ses deux points d'ancrage, c'est-à-dire de l'École littéraire dont il récupère les préoccupations artistiques et du journal de combat dont il tire la verve polémique. L'un et l'autre contribuent à forger cette voix mobilisatrice qui, si elle est à son apogée à l'époque des *Débats*, survivra à la démission de la première équipe de rédaction et poursuivra dans d'autres journaux sa mission nationaliste. Ainsi, le petit groupe d'écrivains et de journalistes formé aux *Débats* conservera et affinera au fil du temps une perspective littéraire ambiguë, qui se prétend sous la gouverne de l'art pour l'art²⁶ sans jamais pour autant manquer aux nécessités du devoir national.

²⁵ Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal ses origines, ses animateurs, ses influences*, op. cit., p. 25.

²⁶ L'équipe des *Débats* souligne en effet à quelques reprises l'importance qu'il accorde à l'art pour l'art (cf. introduction, p. 16 et chapitre 3, p. 79).

ÉPILOGUE

Implication journalistique ultérieure de l'équipe des *Débats*



Dix ans après la critique des *Soirées du Château de Ramezay*, Joseph Saint-Hilaire est ressuscité dans l'éphémère journal *La Semaine* à l'occasion de la parution de la revue *Le Terroir* de l'École littéraire de Montréal. Dans son unique article, Saint-Hilaire passe rapidement en revue chacune des pièces du recueil mais commente plus longuement le silence des médias, qui n'ont pour ainsi dire pas couvert le lancement de la publication de l'École :

Eh bien ! Exception faite du *Canada*, pas un journal ne l'a signalé. Pourtant, M. Arthur Dansereau, le directeur de *La Presse* est un homme bienveillant pour les hommes de lettres ; M. Thomas Côté, qui s'occupe ardemment du Conservatoire, a-t-il le droit d'oublier l'École littéraire ? [...] Il en est de même de *La Patrie*, du *Nationaliste*. Ce dernier journal, qui s'est fait le champion de tant de mouvements courageux, a oublié celui de l'École littéraire¹.

C'est dire que la cause de la jeune génération littéraire ne s'est pas améliorée depuis la fin du XIX^e siècle. Pourtant, malgré l'intérêt limité du milieu canadien-français envers les manifestations culturelles des écrivains et la trahison politique du propriétaire des

¹ Joseph Saint-Hilaire, « Ohé ! Ohé ! Réveillez-vous ! », *La Semaine, journal politique, littéraire et indépendant*, 24 juillet 1909, p. 3.

*Débats*², l'équipe constituée au tournant du vingtième siècle poursuit, de manière plus diffuse, l'entreprise de promotion des arts qui constitue le cœur de son engagement nationaliste. Que ce soit dans des journaux plus politiques (*Le Nationaliste* d'Olivar Asselin³, *La Semaine* de Gustave Comte⁴ et, dans une moindre mesure, *L'Action* de Jules Fournier⁵) ou dans le périodique littéraire publié sous la direction de l'École littéraire de Montréal (*Le Terroir*), les écrivains de la première équipe des *Débats* reprennent inlassablement, au cours de la première décennie du siècle dernier, leurs thèmes de prédilection : la culture canadienne-française, sa nature et son orientation, la nécessité de la création d'institutions d'enseignement artistique et de l'apparition d'une critique véritable, etc.

Les articles qu'ils publient au cours des années témoignent néanmoins de la modification progressive de leur conception de la littérature nationale ; des *Débats* au

² Comme nous l'avons mentionné en introduction, l'équipe d'origine des *Débats* se disperse à la suite du versement d'un pot-de-vin libéral au propriétaire du journal, Alexandre Duclos. Moins susceptibles que leurs collègues affectés aux dossiers politiques, les écrivains qui collaborent aux *Débats* ne couperont pas les ponts de manière aussi définitive, et certains d'entre eux prêteront encore ponctuellement leur plume au journal. Louis Dantin y publiera entre autres sa célèbre étude sur la poésie d'Émile Nelligan le 17 août 1902.

³ Fondé en 1904 par Olivar Asselin, *Le Nationaliste* est l'organe non officiel de la nouvelle Ligue nationaliste à laquelle participent également les poètes-journalistes des défunts *Débats* (cf. chapitre 1, p. 28, notes 9 et 10). Autour de la fondation du *Nationaliste* : « [...] cette jeunesse canadienne-française [...], depuis la guerre des Boers, cherche à secouer, au Canada, le joug de l'impérialisme britannique. [...] Mais tous [l]es amis [d'Asselin] ne partagent pas l'enthousiasme spontané du cercle des poètes-journalistes, les Lozeau, les Gill, les Beaulieu et les de Montigny qui avaient été ses premiers collègues aux *Débats* » (Hélène Pelletier-Baillargeon, *op. cit.*, p. 269).

⁴ Autour de la fondation de *La Semaine* : « [...] Le 3 juillet paraît à Montréal *La Semaine : journal politique, littéraire et indépendant*, un hebdomadaire qui ne sera publié que trois fois et dont Comte est le rédacteur en chef. La raison première de cette publication est de mener un combat contre le clergé sur le dossier de la déconfessionnalisation des écoles. Mais une grande partie du journal est consacrée à la littérature et la liste des collaborateurs est ni plus ni moins celle des membres de l'École : Germain Beaulieu, Jean Charbonneau, Hector Demers, Gonzalve Desaulniers, L.-J. Doucet, Albert Laberge, J.-A. Lapointe, Ernest Tremblay, à qui il faut ajouter d'anciens membres comme Gaston et Louvigny de Montigny. Ainsi, *La Semaine* apparaît comme un organe non officiel de l'École. En fait, Comte recrée une situation similaire à celle qui avait existé entre l'École et *Les Débats* de Louvigny de Montigny en 1899. Il va même jusqu'à ressusciter Joseph Saint-Hilaire, un pseudonyme collectif utilisé dans *Les Débats* par les membres de l'École pour faire l'éloge des *Soirées du Château de Ramezay* » (François Couture, « La liberté niche-t-elle ailleurs ? L'École littéraire de Montréal, *Le Terroir* de 1909 et le régionalisme », *op. cit.*, p. 582).

⁵ Autour de la fondation de *L'Action*, feuille de combat nationaliste lancée en 1911 par Jules Fournier : « Plusieurs anciens collaborateurs du *Nationaliste* lui sont acquis. [...] Les écrivains Jean Charbonneau, Gonzalve Desaulniers, Marcel Dugas, Marie Lefranc, Albert Lozeau, Paul Morin figurent parmi ses collaborateurs réguliers » (Hélène Pelletier-Baillargeon, *op. cit.*, p. 517).

Terroir, en effet, la perspective diffère et mériterait une analyse plus approfondie. L'entreprise serait délicate, toutefois, car la position nettement plus régionaliste qu'adoptent Jean Charbonneau ou Charles Gill dans *Le Terroir* de 1909 risquerait de déplaire aux chercheurs épris d'éclats de modernité que nous sommes souvent aujourd'hui.

En règle générale, on aime en effet à établir des filiations entre les écrivains qui nous paraissent relayer les tendances plus « modernes » de la littérature canadienne-française, et ainsi s'explique probablement la popularité décroissante des activités de l'École littéraire, de la première à la troisième période de ses activités. Très peu de recherches portent sur les réalisations des membres ultérieures à 1900, et les travaux récents qui s'y attardent s'empressent de signaler l'hétérogénéité des textes publiés dans *Le Terroir*⁶ pour nuancer le « virage terroiriste » de l'École de 1909 consacré par l'histoire littéraire québécoise. En effet, bien que le titre de la revue et certaines des œuvres qui y sont publiées évoquent un nationalisme aujourd'hui déprécié parce qu'associé à une frileuse « survivance » culturelle, *Le Terroir* contient néanmoins plusieurs réflexions de nature sociale qui peuvent sembler plus près des idéaux du *Nigog* que des valeurs traditionnelles, messianiques et agriculturistes des Camille Roy et consorts :

Le Terroir présente des préoccupations artistiques qui annoncent en quelque sorte les combats du *Nigog*. Dans le texte qui sert de liminaire à la revue, Charles Gill déplore que le Canada, en s'occupant de son développement matériel, néglige son esprit, l'air du temps appartenant aux considérations économiques : « Ce n'est pas la force qui mène le monde, c'est la pensée ! » Ces considérations rejoignent celles qu'exprime Gustave Comte dans son texte « Un peu d'art », où il critique la pauvreté des politiques artistiques canadiennes. Jean Charbonneau ajoute à ce tableau en s'apitoyant sur le manque de culture et d'intérêt des Canadiens français pour les arts⁷.

Les similitudes avec le discours tenu dans *Les Débats* sont frappantes. Dix ans plus tard, il semble inchangé : les mêmes auteurs publient, cette fois dans *Le Terroir*, des articles

⁶ Notamment les travaux de François Couture et de Pierre Rajotte mentionnés en bibliographie.

⁷ François Couture, *op. cit.*, p. 584.

sur la pauvreté du milieu culturel canadien-français assortis de déclarations esthétiques et de revendications politiques nationalistes qui paraissent presque empruntées au programme des *Débats*. Une différence appréciable distingue toutefois la publication de l'École littéraire du journal du tournant du siècle : alors que les écrivains prônaient, à l'époque, une littérature nationale alignée sur celle de la France, l'inspiration du *Terroir* est nettement plus *canadienne* que française, et le désir nouveau d'une distinction thématique par rapport à la littérature de la mère patrie y est clairement énoncé. Si les anciens journalistes croient toujours à la nécessité de favoriser les arts nationaux et d'implanter des politiques culturelles, leur idée de la littérature canadienne-française s'est modifiée au fil du temps et apparaît bien près d'un terroirisme qu'on aurait peine à refouler⁸ :

Je veux [...] que l'âme canadienne, longtemps absente du terroir, revienne et s'illumine aux sources mêmes de la nature. J'exprime le vœu que nous puissions, comme le dit Maurice Barrès, donner à notre littérature « une nuance d'âme particulière » et que nos conceptions aient une originalité plus marquante. Devant l'exemple de nos cousins de France, dont je montrais plus haut l'originalité dans l'œuvre, que ne rêvons-nous un art plus large, plus personnel, au risque même de se ranger avec la jeune école française, en proclamant le vers libre ? Exprimons une poésie qui dise tout notre pays et toute notre nature, avec ses enchantements, ses multiples variations, ses climats changeants et ses saisons pleines de charmes. [...] C'est de l'idée de la patrie que sont sortis les plus grands rêves⁹.

Force est donc d'admettre que le nationalisme littéraire n'est ni incompatible avec des idées sociales progressistes, ni l'apanage de clercs imbus de la mission catholique des Canadiens français en Amérique¹⁰. Des entreprises de valorisation de la littérature aussi différentes que celle des *Débats* et celle de la Société du parler français au Canada reposent en effet sur les mêmes prémisses (représentativité nationale de la littérature, nécessité d'un essor culturel canadien-français) et s'appuient sur des jugements littéraires similaires

⁸ Gardons toutefois à l'esprit que l'École littéraire de Montréal n'adopte pas de ligne idéologique distinctive et que toutes les tendances se côtoient au sein de ce groupe hétérogène.

⁹ Jean Charbonneau, « Étude littéraire », *Le Terroir*, 1909, p. 178.

¹⁰ Dans *l'Histoire des idéologies du Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Fernande Roy souligne que « le nationalisme est [...] une valeur polymorphe qui épouse les idéologies diverses » (Montréal, Boréal, 1993,

(danger de l'utilisation des néologismes et autres mots étranges, primauté de l'*authenticité* de la forme et du contenu¹¹) tout en entretenant des visions des lettres canadiennes-françaises aussi éloignées l'une de l'autre que leurs conceptions respectives de la nation¹².

À l'image de la Ligue nationaliste autour de laquelle se retrouvent des hommes d'allégeances idéologiques aussi différentes qu'Olivar Asselin et Adjutor Rivard¹³, le nationalisme en littérature recrute au début du vingtième siècle des adeptes de milieux beaucoup plus divers que ne le faisaient au XIX^e des cercles associatifs comme l'École littéraire de Montréal qui, bien qu'elle ne l'affichât pas de manière officielle, penchait plutôt du côté des rouges¹⁴.

Libéraux ou ultramontains, dévots ou libres-penseurs, tous les acteurs du milieu littéraire du début du siècle ressentent les tensions nationalistes avivées quelques années plus tôt, entre autres par la participation du Canada à la guerre des Boers. Le journal *Les Débats* constitue donc le premier d'une série d'organes de presse dans lesquels une faction des écrivains de l'École littéraire de Montréal exposera au cours des années sa vision de la

coll. « Boréal express », p. 11). Cette forme transversale du nationalisme, reconnue dans l'histoire politique du Québec, nous semble toutefois moins perceptible dans le discours sur la littérature canadienne-française.

¹¹ Tels sont les éléments constitutifs de la façon de « traiter des sujets canadiens [...] d'une façon canadienne » (Camille Roy, « La nationalisation de la littérature canadienne », *op. cit.*) soulignés par Caroline Désy dans « La langue au Québec : un dialogue avec l'histoire et le sacré » (*Discours social / Social discourse*, vol. 5, no 3-4, été / automne 1993, p. 161).

¹² Contrairement à la vision libérale de la nation des journalistes des *Débats* fondée sur la langue, les membres de la Société du parler français au Canada entretiennent une image traditionnelle, catholique, messianique et agricole de la société canadienne-française. Ainsi, Camille Roy préconise, dans son discours sur « La nationalisation de la littérature canadienne » de 1904, l'avènement d'une littérature terroiriste à laquelle rien ne correspondait dans le discours sur la littérature des *Débats*.

¹³ Le nationalisme et l'amour de la langue française rapprochent en effet des hommes dont les idées politiques divergent par ailleurs profondément : « À la demande de son ami Adjutor Rivard, secrétaire de la Société du parler français et sympathisant de la Ligue, il [Olivar Asselin] collige des « canadianismes » pour le *Bulletin de la Société* dont Rivard est le rédacteur [...]. Il correspond aussi avec Tardivel sur les mêmes sujets : autour d'un imparfait du subjonctif, le « rouge » et l'ultramontain se retrouvent provisoirement sur la même longueur d'ondes » (Hélène Pelletier-Baillargeon, *op. cit.*, p. 232).

¹⁴ C'est ce que démontrait la communication de François Couture intitulée « Le réseau associatif de l'École littéraire de Montréal en 1899 » et prononcée dans le cadre du colloque *Autour de l'École littéraire de Montréal. La vie culturelle montréalaise au tournant du siècle dernier (1895-1905)* le 24 avril 1999. François Couture y exposait les nombreuses relations qu'entretenait l'École avec les libéraux (allégeance politique des conférenciers invités aux séances publiques, appartenance de plusieurs membres à la loge franc-maçonne Émancipation, etc.).

culture nationale. La littérature étant ce qu'elle est, tous les poètes du groupe ne se soucieront pas de se conformer à ces édits¹⁵, et les journalistes-écrivains eux-mêmes s'écarteront souvent de leur propre programme¹⁶. Toute ancrée dans l'actualité, la critique littéraire journalistique aura néanmoins permis de mesurer à quel point leur vision de la culture est marquée, de façon sourde ou éclatante, par les événements politiques qui leur sont contemporains.

¹⁵ En effet, on voit mal comment s'arriment, par exemple, la production poétique d'Émile Nelligan ou d'Arthur de Bussièrès avec les critiques littéraires de Charbonneau, qui condamnent le mot rare et le sujet exotique. De même, Albert Lozeau, commentant l'article de Louis Dantin sur l'œuvre de Nelligan, exposera une toute autre vision du nationalisme en littérature dans le *Nationaliste*, en affirmant qu'« à quelque pays lointain ou proche, barbare ou civilisé, qu'une œuvre d'art doive son inspiration, c'est quand même et toujours la patrie de l'artiste qui en bénéficie » (Albert Lozeau, « Émile Nelligan et l'art canadien », *Le Nationaliste*, 18 mars 1904, p. 4).

¹⁶ La poésie intimiste que publie Jean Charbonneau dans *Le Terroir* est en effet bien loin de l'apologie du pays qu'il propose dans ses articles.

Bibliographie

1- Corpus primaire

Journal *Les Débats*, 3 décembre 1899 au 7 octobre 1900.

1,1- Articles cités

ANONYME, « Anglais, Canadiens et Boers », *Les Débats*, 3 décembre 1899, p. 1.

ANONYME, « Les Débats », *Les Débats*, 3 décembre 1899, p. 1.

ANONYME, « Les livres nouveaux », *Les Débats*, 10 décembre 1899, p. 2.

ANONYME, « Mauvais missionnaires », *Les Débats*, 31 décembre 1899, p. 1.

ANONYME, « À travers Fréchette, par le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *Les Débats*, 7 janvier au 11 mars 1900.

ANONYME, « Les poètes boers », *Les Débats*, 11 février 1900, p. 3.

ANONYME, « Un refrain de circonstances », *Les Débats*, 11 février 1900, p. 3.

ANONYME, « Hymne guerrier », *Les Débats*, 11 mars 1900, p. 7.

ANONYME, « The “ Absinthe ” minded beggar », *Les Débats*, 18 mars 1900, p. 2.

ANONYME, « Dépêches de partout », *Les Débats*, 22 avril 1900, p. 4.

ANONYME, « Les poètes s'indignent », *Les Débats*, 17 juin 1900, p. 3.

ANONYME, « Vive la Canadienne », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 3.

ANONYME, « Shocking ! », *Les Débats*, 2 septembre 1900, p. 6.

ANONYME, « À nos lecteurs », *Les Débats*, 14 octobre 1900, p. 1.

ANONYME, « Un devoir national », *Les Débats*, 28 octobre 1900, p. 1.

BLEMONT, Émile, « Les gueux d'Afrique », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 5.

BUIES, Arthur, « Affirmez-vous », « Vive la Canadienne », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 3.

CARON, « Ce que nous voulons », *Les Débats*, 20 mai 1900, p. 3.

- CHAPPAIS, Thomas, « Vive la Canadienne », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 3.
- CHARBONNEAU, Jean, « Étude littéraire. À propos de langage », *Les Débats*, 11 mars au 15 avril 1900.
- CHARBONNEAU, Jean, « Notes de la semaine. L'Exposition universelle », *Les Débats*, 20 mai 1900, p. 8.
- CHARBONNEAU, Jean, « Notes de la semaine. À propos de journalisme », *Les Débats*, 29 juillet 1900, p. 3.
- CHARBONNEAU, Jean, « Les vocations. Chronique littéraire », *Les Débats*, 16 septembre 1900, p. 5.
- CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, « La France », « Vive la Canadienne », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 3.
- COMTE, Gustave, « Notes d'art », *Les Débats*, 3 décembre 1899, p. 3.
- COMTE, Gustave, « Notes d'art », *Les Débats*, 4 mars 1900, p. 4.
- COMTE, Gustave, « Notes d'art », *Les Débats*, 8 avril 1900, p. 2.
- CÔTÉ, Stanislas, « Nationalisme », *Les Débats*, 9 septembre 1900, p. 2.
- CUISSET, Out., « Au jour d'aujourd'hui », *Les Débats*, 10 juin 1900, p. 7.
- DANTIN, Louis, « Retour de chasse », *Les Débats*, 12 août 1900, p. 1.
- DESAULNIERS, Gonzalve, « Notes de la semaine », *Les Débats*, 3 juin 1900, p. 2.
- DYONNET, E., « Artistes », *Les Débats*, 30 septembre 1900, p. 7.
- DYONNET, E. « Artistes », *Les Débats*, 7 novembre 1900, p. 2.
- E. C., « Les poètes boers », *Les Débats*, 11 février 1900, p. 3.
- d'ELS, Enry (Louvigny de Montigny), « Le sirage », *Les Débats*, 3 décembre 1899, p. 3.
- d'ELS, Enry (Louvigny de Montigny), « Échos », *Les Débats*, 18 février 1900, p. 2.
- FRÉCHETTE, Louis, « Aux libéraux du Canada » (tiré de *La voix d'un exilé*, 1866), « Vive la Canadienne », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 3.
- GASCON, Wilfrid, « Rallions-nous », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 1.
- GERBOIS, Paul, « M. Fréchette et les Canayens », *Les Débats*, 28 janvier 1900, p. 4.

- LANCTÔT, Denis, « Au Louvre », *Les Débats*, 8 juillet 1900, p. 2.
- LANCTÔT, Phileas, « Force brutale », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 1.
- LUSIGNAN, Alphonse, « Parlons français », « Vive la Canadienne », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 3.
- MERCIER, Honoré, « Tous ouvriers », « Vive la Canadienne », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 3.
- MERCIER, L., « Pas de ça, Lisette ! », *Les Débats*, 24 décembre 1899, p. 7.
- de MONTIGNY, Louvigny, « Ça ne se vend pas », *Les Débats*, 30 septembre 1900, p. 1.
- MUKTOR, Vigo, « Chez le pontife », *Les Débats*, 25 février 1900, p. 8.
- P. L. M. (Paul Louvigny de MONTIGNY), « Un cri de vengeance », *Les Débats*, 8 avril 1900, p. 2.
- PONCHON, Raoul, « Gazette rimée. Lettre d'un irlandais », *Les Débats*, 16 septembre 1900, p. 8.
- SAINT-HILAIRE, Joseph, « *Les Soirées du Château de Ramezay* », *Les Débats*, 15 avril au 27 mai 1900.
- SAINT-HILAIRE, Joseph, « Le livre », *Les Débats*, 17 juin 1900, p. 2.
- SAINT-HILAIRE, Joseph, « Viennent de paraître : *Franges d'autel* », *Les Débats*, 9 septembre 1900, p. 8.
- THIBAUDEAU, Albert, « Échos », *Les Débats*, 22 mars 1900, p. 1.

1,2 - Autres articles

- ALBERT, C., « L'École littéraire. Belle collection des travaux des jeunes. Les pages les plus intéressantes du premier volume de l'association », *La Patrie*, 3 avril 1900, p. 6.
- ANONYME, « À travers les livres », *La Presse*, 7 décembre 1899, p. 4.
- ANONYME, « Une pléiade de littérateurs », *La Patrie*, 30 décembre 1898, p. 1.
- ANONYME, « Au Château Ramezay. L'École littéraire présente au public un recueil de ses travaux — un beau volume », *La Presse*, 3 avril 1900, p. 9.
- ANONYME, « Les Soirées du Château de Ramezay », *Le Journal de Paris*, cité dans *La Patrie*, 3 avril 1900, p. 6.

ANONYME, « Bibliographie », *La Petite revue*, 5 avril 1900, p. 112.

ANONYME, « *Les Soirées du Château de Ramezay* », *Le Monde illustré*, 21 avril 1900, p. 6.

ANONYME, « L'École littéraire de Montréal », *Le Passe-temps, recueil musical, littéraire et fantaisiste*, 12 mai 1900, p. 2.

de CANTELOU, Robert, « La langue française au Canada », *Le Journal du Havre*, cité dans *La Presse*, 28 avril 1900, p. 9.

CHARBONNEAU, Jean, « Quelques mots sur le symbolisme », *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Sénécal, 1900, p. 220-252.

FRÉCHETTE, Louis, « À travers le dictionnaire et la grammaire. Corrigeons-nous », *La Presse*, 21 octobre au 13 janvier 1900.

FRÉCHETTE, Louis, « La question boer », *La Presse*, 12 janvier 1900, p. 4.

GILL, Charles, « L'Art. Les débuts de l'École littéraire », *La Presse*, 31 mars 1900, p. 4.

LOZEAU, Albert, « Émile Nelligan et l'art canadien », *Le Nationaliste*, 18 mars 1904, p. 4.

SAINT-HILAIRE, Joseph, « Ohé ! Ohé ! Réveillez-vous ! », *La Semaine, journal politique, littéraire et indépendant*, 24 juillet 1909, p. 3.

1,3 - Sources contemporaines du corpus

AB DER ALDEN, Charles, *Études de littérature canadienne française*, Paris, F. R. de Rudeval, 1904, 352 p.

d'ARLES, Henri, *Propos d'art*, New York, D. Wien, 1903, 120 p.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, « La doctrine évolutive et l'histoire de la littérature », *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, Hachette, 1922 [1888-1907], « 2^e édition revue », tome VI, p. 12-34.

CHARBONNEAU, Jean, *L'École littéraire de Montréal : ses origines, ses animateurs, ses influences*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, coll. « Les jugements », 319 p.

CHARBONNEAU, Jean, *Des influences françaises au Canada*, Montréal, Beauchemin, 1916, tome second, 375 p.

CHARTIER, Émile, « La critique littéraire au Canada », *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XI, no 8, avril 1913, p. 316.

DANTIN, Louis, *Émile Nelligan et son œuvre*, Montréal, Beauchemin, 1903, 164 p.

DOUMIC, René, *La poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*, conférences faites à l'Université Laval, à Montréal, les 12, 13, 14, 15 et 16 avril 1989, par M. René Doumic, Montréal, Beauchemin & fils, libraires-éditeurs, 1898, 132 p.

[ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL], *Procès-verbaux, correspondance et autres documents inédits*, réunis, classés et annotés par Réginald HAMEL, Montréal, Université de Montréal, 1975, 933 p.

[ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL], *Les Soirées du Château de Ramezay de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Sénécal, 1900, 402 p.

LABERGE, Albert, *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, 1938, Montréal, édition privée, 247 p.

ROY, Camille, *Essais sur la littérature canadienne*, Montréal, Beauchemin, 1913 [1907], 232 p.

2- Bibliographie critique

2,1 – Théorie et méthode

ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1995 [1982], coll. « Langages et sociétés Payot », 425 p.

BEAUDET, Marie-Andrée et Denis SAINT-JACQUES, « Émergence et évolution du champ littéraire québécois (1764-1914) », *Texte*, no 12, 1992, p. 137-149.

BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 481 p.

CAMBRON, Micheline, « De l'importance de la facture des périodiques dans la compréhension de l'histoire de la littérature au Bas-Canada », *Fac-similé*, no 14, novembre 1995, p. 12-15.

CAMBRON, Micheline (dir.), *Le journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie (1836-1845)*, Montréal, Fides, 1999, coll. « Nouvelles études québécoises », 419 p.

CAMBRON, Micheline et Hans-Jürgen LÜSEBRINK, « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, vol. 36, no 3, 2000, p. 127-145.

DUBOIS, Jacques, *L'institution de la littérature : introduction à une sociologie*, Paris / Bruxelles, Nathan / Labor, 1978, 188 p.

FILTEAU, Claude, *Poétiques de la modernité*, Montréal, l'Hexagone, 1994, coll. « Essais littéraires », 382 p.

GARAND, Dominique, *La griffe du polémique. Le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal, l'Hexagone, 1989, coll. « Essais littéraires », 235 p.

LAMONDE, Yvan et Esther TRÉPANIÉ, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 319 p.

MARCOTTE, Gilles, « Institution et courants d'air », *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 17-26.

MELANÇON, Robert, Élisabeth NARDOUT-LAFARGE et Stéphane VACHON, *Portatif d'histoire littéraire*, Montréal, Paragraphes, Département d'études françaises, Université de Montréal, 1998, 698 p.

2,2 – Études et analyses

BEAUDET, Marie-Andrée, *Langue et littérature au Québec, 1895-1914 : l'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*, Montréal, l'Hexagone, 1991, coll. « Essais littéraires », 221 p.

BEAUDET, Marie-Andrée et Denis SAINT-JACQUES, « Lectures et critiques de la littérature française contemporaine au Québec à la fin du XIX^e siècle », *Études françaises*, vol. 32, no 3, p. 7-20.

BIRON, Michel, « La romance du libéralisme : poésie et roman au tournant du siècle », dans Pierre NEPVEU et Gilles MARCOTTE (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 149-210.

BIRON, Michel, « Une littérature liminaire », *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, coll. « Socius », p. 17-36.

BOUCHARD, Chantal, *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, Montréal, Fides, 1998, coll. « Nouvelles études québécoises », 303 p.

BRUNET, Manon, « L'historien Edmond Lareau et la critique littéraire », *La critique littéraire. Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, été / automne 1987, no 14, p. 168-182.

CAMBRON, Micheline et François HÉBERT (présentation et édition), *Les Soirées du Château de Ramezay de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1999 [1900], 345 p.

COMPAGNON, Antoine, « Brunetière au Québec », *Études françaises*, vol. 32, no 3, automne 1996, p. 115-126.

- COUTURE, François, « La liberté niche-t-elle ailleurs ? L'École littéraire de Montréal, *Le Terroir* de 1909 et le régionalisme », *Voix et images*, vol. 24, no 3, (72), printemps 1999, p. 573-585.
- COUTURE, François et Pierre RAJOTTE, « L'École littéraire de Montréal et ses mythes », *Études françaises*, vol. 36, no 3, 2000, p. 163-183.
- DELSEMME, Paul, « La querelle du cosmopolitisme en France (1885-1905) » dans François JOST (éd.), *Actes du IV^e congrès de l'Association internationale de littérature comparée*, La Hague / Paris, Mouton & Co., 1966 (Fribourg, 1964), vol. 1, p. 43-47.
- DÉSY, Caroline, « La langue au Québec : un dialogue avec l'histoire et le sacré », *Discours social / Social discourse*, vol. 5, no 3-4, été / automne 1993, p. 159-166.
- FRÉCHETTE, Louis, *Satires et polémiques ou l'École cléricale au Canada* (édition critique établie par Jacques BLAIS), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1993, coll. « Bibliothèque du Nouveau monde », 2 vol., 1331 p.
- HAYWARD, Annette, *Le conflit entre les régionalistes et les « exotiques » au Québec (1900-1920)*, Montréal, Université McGill, Thèse, 1980, 1046 p.
- HAYWARD, Annette, « La presse québécoise 1900-1930 », dans E. D. Blodgett et A. G. Purdy, *Problems of literary reception / Problèmes de réception littéraire*, Edmonton, Research Institute for Comparative Literature, University of Alberta, 1988, p. 40-48.
- LEMIRE, Maurice, *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Montréal, Fides, 1981, 171 p.
- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *La vie littéraire au Québec*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, t. IV, 1999, 669 p.
- LE MOINE, Roger, *Deux loges montréalaises du « Grand Orient de France »*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, coll. « Cahiers du CRCCF », no 28, 189 p.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal compact, 1989, volume premier, 758 p.
- PELLETIER, Jean-Guy, « La presse canadienne-française et la guerre des Boers », *Recherches sociographiques*, vol. 4, no 3, 1963, p. 337-360.
- PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, *Olivar Asselin et son temps*, Montréal, Fides, 1996, tome premier : *Le militant*, 780 p.
- PIERSSENS, Michel et Roberto BENARDI, « L'Écho des jeunes : une avant-garde inachevée », *Études françaises*, vol. 32, no 3, automne 1996, p. 21-50.

RAJOTTE, Pierre, « Les associations littéraires au Québec (1870-1895). De la dépendance à l'autonomie », *Possibles*, vol. 14, no 3, été 1990, p. 39-53.

ROY, Fernande, *l'Histoire des idéologies du Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal, 1993, coll. « Boréal express », 127 p.

de RUMILLY, Robert, *Henri Bourassa. La vie publique d'un grand Canadien*, Montréal, les Éditions Chanteclerc, 1953, 791 p.

WYCZYNSKI, Paul (dir.), *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1972 (2^e édition), coll. « Archives des lettres canadiennes », no 2, 351 p.

2.3 - Outils généraux

AUDET, Francis-J. et MALCHELOSSE, Gérard, *Pseudonymes canadiens*, Montréal, G. Ducharme libraire-éditeur, 1936, 189 p.

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 1973, 5 volumes.

2.4 – Communications citées

BRISSETTE, Pascal, « Nelligan poète maudit, Dantin critique béni : langue, littérature et malédiction poétique », communication présentée au colloque *Autour de l'École littéraire de Montréal. La vie culturelle montréalaise au tournant du siècle dernier (1895-1905)*, 24 avril 1999.

COUTURE, François, « Le réseau associatif de l'École littéraire de Montréal en 1899 », communication présentée au colloque *Autour de l'École littéraire de Montréal. La vie culturelle montréalaise au tournant du siècle dernier (1895-1905)*, 24 avril 1999.

Table des illustrations

ANONYME, « L'impérialisme », *Les Débats*, 24 juin 1900, p. 1.

BARRÉ, Raoul, « Croquis d'actualité. Le but sacré du journaliste », *Les Débats*, 4 mars 1900, p. 6.

BARRÉ, Raoul, « Le renouveau », *Les Débats*, 15 avril 1900, p. 1.

BASIBI, « Croquis d'actualité. Halifax, 28. Le *Pomeranian* a levé l'ancre hier après-midi à 5h30 pour Cape Town », *Les Débats*, 28 janvier 1900, p. 5.

SAINT-HILAIRE, Joseph, « *Véronica. Les Soirées du Château de Ramezay* », *Les Débats*, 15 avril 1900, p. 4.

Page couverture de la première livraison du journal *Les Débats*, 3 décembre 1899.